Ce livre fait partie de la bibliothèque de M. le Comte de Fortia d'Urban, demeurant à Paris, Chaussée-d'Antin, rue de la Rochefoucault, n° 12.

N° 3343

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spec.

MÉLÉAGRE ET ATALANTE.

ŒUVRES

DU SIEUR DE LA CHAPELLE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, à la Fleur de Lys de Florence.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1805
.L35
1700
v.1

Coll. of.

L'IMPRIMEUR au Lecteur.

CE n'a été qu'aprés de longues importunitez qu'on a pû faire resoudre l'Auteur de ces Ouvrages à soufrir qu'on les r'imprimât. Il ne les regardoit que comme un amusement de sa premiere jeunesse peu digne de l'attention du Public. Il ne jugeoit pas luy-même qu'il dût se dérober à des occupations plus serieuses, pour donner quelques momens à les relire, dans la vûë d'en corriger quelques mots. Trois ou quatre éditions diferentes faites en France & dans les Païs étrangers toutes pleines de fautes, qui les avoient entierement défigurez, n'avoient pû le déterminer

à se rendre aux sollicitations des personnes qui le pressoient d'en donner une plus correcte. Il n'y a consenti que lorsqu'on luy a montré une partie de ces mêmes Ouvrages imprimez en Hollande, sous le nom de feu M. Chapelle. Ce Livre a pour titre, Voyage de Messieurs de Beauchaumont & de la Chapelle. *On y confond dans la Preface les noms de M. Chapelle & de M. de la Chapelle. On attribuë à celuy-cy le Voyage de l'autre. On y dit que M. de la Chapelle a fait des Pieces de Theâtre, & on y rapporte une partie de la Preface de la Tragedie de Cleopâtre. On ajoûte qu'il a aussi travaillé sur Catulle, & on met à la fin du Livre beaucoup de Vers traduits du même*

Catulle. On veut encore qu'il ſoit l'Auteur de l'Hiſtoire des Campagnes de Norlingue & de Fribourg. *Ce n'eſt pas tout. Toûjours trompé par l'équivoque des noms, on répand les taches de la naiſſance de M. Chapelle qu'on dit être mort, & qui l'eſt effectivement, ſur celle de M. de la Chapelle, qui vit encore. Quoyqu'on luy faſſe beaucoup d'honneur de luy attribuer les Ouvrages de deux Auteurs, dont la réputation eſt ſi ſolidement établie, il a crû qu'il ne devoit pas leur ravir leur gloire & en joüir injuſtement. Pour démêler cette confuſion, il s'eſt reſolu à ſe faire connoître au Public. Il ſe nomme Jean de la Chapelle, fils de Pierre de la Chapelle, Ecuyer, Seigneur*

du Plaix, & Conſeiller du Roy, Doyen des Profeſſeurs de Droit de l'Univerſité de Bourges. Sa Famille eſt noble & ancienne, & a fait des Chevaliers de Rhodes, ainſi que M. de la Chapelle Pere l'a juſtifié lorſqu'il a produit ſes Titres devant les Commiſſaires nommez par le Roy. M. de la Chapelle donc ſeul Auteur des Pieces qui compoſent ces deux Volumes, eſt diferent de feu M. Chapelle qui a fait avec M. de Beauchaumont le Voyage dont nous avons déja parlé. Il l'eſt encore de M. de la Chapelle à qui nous devons l'Hiſtoire des Campagnes de Norlingue & de Fribourg, & qui eſt mort depuis quelques années Inſpecteur des beaux Arts ſous feu M. de Villacerf Surin-

tendant des Bâtimens. Celuy dont je vous donne les Ouvrages eſt le même qui dés ſa premiere jeuneſſe a été connu par l'ingenieuſe Hiſtoire de Catulle, & enſuite par les Tragedies que vous trouverez dans le ſecond volume de ce Recueil ; le même qui a eu l'honneur d'être Secretaire des Commandemens de feu Monſeigneur le Prince de Conty, & de Monſeigneur le Prince de Conty d'aujourd'huy : le même enfin qui fut reçu à l'Académie Françoiſe l'année 1688. & qui eſt preſentement Receveur general des Finances de la Rochelle. Au reſte il ne prétend pas qu'on doive regarder ces Ouvrages comme s'ils ſortoient nouvellement de ſa plume, & on luy a entendu dire plus d'une fois

ſur le ſujet de cette édition, qu'en vain les Critiques voudroient ſe donner la peine de chercher & de relever les fautes qu'il peut avoir faites dans un âge où il eſt preſque permis d'en faire, que l'homme de quarante ans ne vengera pas la querelle de l'Auteur de vingt ans.

PREFACE

Sur les Amours de Catulle.

S'Il eſt vray ce que j'ay oüy dire à de fort habiles gens, qu'il y a ſouvent des Ouvrages qui réüſſiſſent par le ſeul titre qui plaît & qui engage à les lire, je dois eſperer que celuy-cy aura un ſuccés fort heureux. Le nom de Catulle eſt ſi connu dans le monde; les gens même qui n'ont jamais lû ſes Vers, ſont ſi perſuadez ſur le rapport qu'on leur en a fait, qu'il eſt un des plus délicats, un des plus galans, & un des plus tendres Auteurs de l'antiquité : Enfin

ſa Leſbie eſt devenuë ſi celebre par les Vers amoureux qu'il a faits pour elle, qu'il eſt malaiſé qu'on n'ait quelque curioſité d'apprendre les avantures de deux perſonnes dont on a tant oüy parler.

Il eſt certain qu'il y a peu de Poëtes qui ayent autant de reputation que Catulle. Ovide qui étoit luy-même ſi délicat & ſi paſſionné, faiſoit autant d'eſtime de luy que de Virgile; & avoit coûtume de dire, que la gentilleſſe & la mignardiſe de l'un (ſi j'oſe ainſi parler) valoient bien la pompe & la majeſté de l'autre.

Pour moy, je n'oſe appeller Hiſtoire cet Ouvrage que je mets au jour, j'ay trop de reſ-

pect pour un nom qui ne se doit donner qu'à des veritez constantes; mais je puis dire que si ce n'est pas une Histoire, ce n'est pas aussi un Roman. Les choses que je rapporte ont tant d'apparence de verité, que ce seroit leur faire injustice que de les regarder comme de pures Fables; ce sont pour ainsi dire, des conjectures historiques, qui ont un si grand fondement dans les Vers du Poëte que je traduits, qu'on les prendroit aisément pour des certitudes.

Il y avoit long-temps que je me plaignois du peu de soin de la plûpart de ceux qui ont entrepris l'interpretation des Poëtes galans de l'antiquité.

ils nous donnent de longues & de fatigantes dissertations sur chaque Vers, qu'on pourroit expliquer avec moins d'embarras & plus de plaisir, pour ceux qui veulent étudier ces anciens Auteurs.

Leurs petits Ouvrages détachez ne sont obscurs, que parce que l'on ignore les avantures & les occasions qui les ont fait naître. Cependant ce sont ces avantures que les Interpretes ne se mettent point en peine de nous apprendre; ils se contentent d'expliquer quelquefois assez bizarrement certains termes ambigus, qui seroient d'eux-mêmes fort intelligibles, si on sçavoit les choses pour lesquelles ils ont été dits.

J'ay donc voulu donner l'intelligence de Catulle, d'une maniere qui ne sentît point l'Ecole ni le Commentaire: & en lisant ses Oeuvres avec beaucoup de soin & d'application, j'ay tâché de deviner ses intrigues & ses galanteries. Peut-être que j'y ay réüssi. quoy qu'il en soit, j'ay trouvé un nœud & un certain enchaînement d'avantures, qui donne une suite tres-vrai-semblable à tous les Vers amoureux qui sont répandus sans ordre & sans liaison parmi ses autres Ouvrages. Et j'ose assurer, que s'il n'y a rien qui prouve évidemment la verité de l'Histoire que j'ay composée, il n'y a rien aussi qui en fasse voir la

fauſſeté, ni qui détruiſe les apparences ſur leſquelles je me ſuis fondé.

Cét Ouvrage n'eſt donc proprement qu'une explication agreable, & un Commentaire galant des Vers que Catulle a faits pour Clodia qu'il aimoit, & dont il déguiſe le nom ſous celuy de Leſbie, parce qu'elle étoit peut-être de cette illuſtre Famille Patricienne des Clodiens, qui dans la ſuite du temps a donné des Empereurs à Rome, & que le reſpect qu'il avoit pour les Parens de ſa Maitreſſe luy impoſoit ce déguiſement.

J'ay mêlé dans cet Ouvrage, pour le rendre plus agreable, d'autres avantures que j'ay

amenées à mon ſujet le plus naturellemunt que j'ay pû, & que j'ay tirées de mon Auteur, ou de l'Hiſtoire, dont j'ay conſervé autant qu'il m'a été poſſible les caracteres & les incidens.

Ceux qui voudront conſulter la Chronologie ordinaire, s'imagineront que j'ay mal obſervé l'ordre des temps; mais je veux bien les avertir que c'eſt peut-être leur faute, s'ils ont cette croyance.

La Chronique d'Euſebe, traduite & augmentée par S. Jerôme, marque la naiſſance de Catulle l'an 2. de la 173. Olympiade, & ſa mort l'an 4. de la 180. Olimpiade; ce qui enferme trente années de vie: *Ca-*

tullus, dit-il, *trigesimo ætatis suæ anno moritur.* & c'est sur cette autorité que Crinitus l'a écrit de la sorte dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmi celles des autres Poëtes Latins.

Cependant comme l'an 2. de la 173. Olympiade, répond a l'an 666. de la fondation de Rome; il s'ensuit de-là que Catulle est mort l'an 696. de la Ville de Rome; auquel temps César ne faisoit que commencer la conquête des Gaules: car son premier Consulat, pendant lequel il obtint le Gouvernement des Gaules, tombe en l'année 694. de Rome; & ce fut en ce temps-là que se firent ces Mariages si pernicieux

à la Republique, je veux dire celuy de Julie fille de Céſar, avec Pompée, & celuy de Céſar avec Calpurnie fille de Piſon. Cependant il n'eſt pas poſſible que Catulle ſoit mort la deuxiéme année du Gouvernement de Céſar dans les Gaules, puis qu'il nous apprend luy-même qu'il avoit veu l'expedition de Céſar en Angleterre, qui ne ſe fit qu'en la quatriéme année de ſon Gouvernement des Gaules, & l'an 698. de Rome; ce qui ſe prouve par ces Vers:

Sive trans altas gradietur Alpeis,
Cæſaris viſens monumenta magni,
Gallicum Rhenum, horribileis, & ultimoſque Britannos.

De plus, il paroit par cet au-

tre Vers de l'Epigramme contre Céſar.

Socer generque, perdidiſtis omnia.

que nôtre Poëte a vû les guerres Civiles de Céſar & de Pompée, & les révolutions que ces guerres ont cauſées. Or ces guerres ne commencerent qu'en l'année 704. de Rome, & la Bataille de Pharſale ſe donna l'an 705.

Enfin il paroit encore par ces Vers de la même Epigramme,

Paterna prima lancinata ſunt bona: Secunda præda Pontica, inde tertia Hiberâ.

que Catulle a ſurvêcu à la victoire que Céſar remporta ſur Pharnace, Roy de Pont,

qui fut si prompte, que luy-même s'étonnant de son bonheur, écrivit à Rome ces trois mots fameux, *Veni, vidi, vici.* Or cette guerre est marquée l'an de Rome 706. il paroit qu'il avoit vû encore la guerre d'Espagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome : car on peut dire qu'en cette Epigramme les Guerres de Cesar sont racontées de suite : *Rectus est ordo omnium bellorum quæcumque profligavit Cæsar, primùm Gallici, deinde Britannici, tertiò Pontici, quartò Hispanici, quæ omnia gradatim recenset pro ut tempore gesta sunt ;* comme dit Scaliger sur ces vers, sans qu'il nous avertisse neanmoins combien cela est contraire à ce que

dit S. Jerôme, touchant la vie & la mort de Catulle. De tout cela il s'enſuit, que ce Poëte a vécu douze ans aprés l'année où l'on a marqué ſa mort ; & par conſéquent, ou qu'il eſt né plus tard que nous ne l'apprenons en cette celebre Chronique, ou qu'il a vêcu plus de trente ans ; ce que j'eſtimerois le plus vray-ſemblable.

J'appelle toûjours Céſar Dictateur ; car encore qu'il ait poſſedé la Dictature à diverſes repriſes, puiſque les Médailles l'appellent *Dictator quartum*, Dictateur pour la quatriéme fois ; neanmoins ce fut une continüation non interrompuë, depuis que cette dignité luy eut été déferée par le Senat

pour la seconde fois, aprés la Bataille de Pharsale, lors qu'il étoit en Egypte : tellement qu'à la fin il fut déclaré Dictateur perpetuel ; au lieu que la premiere fois qu'il le fut nommé par M. Lepidus, il se déposa luy-même, aprés l'avoir été seulement onze jours.

La peinture que je fais de luy à la fin de mon second Livre, ne paroitra peut-être pas trop conforme à l'idée qu'on a de ce grand Homme. Cet habillement de demi-Dieu, ces pierreries dont je dis qu'il étoit couvert ; enfin cét air de galanterie que je luy donne, sembleront peut-être indignes de César.

Il est vray que tout cela n'é-

toit guerre convenable à ſon âge, ni au rang qu'il tenoit. Mais cette magnificence & cette galanterie m'a ſemblé ſi fort de l'humeur & du caractere de Céſar, du goût & des manieres du ſiecle dans lequel il vivoit, que je n'ay pû me réſoudre à retrancher la deſcription que j'en fais.

Suétone dit, que Céſar étoit *circa curam corporis moroſior;* c'eſt à dire, qu'il avoit un peu trop de ſoin de luy-même *Etiam cultu notabilem ferunt*, dit le même auteur : Il étoit remarquable par ſa parure & par ſon ajuſtement, *Munditiarum lautitiarumque ſtudioſiſſimum multi prodiderunt.* Il aimoit la propreté & la politeſſe avec excés:

Gemmas, toreumata, ſigna, tabulas operis antiqui ſemper animoſiſſimè comparaſſe. Il ajoûte un peu aprés, *immenſo pretio, & cujus etiam ipſum puderet;* c'eſt à dire, qu'il avoit une paſſion pour les bijoux, les perles, les pierres précieuſes, & les ouvrages antiques; qui luy faiſoit faire une dépenſe incroyable, & dont il avoit honte luy-même.

Enfin tout ce que je dis de la magnificence & de la galanterie de Céſar, eſt tiré preſque mot à mot de Suétone, qui raporte des choſes que ce Dictateur fit pour Cléopatre, auſſi-étranges que celles que je luy fais faire pour les Dames qui étoient en Bithinie.

Au reſte, l'habillement de

demi-Dieu, qui pourroit paroître une choſe extraordinaire dans notre ſiecle, ne l'étoit point dans celuy de Céſar. Ce que Plutarque rapporte dans la vie d'Antoine, qui ſe promenoit par les Provinces habillé en Bacchus ; & ce que Suétone dit d'Auguſte, qui ſe traveſtiſſoit en Apollon, & qui habilloit en Dieux & en Déeſſes les perſonnes qui étoient de ſes plaiſirs, doit juſtifier ce que je dis de l'ajuſtement de Céſar, qui eſt bien plus raiſonnable & plus modeſte que celuy d'Auguſte ; parce qu'enfin les demi-Dieux n'étoient que des Hommes illuſtres, dont on pouvoit imiter la figure ſans impieté.

Il y a encore beaucoup d'autres

tres objections que je me ſuis faites à moy-même, & que j'ay détruites auſſi par des conſidérations aſſez fortes, que j'expliqueray peut-être un jour, s'il arrive que des gens deſintereſſez ayent les mêmes ſcrupules que j'ay eus.

Fautes d'impreſſion.

PREMIERE PARTIE.

PAGE *17. ligne 18. oſtez* tout. *P. 32. l. 14.* couleur, *liſ.* de couleur. *P. 37. l. 3.* affection, *liſ.* affliction. *P. 66. l. 14.* ſi voulez, *liſ.* ſi vous voulez. *P. 81. l. 20.* emportéée, *liſ.* emportée. *P. 91. l. 19. liſ.* ſentit. *P. 135. l. 19. liſ.* fait dire. *P. 152. l. 16. liſ.* L'air en ſiffle.

TROISIE'ME PARTIE.

Page 52. l. 5. liſ. monde. *P. 119. ponctuez ainſi,* Ami, de ſa penſée. *P. 184. l. 22.* qu'il a *liſ.* qu'on a.

TABLE

Des Pieces tirées de Catulle, & de differens Auteurs.

PREMIERE PARTIE.

AD *seipsum. Carm. viij.* page 5.
Ad Dianam. Carm. xxxiv. 16.
Ad Lesbiam. Carm. lj. 21.
Ad Passerem Lesbiæ. Carm. ij. 24.
De Quinctiliâ & Lesbia. Car. lxxxvj. 29.
Ad amicam Formiani. Carm. xliij. 32.
De Passere mortuo Lesbiæ. Carm. iij. 38.
Ad Lesbiam. Carm. v. 40.
Ad Lesbiam. Carm. vij. 42.
De inconstantia fœminei amoris. Carm. lxx. 44.
Ad Licinium. Carm. l. 49.
Ad Lesbiam. Carm. lxxij. 62.
De amore suo. Carm. lxxxv. 63.
In Gellium. Carm. xc. 69.
De Gellio. Carm. lxxxviij. 70.
De Lesbia. Carm. lxix. 76.
Ad Hypsithillam. Carm. xxxij. 78.
Ad Cœlium, de Lesbia. Carm. lviij. 81.
Ad Calvum de Quinctilia. Car. xciv. 92.
Ad Furium & Aurelium. Carm. xj. 94.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

AD *Furium. Carm. xxiij.* 100.
Ad Varrum. Carm. xxij. 107.
Plautus Mercator. Act. iv. Sc. vj. 121.
De Smyrna Cinnæ Poëtæ. Carm. xciij. 128.
Terentius Andriâ. Act. iij. Sc. ij. 135.
Ad Juventium. Carm. xxxxviij. 138.
Ad Ravidum. Carm. xxxx. 140.
De Aty. Carm. lxiij. 144.
Ad Juventium. Carm. xcvij. 157.
Ad Leuconoën. Horat. Ode xj. 174.
Pervigilium Veneris. 203.
Ad Aurelium. xv. 222.

TROISIE'ME PARTIE.

DE *Coma Berenices. Carm. lxvj.* 17.
Callimachi Epigramma xxij. 29.
Callimachi Epigramma xiv. 69.
Ad Cornelium nepotem. Carm. j. 78.
Ad Aurelium. Carm. xxj. 84.
In Cæsarem. Carm. xcij. 93.
In Mamurram & Cæsarem. Carm. lvij. 95.
Inferiæ ad fratris tumulum. Carm. xcix. 98.
Ad Sirmionem peninsulam. Carm. xxxj. 101.

De Phaſelo, quo in patriam revectus eſt. Carm. iv. 102.

QUATRIE'ME PARTIE.

DE *Leſbiæ marito. Carm. lxxxiij.* 119.
De Leſbia. Carm. xcj. 119.
Ad Furium. Carm. xxvj. 161.
Ad ſeipſum. Carm. lxxvj. 183.
In Leſbiam. Carm. lxxv. 186.
Ad quemdam de Leſbia. Carm. cij. 194.
In Cæſarem. Carm. xxix. 205.
Ad Leſbiam. cv. Carm. 213.
Ad Leſbiam. Carm. cvij. 214.

*Envoy des Amours de Catulle à Mademoiſelle de ****

CAtulle aima Leſbie
Cent fois plus que ſa vie,
Et moy qui de tout ſon amour
Ay mis l'hiſtoire au jour,
Je vous aime belle Silvie
Cent fois plus qu'il n'aima Leſbie.

LES AMOURS DE CATULLE.

PREMIERE PARTIE.

CATULLE si estimé des Anciens, à cause du tour aisé & délicat qu'il donnoit à toutes ses pensées, nâquit auprés de Veronne, dans une agréable presqu'Isle, où son Pere avoit une maison. Il étoit encore fort jeune, lorsque Manlius le demanda pour le mener à Rome. Il y passa une partie de sa jeunesse; & la beauté de son esprit luy acquit l'amitié de tout ce qu'il y avoit de gens illustres dans cette celebre Ville,

plus floriſſante alors qu'elle ne l'a jamais été.

Il étoit d'une Famille illuſtre : ſon Pere étoit intime ami de Jules Céſar; qui vivoit avec luy, comme avec un de ſes égaux; enfin Catulle avoit autant de bien, & autant de qualité qu'il en faut pour ſe diſtinguer dans le monde : cependant comme il ſe ſentit du génie pour les Vers, il ſe donna tout entier à l'étude de la Poëſie, & il y réüſſit de la maniere que tout le monde ſçait.

Il commençoit à jüir de cette haute réputation qu'il s'étoit acquiſe dans Rome, lorſqu'il luy prit tout d'un coup un dégoût ſi furieux du monde, que ſans qu'on en ſceuſt les raiſons, en un tems où il devoit être fort content de luy-même, il réſolut d'abandonner Rome, & de faire un voyage en Aſie. Il partit malgré ſes amis, qui firent tous leurs efforts pour le retenir; à peu près dans le même tems que Jules Céſar qui étoit devenu le Maître du

monde, après avoir heureusement terminé les affaires d'Egypte, partoit d'Alexandrie pour retourner à Rome, où sa presence étoit necessaire. Catulle après avoir erré assez long-tems, se laissant conduire au hazard, & au chagrin qui le dévoroit, fut enfin jetté par une tempête sur les côtes de l'Asie Mineure, & César qui se trouva pour lors en Bithynie, le receut avec beaucoup de marques d'estime & d'amitié. Ce fameux Conquerant avoit fait ses premieres campagnes dans cette Province, où les grandes affaires qu'il fut obligé de regler, le firent séjourner quelque tems. Comme il aimoit le plaisir, ce ne furent que Fêtes & que parties de divertissement en Bithynie durant tout le tems qu'il y fut. Catulle étoit beaucoup plus jeune que luy, & moins emporté dans la joye. César y prit garde, il s'apperceut même qu'il quittoit souvent la compagnie pour aller réver dans quel-

que lieu ſolitaire : il luy en fit la guerre ; & Catulle pour donner quelque honnête prétexte à ſa mélancolie, luy dit qu'il travailloit à un grand Ouvrage qu'il avoit depuis long-tems entrepris, & qu'il étoit bien aiſe d'achever avant que de retourner à Rome. Céſar fit ſemblant de ſe contenter de cette réponſe ; mais comme il connoiſſoit autant bien que perſonne du monde tous les caprices & toutes les bizarreries d'amour, il ſe perſuada malgré la diſſimulation de Catulle, qu'il étoit occupé de quelque amoureuſe affaire, & il fit ce qu'il pût pour s'en éclaircir. Un jour que Catulle à ſon ordinaire alloit réver dans le jardin du Palais, où Céſar logeoit, il le ſuivit, ſans être apperceu, juſques dans un Cabinet, où ſe croyant en liberté, cet Amant infortuné après avoir ſoûpiré long-tems, tira des tab'ettes, ſur leſquelles il écrivit quelques Vers qui luy vinrent en

penſée, il alloit les reſſerrer lorſque Céſar qui s'étoit toûjours tenu caché, l'en empêcha. Au moins, luy dit-il en prenant ſes tablettes, vous ne me refuſerez-pas le plaiſir de lire quelques endroits de cet admirable Ouvrage qui vous occupe ſi fort; car je ne doute pas que vous n'y travailliez maintenant. Catulle rougit, & voulut retirer ſes tablettes, mais Céſar s'y oppoſa & y lût ces Vers.

Ad ſeipſum. Carm. 8.

MISER Catulle deſinas ineptire,
Et quod vides periiſſe, perditum ducas,
Fulsére quondam candidi tibi ſoles,
Quum ventitabas, quo puella ducebat
Amata nobis, quantum amabitur nulla.
Ibi illa multa tam jocoſa fiebant,
Quæ tu volebas, nec puella nolebat.
Fulsére verè candidi tibi ſoles.
Nunc jam illa non volt, tu quoque impote,
Nec quæ fugit ſectare, nec miſer vive:
Sed obſtinata mente perfer, obdura.
Vale puella, jam Catullus obdurat:
Nec te requiret, nec rogabit invitam.

At tu dolebis, quum rogaberis nulla.
Scelesta vere, qua tibi manet vita.
Quis nunc te adibit? quoi videberis bella?
Quem nunc amabis? cujus esse dicêris?
Quem basiabis? quoi labella mordebis?
At tu, Catulle, destinatus obdura.

IMITATION DU LATIN.

CATULLE malheureux Catulle;
Rapelle ta raison,
N'affecte point hors de saison
Une constance ridicule.
Tes beaux jours sont passez; & tes soins superflus
Ne rapelleront point l'heureux temps qui n'est plus.
Cette ingrate beauté que ton ame charmée,
A toûjours trop aimée,
Venoit jadis dans des lieux écartez,
Soulager l'ardeur qui te presse,
Et permettre à ta tendresse
Mille petites libertez,
Maintenant l'inconstante est lasse de te plaire;
Elle n'écoute plus tes vœux:
Cesse à ton tour d'aimer une beauté legere,
Et ne t'obstine point à vivre mal-heureux.
Adieu donc inhumaine,
Tu ne riras point de ma peine:
Catulle ne veut plus t'aimer,
Catulle d'une juste haine,
Contre toy va s'armer.

Non, non, je n'iray plus en Eſclave timide,
Adorer une perfide ;
Je ne t'offriray plus d'encens,
Et mes yeux languiſſans
Ne t'entretiendront plus de ma douleur ſecrette.
Mais que tu ſouffriras à ton tour de chagrins,
Un reſte de pitié fait qu'encor je te plains :
Tu vas traîner une vie inquiette,
Expoſée à mille tourmens,
Sans appuy, ſans Amans :
Ton crime te rendra moins belle ;
Tes attraits n'auront plus de pouvoir ſur les cœurs ;
Tu ceſſeras en vain de faire la cruelle,
Et tu voudras en vain prodiguer tes faveurs,
Tous tes adorateurs
Fuiront une infidelle.
Tous mes Rivaux prendront le ſoin de me venger.
Mais, c'en eſt trop, Catulle, il n'y faut plus ſonger.

Céſar après avoir lu ces Vers, ne douta plus que ſon Amy ne fuſt Amoureux, & que le voyage qu'il avoit entrepris ne fuſt un effet de quelque dépit d'Amant maltraité. Mais comme il étoit luy-même tres-ſenſible à l'Amour ; & qu'il eſt naturel aux Amans de ſe plaire à entendre les avantures de ceux qu'ils regardent comme leurs com-

pagnons de fortune, il eut une forte curiosité de sçavoir celles de Catulle. Cet Amant affligé eut beau luy dire que le récit qu'il feroit de ses Amours, ne serviroit qu'à le faire penser à une ingrate qu'il vouloit oublier; & qu'il ne luy étoit rien arrivé qui fût digne d'attention. César ne se paya point de ces raisons. Non, luy dit-il, mon cher Catulle, il ne doit rien y avoir de secret entre de parfaits Amis, & je ne vous demande rien que je ne sois prêt à vous accorder. Vous m'avez autrefois témoigné quelque envie de sçavoir mes avantures secrettes, je vous promets de vous les apprendre lorsque vous m'aurez appris les vôtres. Catulle se fut bien passé de sçavoir les galanteries de César, & pour taire les siennes, il eut volontiers consenti à ignorer celles du Dictateur; mais César luy fit tant d'instances, qu'enfin il se disposa à le satisfaire, & après avoir un peu rêvé, il parla de la sorte.

HISTOIRE DE CATULLE ET DE LESBIE.

IL y avoit sept ou huit ans que je demeurois à Rome, lorsque quelques affaires particulieres m'obligerent de faire un voyage à Veronne. J'en étois sorti si jeune, que lorsque j'y retournay je fus comme étranger dans mon propre païs: personne ne m'y connoissoit, & je n'y connoissois personne. Ce n'est pas que la renommée qui fait les choses presque toûjours plus grandes qu'elles ne sont, ne m'eust rendu d'assez bons offices. On parloit de moy comme d'un homme extraordinaire, & il y avoit peu d'honnêtes gens qui ne souhaitassent de me connoître. Un de ceux qui en eurent le plus d'empressement, fut Gellius: c'étoit un homme par-

faitement bien-fait, fort aimé du beau ſexe, & en qui une complaiſance generale pour tout le monde tenoit lieu de mérite ; car ce n'étoit pas un des plus ſpirituels hommes du ſiecle : cependant ſa bonne mine & ſes manieres obligeantes, l'avoient ſi bien établi parmi les Dames, qu'à moins de vouloir ſe broüiller avec elles, il faloit neceſſairement dire du bien de luy. Il me vit avec tant d'aſſiduité, il eut tant d'empreſſement pour moy, que je ne pus luy refuſer mon amitié. Je n'avois encore fait aucunes viſites que pour mes affaires, lorſqu'il vint un matin me prendre pour aller au Temple ; il me dit que toutes les Dames y ſeroient ce jour-là, & qu'il y auroit du plaiſir à les voir, parce qu'on y celebroit une fête de Veſta, où elles avoient coûtume de paroître ajuſtées & parées avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire. Je me laiſſay conduire où il voulut, & nous ne fumes pas plû-

tôt entrez dans le Temple, que je fus regardé de toutes les Dames, d'une maniere qui me fit comprendre qu'il n'y en avoit point qui ne fist dessein sur mon cœur. Je vous dis les choses peut-être trop ingenûment, & je craindrois que vous ne me soupçonnassiez de quelque vanité, si vous ne connoissiez mieux que moy les petites façons, & les manieres des femmes, qui jalouses les unes des autres, se disputent la conquête des cœurs, & se font un honneur d'attacher les gens qui ont quelque reputation. Je fus attaqué par tant de beautez, que le nombre de mes ennemis fist que je me sauvay, & que mon cœur ne sçachant à qui se rendre, demeura libre. Le soir toutes les Dames s'assemblerent chez Quintilie, une des plus considerables d'entre elles, où Gellius ne manqua pas de me mener.

Quintilie est une grande femme, dont les traits sont assez reguliers; mais il luy manque je ne sçay quoy,

qu'on ne ſçauroit bien dire, & les gens un peu delicats ne la trouvent point belle : Elle eſt trop tirée, tout ce qu'elle fait ſent l'affectation. Elle étudie un certain air de majeſté, qui luy ôte tout l'agrément qu'elle pourroit avoir ; elle ſe pique de ne laiſſer échaper perſonne ; elle veut que tout le monde ſoit amoureux d'elle ; & quoyqu'elle ſoit fiere, elle ne laiſſe pas d'avoir une certaine facilité, qui attire chez elle tout ce qu'il y a de galand dans l'Italie : Il paſſe peu d'Etrangers de conſideration, qui ne la voyent ; enfin c'eſt une de ces Femmes, qui veulent faire les honneurs de tout un païs. Je vis chez elle preſque toutes celles que j'avois veuës au Temple : Je ne ſçay ſi dans ſa Salle leur beauté avoit un jour plus avantageux ; mais je ſentis qu'elle faiſoit plus d'effet ſur mon cœur. J'allay me placer auprès de deux aimables filles, qui paroiſſoient fort bonnes amies :

c'étoient Ipſitille & Leſbie ; cette derniere a un autre nom, mais les Vers que j'ay faits pour elle, depuis que j'en ſuis devenu amoureux, ont rendu celuy-cy ſi celebre, qu'on la connoît mieux ſous le nom de Leſbie, que ſous celuy de ſa famille. Leſbie & Ipſitille ſont toutes deux tres-belles, quoyque leurs traits ſoient fort differens ; l'une eſt d'une taille grande & degagée, & a l'air aiſé, quoyque majeſtueux ; l'autre eſt petite, & avec un embonpoint qui ne gâte point ſa taille, elle a une fraîcheur ſur le viſage, qui luy donne un air de jeuneſſe tout-à-fait engageant ; l'une eſt un peu plus ſerieuſe, & l'autre plus enjoüée ; mais toutes deux ont infiniment d'eſprit. Je fus charmé de leur converſation, & en les quittant, je ſentis bien que je devenois amoureux ; mais ce qu'il y a de rare, c'eſt que je ne pus déméler à laquelle des deux je me donnerois. Je demeuray quel-

ques jours dans cette incertitude, contant mes raisons, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. J'allois regulierement chez Quintilie, pour les voir; & cette femme prevenuë de son merite, s'imagina que j'étois amoureux d'elle; mais son erreur & mon incertitude ne durerent pas long-tems. Lesbie enfin l'emporta; cette inconstante, qui cause à present tous mes chagrins s'empara tellement de mon cœur, que je ne pense pas que je puisse jamais rien aimer autant que je l'ay aimée. Il y a à Veronne un Jardin public, le plus agreable que j'aye encore vu; les Dames durant la belle Saison, vont s'y promener presque tous les jours, & leurs Galands ne manquent pas de s'y trouver. On diroit que ce lieu-là n'est fait que pour les Amans; il y a des allées de Myrtes & d'Orangers qui font respirer un air delicieux; on y voit des figures passionnées d'Amans favorisez, & de Maîtresses sensi-

bles ; les transports & les plaisirs amoureux sont si naturellement dépeints dans leurs attitudes & sur leurs visages, qu'elles inspirent de la tendresse aux plus indifferens. On y trouve presque par tout des jets d'eau, des canaux & des grottes tres-commodes pour les rendez-vous.

On dit qu'un homme fort riche ayant passé toute sa vie à faire l'amour dans plusieurs païs differens, se retira enfin à Veronne, où il fit faire cet admirable Jardin, qu'il consacra à l'Amour, comme pour reconnoître les faveurs qu'il avoit receuës de luy, & le donna au public en mourant, afin que les Amans qui y viendroient avec leurs Maîtresses, y fissent éternellement regner l'Amour. Ce fut dans ce lieu charmant que je trouvay un jour Lesbie, qui avoit choisi une allée assez écartée pour se promener seule. J'entendis en m'approchant d'elle, qu'elle chantoit une

Ode que je fis autrefois à Rome à l'honneur de Diane, dont si je m'en souviens, les Vers étoient à peu près conceus en ces termes.

Ad Dianam. Carm. 34.

DIANÆ sumus in fide,
Puellæ, & pueri integri:
Dianam pueri integri,
Puellæque canamus.

O Latonia maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposivit olivam.

Montium domina ut fores,
Silvarúmque virentium,
Saltuúmque reconditorum,
Amniumque sonantum.

Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis:
Tu potens Trivia, & notho es
Dicta lumine Luna.

Tu cursu, dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus exples.

Sis quocunque tibi placet
Sancta nomine, Romulique
Antique, ut solita es, bonâ
Sospites ope gentem.

IMITATION DU LATIN.

JEUNES filles, jeunes enfants,
Dont le cœur n'a rien de prophane,
Avec moy dans vos chants,
Celebrez à l'envi la puissante Diane.

O fille du grand Dieu des Dieux,
Qui de Latone poursuivie,
D'un Monstre furieux
Dans l'aimable Delos avez receu la vie.

Vous dont les fleuves & les bois,
Depuis cette heureuse naissance,
Ont reconnu les loix,
Et dont tout l'Univers adore la puissance.

Vous faites tout ce que fait Junon,
Et souvent les femmes enceintes
Vous en donnent le nom,
En vous offrant leurs vœux entrecoupez de plaintes.

Sœur du pere du jour vous brillez à nos yeux,
Et la nuit sous le nom de Lune,
A vôtre tour illuminant les Cieux,
Du craintif Laboureur vous reglez la fortune.

Sous tant de noms divers ;
Toûjours sainte & toûjours sacrée,
Soûmettez l'Univers
Aux Romains qui vous ont ont de tout tems adorée.

En verité, Madame, luy dis-je en l'abordant, après qu'elle eut ceſſé de chanter, il fait bon travailler pour les Dieux ; ils ſçavent nous recompenſer lorſque nous nous y attendons le moins. Quand je fis ces Vers pour Diane, je ne penſois pas que j'aurois un jour la gloire de vous les entendre réciter. Si la Déeſſe, me répondit-elle, ne vous fait aucune autre faveur, vous êtes aſſez mal payé. La Déeſſe, repris-je, lit dans nos cœurs, & ſçait bien qu'elle ne peut rien faire de plus ſatisfaiſant pour moy, que de mettre mes Vers dans vôtre bouche. J'ay peine à croire, reprit-elle, que vous ſoyez auſſi ſenſible que vous dites, au plaiſir de m'entendre chanter vos Vers. Hé ! d'où vient, Madame, interrompis-je bruſquement, & d'un air inquiet,

que vous me ſoupçonnez de peu de ſincerité ? Comment voulez-vous que je vous croye ſur cela, interrompit-elle à ſon tour ; vous qui depuis que vous me connoiſſez, n'avez pas fait un ſeul Vers pour moy ? Penſez-vous, ajoûta-t-elle en riant, que je n'aimaſſe pas mieux chanter mes loüanges, que celles de Diane ? Mais vous ſeriez bien fâché qu'on euſt vu le nom d'une Provinciale dans vos Ouvrages. Vous autres gens du Parnaſſe, accoûtumez à vivre à la Cour, vous avez ſi mauvaiſe opinion des Provinces, que vous ne croyez pas ſeulement qu'on y connoiſſe l'eſprit ; & quand vous êtes obligez d'y venir, vous voudriez pouvoir laiſſer le vôtre à la Cour, tant vous êtes perſuadez que c'eſt quelque choſe d'inutile en Province, que l'eſprit. Hé ! plût aux Dieux, Madame, interrompis-je, que j'euſſe pu du moins laiſſer mon cœur à Rome, il y eût couru moins de danger qu'icy : il ſeroit encore

libre & tranquille ; je vous eusse regardée impunément, & vous n'eussiez pas eu la gloire d'inspirer de l'amour à un indifferent de profession, qui avoit bravé toutes les beautez Romaines. Mais ajoûtay-je, en la regardant d'un air passionné, deust-il m'en coûter tout le repos de ma vie, je ne sçaurois me repentir de vous avoir apporté un cœur digne de vous, & il ne tiendra point à mon esprit que vôtre victoire ne devienne aussi celebre qu'elle est entiere. Pourquoy me donnez-vous le change, me dit-elle je ne me mets point en peine de vôtre cœur, & je ne voulois parler que de vôtre esprit ; Hé bien, Madame, repartis-je, il faut donc vous faire voir que mon esprit ne m'a point abandonné. Je demeuray quelque tems sans parler, & ma memoire me fournissant une des plus belles Odes de l'admirable Sapho, j'en traduisis sur le champ quelques Vers que je rendis ainsi.

Ad Leſbiam. Carm. 51.

Ille mi par eſſe Deo videtur,
Ille, ſi fas eſt, ſuperare Divos,
Qui ſedens adverſus identidem te,
Spectat & audit.

Dulce ridentem, miſero quod omneis
Eripit ſenſus mihi: nam ſimul te,
Leſbia, adſpexi, nihil eſt ſuper mî,
* *

Lingua ſed torpet, tenuis ſub artus
Flamma demanat, ſonitu ſuopte
Tintinant aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

IMITATION DU LATIN.

LEs Dieux de l'Olympe habitans,
Ne ſont point plus heureux, & ſi je l'oſe dire,
En beuvant leur Nectar ne ſont point ſi contens,
Que moy, quand je vous vois ſoûrire.

Cet air ſerain & gracieux,
Qu'un aimable enjoüement donne à vôtre viſage,
Saiſit, penetre, enchante & mon cœur & mes yeux,
Et des ſens me ravit l'uſage.

Puiſque les Vers vous coûtent ſi peu, dit Leſbie en riant, je prétens

bien que vous en faſſiez pour mon Moineau : c'eſt peut-être de tous les petits Oiſeaux celuy qui merite le plus d'être immortaliſé. Il eſt vray que ce Moineau, pour qui elle me demandoit des Vers, étoit la plus jolie choſe du monde : il y a des Eſclaves, que leurs Maîtres ont pris grand ſoin d'élever à leur façon, qui ne ſont pas ſi bien inſtruits, qu'il l'étoit ; il avoit une obéïſſance & une docilité, que ces ames ſerviles n'ont preſque jamais ; il faiſoit cent petites gentilleſſes, qui marquoient un diſcernement merveilleux ; & s'il y a quelque choſe qui puiſſe prouver que l'inſtinct des bêtes vaut bien quelquefois la raiſon des hommes, c'eſt aſſurément l'exemple de ce Moineau. Mais je ne fus point content que Leſbie s'aviſaſt de me parler de luy, lorſque je voulois l'entretenir de choſes qui me ſembloient de plus grande importance. Quoy, Madame, luy dis-je, en prenant

un air ſerieux, ne m'employerez, vous jamais qu'à faire des Vers, & penſez-vous que je ne ſois capable d'autre choſe, que de loüer un Moineau? Ah! Catule, interrompit-elle, j'ay voulu plaiſanter, & je vous eſtime autant que je dois, & je connois vôtre merite peut-être mieux que vous ne penſez, ajoûta-t-elle, en rougiſſant; j'allois luy répondre, lorſque deux ou trois perſonnes qui vinrent l'aborder, m'en empêcherent.

Je me retireray fort ſatisfait de ma journée, & flaté des plus agreables idées du monde, je ne doutay point que Leſbie n'euſt un peu de penchant pour moy, & je ne ſongeay qu'à profiter des diſpoſitions favorables où il me ſembloit qu'elle étoit. Je fis des Vers pour ſon Moineau, & je les luy envoyay le lendemain, avec un billet pour elle. Voicy à peu prés le ſens du Billet, & les Vers du Moineau.

JE connois trop l'amitié que vous avez pour vôtre Moineau, & j'aurois peur en me broüillant avec luy, de me faire un trop puissant ennemy auprés de vous. Je vous envoye des Vers, où je tâche de faire connoître toutes ses aimables qualitez ; il ne tiendra point à moy que la posterité, en les lisant, ne soit charmée de sa gentillesse longtemps aprés sa mort. S'il est aussi reconoissant, & aussi raisonnable que vous dites, c'est à luy maintenant à me le témoigner, en vous faisant connoître que la pasion que j'ay pour vous, est la plus violente & la plus respectueuse que vous ayez jamais inspirée.

Ad Passerem Lesbiæ. *Carm. 2.*

PASSER delitiæ meæ puellæ ;
Quicum ludere, quem in sinu tenere,
Cui primum digitum dare adpetenti,
Et acreis solet incitare morsus :
Cum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid lubet jocari,

(*Ut*

(Ut solatiolum sui doloris
Credunt, quum gravis acquieſcit ardor)
Tecum ludere, ſicut ipſa, poſſem,
Et triſteis animi levare curas:
Tam gratum mihi, quam fuerunt puellæ
Pernici aureolum fuiſſe malum,
Quod zonam ſolvit diu ligatam.

IMITATION DU LATIN.

HEUREUX Moineau, trop heureuſe Leſbie,
Que vôtre ſort eſt doux,
Et qu'à bon droit j'en ſuis jaloux.
Sans chagrin, ſans mélancolie,
L'un de l'autre contens vous paſſez vôtre vie,
Tous les jours ſont ſereins pour vous.
Sur le ſein de ſa Maîtreſſe
Le Moineau voltige ſans ceſſe,
Il prend mille plaiſirs,
Dont elle me défend juſqu'aux moindres deſirs.
Si je veux à mon tour badiner avec elle,
Quand le Moineau ſenſible à mon tourment,
Semble ailleurs occupé me ceder un moment,
Auſſi-tôt la cruelle
Me quitte, & le rapelle.
D'un doigt qu'elle luy tend, & qu'il vient becqueter,
En ſe frappant de l'aiſle,
Pour le mieux arrêter,
Elle ſe plaît à l'irriter.

Heureux Moineau, trop heureuſe Leſbie!
Par ces jeux innocens,
Vous ſçavez adoucir les maux les plus preſſans;
Un deſtin ſi tranquille eſt bien digne d'envie,
Que ne puis-je, comme elle, en joüant avec luy,
Bannir de mon eſprit la triſteſſe mortelle,
Ou comme luy badinant avec elle,
Soulager quelquefois mon amoureux ennuy.

Ces Vers eurent tout l'heureux ſuccés que je pouvois ſouhaiter; Leſbie m'en ſçût bon gré, & peu à peu commença à vivre avec moy, comme avec un homme qui ne luy étoit pas indifferent. J'allay chez elle l'apreſdînée, j'y trouvay Quintilie, & trois ou quatre de ſes amies, qui donnerent à mes Vers plus de loüanges qu'ils n'en meritoient; & Leſbie, en s'approchant de moy, me dit à l'oreille: Je n'eſtime pas moins vôtre Proſe que vos Vers, mais je n'ay garde de la montrer; je ſuis bonne, & ne veux point vous faire d'affaires avec vôtre belle Maîtreſſe. Elle vouloit parler de Quintilie, qui luy avoit

fait bonnement confidence de la passion qu'elle s'imaginoit m'avoir inspirée. Les douceurs continua-t-elle, que vous me dites dans vos Vers, ne tirent point à consequence ; c'est le stile de la Poësie, on n'y fait pas même reflexion : mais la Prose n'est point si privilegiée, & on est obligé de dire la verité, quand on ne parle pas le langage des Fables. Pensez-vous, Madame, repartis-je, que je ne la dise pas, quand je vous dis, que jamais personne ne vous a autant aimée que je vous aime ? La bouche peut quelquefois mentir, ajoûtay-je, on luy fait dire ce qu'on veut ; mais les yeux qui parlent presque toûjours, malgré nous, ne sçavent point déguiser, & quand le cœur ne languit pas, ils ne sont point languissans. Je ne sçay, continuay-je, si vous avez bien voulu observer les miens ; mais si vous l'avez fait, vous y avez veu tant d'amour, & tant de respect, que vous ne

ſçauriez ſans injuſtice, douter de la ſincerité de mes paroles. Si vous voulez que je vous croye, répondit-elle, il faut que vous me perſuadiez qu'on peut aimer également en deux lieux differens: car enfin vous dites à Quintilie les mêmes choſes que vous me dites. Ne faites point l'étonné, ajoûta-t-elle, en voyant que je paroiſſois ſurpris, Quintilie eſt moins myſterieuſe que vous, & elle ne fait point de façon d'avoüer que vous êtes amoureux d'elle. Je ne ſçay, Madame, luy dis-je, ſi Quintilie s'imagine que je ſuis amoureux d'elle, mais je ſçay bien que je ſuis fort éloigné de l'être. Voyez, ajoûtay-je, en luy montrant mes Tablettes, quels ſont mes ſentimens pour elle; je ne pouvois pas deviner que vous m'en parleriez, & je n'avois pas deſſein de vous faire voir le Portrait peu avantageux que j'en ay fait. Elle prit mes Tablettes avec empreſſement, & y lût ces Vers.

De Quinctia & Leſbia. *Carm. 86.*

QUINCTIA *formoſa eſt multis : mihi candida, longa,*
Recta eſt. Hoc ego, ſic ſingula confiteor.
Totum illud : formoſa, nego ; nam nulla venuſtas,
Nulla in tam magno eſt corpore mica ſalis.

IMITATION DU LATIN.

ON dit que Quintilie eſt belle,
Pour moy je juge autrement d'elle ;
Elle eſt droite, elle eſt grande, elle a de la blancheur,
Mais l'agrément luy manque, & c'eſt une ſtatuë,
Qui peut plaire à la veuë,
Et qui ne touche point le cœur.

Comme il y avoit une eſpece de jalouſie entre Quintilie & elle, elle fut tres-ſatisfaite de ces Vers ; & quelque inſtance que je pûſſe faire pour ravoir mes Tablettes, elle ne voulut point me les rendre, & me promit ſeulement que perſonne ne les verroit ; mais elle me tint mal ſa parole, tout le monde les vit, & Gellius qui étoit parent de Quintilie, vint un jour

m'en faire de grandes plaintes. Je ne ſçûs d'abord que luy dire ; mais comme nous étions parfaitement bons amis, je luy avoüay ingenuëment la paſſion que j'avois pour Leſbie, & je luy dis que les Vers dont il ſe plaignoit, étoient un caprice d'Amant prévenu, qui croyoit devoir tout ſacrifier à ſa Maîtreſſe. La confidence que je luy fis de mon Amour, l'obligea à me pardonner ; Quintilie elle-même ne me témoigna aucun chagrin ; mais & Gellius & elle ſe vangerent peu de tems aprés bien cruellement. Cependant lorſque je voulus me plaindre à Leſbie de la petite infidelité qu'elle m'avoit faite ; au lieu de m'en faire des excuſes, elle m'embarqua dans de nouvelles affaires. Une jeune perſonne étoit arrivée depuis peu à Veronne ; elle n'étoit point belle, mais elle avoit un certain air de coqueterie, & certaines façons libres, qui luy attiroient une infinité de ſoupirans. Ils ſe tuoient

de dire du bien d'elle, & ils établirent si bien sa reputation, qu'elle passoit pour une des plus belles personnes du monde, quoy qu'elle eût de tres-grands deffauts, dans la taille & dans le visage; car on ne pouvoit dire de quelle couleur étoient ses yeux, elle avoit le nez trop petit, les mains fort seches, & les doigts extrémement courts, & à l'observer de prés, elle étoit un peu boiteuse.

Cependant Acmé, c'est ainsi qu'elle se nommoit, devint suffisante & glorieuse: elle traitoit toutes les Dames qu'elle voyoit, avec une hauteur étrange, & Lesbie ne fut pas plus privilegiée que les autres, quoy qu'elle fust infiniment plus belle. La fierté de cette indiscrette fille l'irrita tellement, qu'elle me dit qu'il falloit que je la vengeasse, & que par des Vers les plus aigres que je pourrois faire, j'appriſſe à cette orgueilleuse à se mieux connoître. Quelque peu

d'inclination que j'eusse à la Satyre, il fallut obéir à Lesbie ; & voicy les Vers que je fis contre Acmé.

Ad amicam Formiani. *Carm. 43.*

Salve nec nimio puella naso,
Nec bello pede, nec nigris ocellis,
Nec longis digitis, nec ore sicco,
Nec sanè nimis elegante linguâ,
Decoctoris amica Formiani.
Ten' provincia narrat esse bellam?
Tecum Lesbia nostra comparatur?
O saeclum insipiens, & inficetum!

Imitation du Latin.

Nymphe aux yeux couleur d'Olive,
Dont la bouche ne peut retenir sa salive ;
Nymphe au trop petit nez,
Vous dont les piez mal tournez
Font que le corps chancelle ;
Vous dont la main porte des doigts trop courts,
Nymphe bien plus laide que belle,
Et qui faites icy la Reine des Amours,
Hé quoy ! vous avez la folie
De vous croire jolie ?
Et la voix du Peuple en ces lieux,
Vous compare à Lesbie ?
O qu'en Province on a de mauvais yeux !

Ges Vers furent répandus par toute la Ville, il y eut peu d'honnêtes gens qui n'en euſſent des copies, & j'eus bien-tôt ſur les bras tous les adorateurs d'Acmé, qui ſe declarérent hautement mes ennemis ; les gens même de ſang froid n'aprouverent pas mon procedé ; & beaucoup de perſonnes qui avoient auparavant de l'amitié pour moy, commencérent à me craindre, & à ne m'aimer plus. On me regarda comme un homme dangereux, avec qui le plus ſeur étoit de n'avoir aucun commerce, afin de n'être point expoſé aux traits d'une Muſe ſatyrique. Les Meres un peu ſeveres défendirent ma compagnie à leurs Filles, & les Maris délicats à leurs Femmes ; enfin je devins la terreur de tout le beau Sexe. On me faiſoit de grandes honnêtetez par tout où je me trouvois ; mais je remarquois que les Dames s'obſervoient avec moy, & qu'elles étoient continuellement ſur leurs gardes,

de peur qu'il ne leur échapât quelque chose qui pût me mettre en mauvaise humeur contre elles.

J'eusse esté fort à plaindre, si la tendresse de Lesbie ne m'eust consolé de cette disgrace ; mais il est vray qu'elle commença à me témoigner tant de bonté, que le chagrin que j'eus d'abord d'être haï de tout le monde, fut bien-tôt dissipé par le plaisir d'être aimé de la seule personne à qui je voulois plaire. Elle inventoit tous les jours pour moy de nouvelles marques de tendresse, & Ipsitille à qui elle confioit tous ses secrets, m'a dit qu'elle ne luy parloit d'autre chose que de moy ; qu'elle étoit inquiete & rêveuse, lorsqu'elle ne me voyoit pas, & qu'enfin il étoit difficile d'aimer mieux qu'elle m'aimoit alors. Je me trouvois aussi le plus heureux homme du monde, & je ne me plaignois que de ce que je n'étois pas assez souvent avec elle, & que tant de gens incommodes

luy rendoient visite, que je passois quelquefois des journées entieres sans pouvoir l'entretenir; mais elle fit bien-tôt cesser ce petit sujet de plaintes.

Nous prîmes si bien nos mesures ensemble, que nous nous trouvions tous les jours à une certaine heure dans ce jardin dont je vous ay parlé, & que personne ne s'appercevoit de nos rendez-vous. On sçavoit bien que j'étois amoureux de Lesbie, & que Lesbie me souffroit; mais on ne s'imaginoit pas que je fusse aussi-bien auprés d'elle que j'y étois; & parce qu'on me voyoit tous les jours chez elle, on n'alloit pas penser que nous nous vissions ailleurs. Un jour que j'étois venu au rendez-vous à l'heure ordinaire, j'attendis long-tems Lesbie; & aprés m'être fort ennuyé, enfin j'allay chez elle assez inquiet, pour sçavoir ce qui avoit pû la retenir. Je la trouvay dans un état qui m'allarma extrêmement: elle

verſoit des larmes en ſi grande abondance, que je crûs qu'il luy étoit arrivé quelque malheur extraordinaire. Je m'affligeay d'abord avec elle, & peu s'en fallut que je ne pleuraſſe comme elle, ſans ſçavoir ce qui la faiſoit pleurer : enfin elle me dit que ſon Moineau étoit mort. J'avoûe que mon étonnement fut encore plus grand qu'il n'avoit eſté, je n'avois pas crû juſqu'alors que la mort d'un Oiſeau, quelque aimable qu'il puſt eſtre, duſt cauſer de ſi violentes douleurs. J'admiray la tendreſſe de Leſbie, & aprés tout, je luy ſceus bon gré d'eſtre ſi ſenſible. Si la mort d'un Moineau luy fait verſer tant de pleurs, diſois-je en moy-même, à quelles extrémitez la perte d'un Amant ne la porteroit-elle pas ? Et ſi elle aimoit une beſte ſi tendrement, avec quelle paſſion ne dois-je point croire qu'elle m'aime ? Ces reflexions m'occupoient ſi agreablement, que la joye de mon cœur ſe répandit

ſur mon viſage, & que Leſbie qui s'en apperceut, crût que je ne compatiſſois pas aſſez à ſon affection, & me reprocha ma dureté. Je me plaignis à mon tour de ce qu'un malheur ſi leger luy avoit fait oublier que je l'attendois; & aprés ces reproches mutuels, nôtre converſation finit par de mutuelles aſſurances de fidelité & d'amour.

Ipſitille vint un moment aprés, & nous paſſâmes le reſte de la journée à conſoler Leſbie. Tandis que ces deux belles perſonnes s'entretenoient enſemble, je m'approchay d'une table, & je fis des Vers ſur la mort de ce Moineau ſi regretté. Leſbie en fit faire pluſieurs copies, & je penſe que la memoire de ce petit Oiſeau durera long-tems aprés nous, ſi toutefois je puis croire que les applaudiſſemens qu'on a donnez aux Vers que vous allez entendre, ont été ſinceres & juſtes.

De Passere mortuo Lesbiæ. *Carm. 3.*

Lugete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer delitiæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis suis amabat.
Nam mellitus erat, suamque norat
Ipsam tam bene, quam puella matrem:
Nec sese à gremio illius movebat,
Sed circumsiliens modò huc, modò illuc,
Ad solam dominam usque pipilabat.
Qui nunc it per iter tenebricosum
Illuc, unde negant redire quenquam.
At vobis male sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis:
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male, ô miselle passer,
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

IMITATION DU LATIN.

PLEUREZ graces & jeux, pleurez tendres amours,
C'en est fait, la Parque ennemie
Vient de trancher le cours
D'une innocente vie.
Cét Oiseau si charmant, dont j'enviois le sort,
Le Moineau de Lesbie est mort.

Il est mort, ce Moineau si cher à sa Maîtresse,
Et si digne de sa tendresse.
Docile, & soûmis à ses loix,
Il étoit instruit à luy plaire,
Il venoit à sa voix,
Comme un Enfant à celle de sa Mere.
Toûjours sur ses genoux,
Jamais libertin & volage,
Il fit ses plaisirs les plus doux,
D'aller rendre souvent en son petit ramage,
A sa Maîtresse une espece d'hommage.
Falloit-il qu'avec tant d'attraits,
Pour n'en revenir jamais,
Il prît un triste vol vers l'infernal rivage?
Affreuse nuit du trépas!
Où les cruels Destins font tôt ou tard descendre,
Tout ce qui respire icy bas;
Noir cahos, qui détruis les plus charmans apas!
Lieu d'horreur, où nos vœux ne se font point entendre!
Puisque vous nous ôtez nôtre innocent Moineau,
Puissiez-vous confondus dans vos propres abîmes,
Et privez de Victimes,
Ne voir plus ériger ny bucher ny tombeau!
Et toy trop malheureux, & trop aimable Oiseau,
Dont mes Vers feront vivre à jamais la memoire,
Ton sort est encor plein de gloire;
Lesbie abandonnée à d'ameres douleurs,
A depuis ton trépas les yeux baignez de pleurs.

Peu de jours aprés cet accident, une parente de Lesbie l'engagea à venir passer quelque tems avec elle dans sa Maison de campagne, & j'étois si bien avec toute sa famille, qu'on me mit de cette partie. Ce fut là que Lesbie commença à s'abandonner toute entiere à la passion qu'elle avoit pour moy; elle ne se contraignit plus, & se laissant conduire à sa tendresse, elle prévenoit souvent mes desirs, & m'accordoit des faveurs innocentes, mais que je n'eusse peut-être pas osé demander. Ce fut là aussi que je fis ces Vers libres & passionnez, qui ont esté cause de mon malheur.

Ad Lesbiam. *Carm.* 5.

VIVAMUS, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere, & redire possunt:
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mihi basia mille, deinde centum.
Dein mille altera, dein secunda centum,

Dein usque altera mille, deinde centum,
Dein quum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus:
Aut ne quis malus invidere possit,
Quum tantum sciat esse basiorum.

IMITATION DU LATIN.

NE songeons qu'au plaisir, aimons-nous, ma
Laissons moraliser ces Stoïques vieillards, [Lesbie,
Qui condânent souvêt jusqu'aux moindres regards,
Et goûtons à longs traits les douceurs de la vie.
Le Soleil meurt, & renaît tous les jours;
Mais de nos courtes années,
Les cruelles Destinées
Ont autrement reglé le cours,
Quand nous mourons, nous mourõs pour toûjours.
Déja la mort s'est saisie
De tous nos jours passez, bien ou mal employez.
Ménageons donc le tems, & si vous m'en croyez,
Faisons par nos plaisirs desesperer l'Envie,
Rendons des curieux tous les soins superflus;
Ma Lesbie, accordez tant de baisers confus,
A l'Amant qui pour vous soûpire,
Tant de fois par milliers sans ordre redoublez,
Que nos jaloux en soient troublez,
Et qu'incertains du nombre, ils n'osent en rien dire.

Je fis encore d'autres Vers que je vais vous dire, où les bontez de Lesbie sont plus clairement exprimées.

Ad Lesbiam. *Carm. 7.*

Quæris quot mihi basiationes
Tua, Lesbia, sint satis superque?
Quam magnus numerus Libyssæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis
Oraclum Jovis inter æstuosi,
Et Batti veteris sacrum sepulchrum:
Aut quam sidera multa, quum tacet nox,
Furtivos hominum vident amores:
Tam te basia multa basiare
Vesano satis, & super Catullo est,
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua.

Imitation du Latin.

Que mon bon-heur est grand, & que ma joye,
Ma Lesbie enfin me demande, [est grãde
Combien l'ardent Catulle, afin d'être content,
Exige de baisers? dix mille à chaque instant,
Ou s'il faut en Amour me rendre plus traitable,
Autant que l'Ocean roule de grains de sable,
Autant que l'Univers a veû passer de jours,
Autant que quand la nuit étend ses sombres voiles,
Le Ciel fait paroître d'Etoiles,
Qui suivant leur paisible cours,
Prennent plaisir à voir nos furtives Amours.
Je veux autant de baisers, ma Lesbie,
Qu'un curieux oisif en puisse supputer,

Deuſt-il paſſer d'une tres-longue vie,
Tous les jours à conter :
Et je veux que la paſle & mordante Satyre,
Qui répandant par tout un venin plein d'horreur,
Donne à la vertu même une noire couleur,
N'oſe encor condamner l'amour qui nous inſpire.

Ces Vers vous font aiſément comprendre que j'étois alors dans le plus heureux état du monde ; mais il ſemble qu'il ſoit neceſſaire que tous les biens qui coûtent peu de peine à acquerir, en coûtent infiniment à conſerver, & qu'il y ait une eſpece de fatalité qui ſe plaiſe à détruire les fortunes qui ont été établies en peu de tems. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que je ne tarday gueres à éprouver que ces paſſions qui ſont d'abord ſi violentes, conſument auſſi bien-tôt tout leur feu, & ne ſont pas fort longues ; & ſans doute j'étois inſpiré des Dieux, lorſque je fis ces Vers ſur l'inconſtance du Sexe.

De inconſtantia fœminei amoris.
Carm. 70.

Nulli ſe dicit mulier mea nubere malle,
Quàm mihi : non ſi ſe Jupiter ipſe petat.
Dicit : ſed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, & rapidâ ſcribere oportet aquâ.

Imitation du Latin.

Ma Maîtreſſe aujourd'huy m'embraſſant tendrement,
Me jure qu'elle m'aime,
Et qu'elle quitteroit pour moy Jupiter méme;
Mais cette ardente foy ne dure qu'un moment.
Et l'on peut bien écrire avec ce beau ſerment,
Sur le ſable leger, ou ſur l'onde agitée,
Tout ce qu'une femme emportée,
Dit de tendre & de doux à ſon credule Amant.

Le jour même que je revins de la Campagne avec Leſbie, un de mes meilleurs amis arriva à Veronne pour me voir; c'étoit Licinius Calvus, dont vous connoiſſez ſans doute l'eſprit & le mérite : Il fait des Vers avec une juſteſſe & une facilité admirable; & vous n'ignorez pas qu'il compoſe des diſcours, dont le ſtile eſt ſi pur & les penſées ſi brillantes, & que, quoy

qu'il ſoit encore fort jeune & d'une taille peu avantageuſe, il les prononce avec tant de grace & tant de vehemence, que le fameux Ciceron commence à l'apprehender. Au reſte, il n'a gueres moins d'agrémens dans l'humeur, que de charmes dans l'eſprit; il eſt bon, honnête, & civil; il aime ſes amis preſqu'autant que ſes Maîtreſſes, quoy qu'il ait le cœur fort tendre, & fort ſenſible à l'Amour; & s'il avoit pû ſurmonter une inclination furieuſe qu'il a à médire & à reprendre avec une hardieſſe terrible les défauts des perſonnes les plus illuſtres, ce ſeroit peut-être l'homme du monde le plus agreable & le plus propre à la ſocieté. Nous nous étions veûs à Rome, où il commença à faire des Vers en même-tems que moy; & ce qui ſembloit devoir jetter entre nous de la jalouſie, & de l'éloignement, ſervit à nous rendre meilleurs amis. Nous nous communiquions nos

Ouvrages, & nous n'avions rien de secret l'un pour l'autre. Il m'avoit plusieurs fois pressé par ses Lettres de revenir à Rome, & comme il vit que les miennes ne luy faisoient point esperer mon retour, il résolut de venir me trouver luy-même. Le soir même qu'il arriva, je le menay chez Lesbie, afin de luy faire voir ce qui m'avoit arrêté si long-tems en Province. Ah! mon cher Catulle, me dit-il, aprés qu'il l'eut un peu regardée, que vous avez grande raison de preferer le sejour de cette Province à celuy de Rome, & que je crains de devenir vôtre Rival, si vous ne vous hastez de me donner au plustost quelqu'autre Maîtresse. Lesbie qui entendit ce qu'il me disoit, luy répondit fort obligeamment pour moy, qu'elle ne luy conseilloit pas de me faire cette perfidie, & qu'elle haïssoit si fort les infidelitez, qu'elle se feroit un plaisir de le maltraiter, & de me vanger. J'aurois

crû, Madame, au contraire, reprit Licinius, que vous me ſçauriez bon gré de vous avoir ſacrifié le meilleur de mes amis. Je ne donnay pas le tems à Leſbie de répondre, & prenant la parole pour elle, je dis ces Vers que je fis ſur le champ.

Quelque ardent Amour qui nous preſſe,
Le crime n'eſt jamais permis;
Et qui trahit ſes amis,
Trahiroit bien ſa Maîtreſſe.

Leſbie approuva cette Maxime, & voulut que je la miſſe ſur ſes Tablettes: Elle me les donna auſſitôt, & aprés que j'eus achevé d'écrire, Licinius les prit, & y écrivit auſſi ces quatre Vers.

A cauſer quelque grand tranſport,
L'honneur d'un bel Objet conſiſte;
Et l'Amour n'eſt gueres fort,
A qui l'amitié reſiſte.

Leſbie loüa extrémement la maniere ſpirituelle dont il défendoit une mauvaiſe cauſe. Et Licinius l'interrompant, que voulez-vous donc, dit-il, que faſſe un malheu-

reux, qui malgré tous ſes efforts devient Rival de ſon Amy. Elle ſe tourna de mon côté ſans rien dire, & me regarda d'une maniere qui me fit connoître qu'elle vouloit que je répondiſſe pour elle. Je le fis encore en quatre Vers.

Qu'il ferme ſon cœur & ſes yeux,
Et s'il ne peut plus ſe défendre
Contre un Objet victorieux,
Qu'il fuïe, ou qu'il aille ſe pendre.

Licinius rit de cette maxime ; & aprés m'avoir dit que j'avois une vertu bien farouche, & une delicateſſe d'amitié bien terrible, il ajoûta ces Vers pour répondre aux miens.

D'un Amy ſe voir le Rival,
Eſt une extrémité cruelle ;
Mais mourir eſt un plus grand mal,
Que de devenir infidelle.

La converſation continua encore quelque tems ſur le même pied, & nous remplîmes les Tablettes de Leſbie de Vers, & de Maximes oppoſées.

Le

Le lendemain, comme je me trouvay éveillé, beaucoup plustoſt que Licinius, qui étoit fatigué de ſon voyage, je m'aviſay de luy écrire un billet en Vers, que je fis mettre dans ſa chambre par un Eſclave. Voicy ce que je luy mandois.

Ad Licinium. *Carm. 50.*

HESTERNO, Licini, die otioſi
Multum luſimus in meis tabellis,
Vt convenerat eſſe. Delicatos
Scribens verſiculos uterque noſtrûm,
Ludebat numero modo hoc, modo illoc,
Reddens mutua per jocum, atque vinum.
Atque illinc abii, tuo lepore
Incenſus, Licini, facetiiſque,
Vt nec me miſerum cibus juvaret,
Nec ſomnus tegeret quiete ocellos,
Sed toto indomitus furore lecto
Verſarer, cupiens videre lucem,
Vt tecum loquerer, ſimulque ut eſſem.
At defeſſa labore membra poſtquam
Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jucunde, tibi poëma feci,
Ex quo perſpiceres meum dolorem.
Nunc audax, cave, ſis: precesque noſtras,
Oramus, cave deſpuas ocello,

Ne pœnas Nemesis reposcat à te,
Est vehemens Dea, ladere hanc caveto.

IMITATION DU LATIN.

QUE nos petits jeux d'hier,
Mon cher Licinius, doivent vous rendre fier;
Les Tablettes de ma Maîtresse,
Pleines de mille Vers,
Que nous fîsmes tous deux sur cent sujet divers,
En faisant admirer vôtre délicatesse, [vers.
Font craindre à mon Amour quelque fâcheux re-
Malgré l'amitié qui nous lie,
Cher Amy, je vous porte envie,
Et je sens un secret dépit,
Quand vous faites voir tant d'esprit.
Charmé de vous pourtant, à regret je vous quitte,
Et la nuit seme en vain ses humides pavots,
Quand je ne vous vois point, je n'ay point de repos.
Inquiet, dans mon lit, je me tourne & m'agite,
Et le jour me tarde à venir,
Pour vous entretenir.
Ce matin fatigué d'une longue insomnie,
J'explique dans ces Vers la crainte de mon cœur;
Un Rival tel que vous dans les fers de Lesbie,
Me feroit mourir de douleur.
Quittez donc le dessein injuste & temeraire,
De devenir l'Amant de ma Bergere:
Et si de vôtre Amy vous troublez le bonheur,
Craignez que Nemesis, vangeresse des crimes,
Ne punisse bien-tôt vos feux illegitimes.

Licinius ayant trouvé ces Vers sur sa Table, vint aussi-tôt dans ma chambre, & me pria de luy faire voir quelque autre beauté que Lesbie; afin, me dit-il, qu'il pût s'engager ailleurs, avant que de retourner auprés d'elle. Je le menay l'apresdînée chez Quintilie: elle avoit déja oüy parler de luy, & des Vers que nous avions faits le soir precedent chez Lesbie : elle témoigna tant d'empressement de les voir, que Licinius qui a une memoire admirable, les écrivit tous en sa presence, & luy donna encore ceux que je viens de vous dire, que j'avois faits pour luy.

Quintilie le remercia avec des manieres si engageantes, que dans ce moment même il devint éperdument amoureux d'elle. Comme il n'étoit pas homme à soupirer long-tems sans le dire, il fit aussitost sa declaration ; mais avec tant d'esprit, que Quintilie qui se sentoit aussi du penchant pour luy, ne

manqua pas de luy répondre tres-favorablement ; & on peut dire que leur intrigue commença & s'établit parfaitement en un jour : depuis ils s'aimerent avec une tendreſſe, & une conſtance merveilleuſe. Licinius ne ſongeoit qu'à plaire à Quintilie, & il n'y a rien que Quintilie ne fiſt pour conſerver ſa conquête ; de ſorte que comme elle vit que le grand monde qui venoit tous les jours chez elle, ne plaiſoit pas à ſon Amant, elle fit ſi bien, qu'elle écarta tous ces Galans oiſifs, dont elle avoit tant aimé la cohuë.

Nous étions fort heureux mon amy & moy, lorſque ſon indiſcretion nous ruina l'un & l'autre. Nous nous rendions tous les jours un compte exact de tout ce qui ſe paſſoit entre nos Maîtreſſes & nous. Nous nous montrions tous les Billets qu'elles nous écrivoient, & tous les Vers que nous faiſions pour elles : nous nous en donnions même

des copies. Quintilie en eut quelque soupçon ; & comme elle n'avoit pas oublié les Vers desobligeans que j'avois faits contre elle, elle ne perdit pas l'occasion de s'en vanger. Elle obligea Licinius, qui ne devinoit pas son dessein, de luy mettre entre les mains tous mes Vers amoureux pour Lesbie : elle les garda quelque tems, afin de mieux couvrir son entreprise ; & lorsqu'elle crut qu'il ne se souviendroit plus de les luy avoir confiez, elle les donna à Gellius, avec qui je commençois à n'être plus si bien.

Gellius par des voyes détournées, les fit rendre à Lesbie, à qui on ne manqua pas de dire, que je publiois dans le monde les faveurs qu'elle me faisoit. On luy montra même quelques-uns des billets qu'elle m'avoit écrits. Ses parens & ses meilleurs amis s'assemblerent, & firent si bien par leurs raisonnemens, qu'elle ne douta point que

je ne fuſſe le plus indiſcret de tous les hommes, & qu'elle reſolut de me haïr autant qu'elle m'avoit aimé.

Le jour qu'elle prit cette reſolution, je me trouvay à une promenade où elle étoit, & je voulus l'aborder avec la même familiarité que nous avions coûtume d'avoir enſemble; mais elle me receut d'une façon qui me fit d'abord comprendre tout mon malheur. Elle eut deſſein de me quitter ſans me rien dire, & fit quelques pas en arriere; mais elle changea auſſi-toſt de ſentiment, & ſe rapprochant de moy, elle me dit que j'étois un ingrat & un perfide; qu'elle ne me vouloit voir de ſa vie: elle me quitta bruſquement en achevant de prononcer ces paroles foudroyantes. Je demeuray immobile, appuyé contre un arbre, qui m'empêcha de tomber, & je n'eus ni la hardieſſe de luy répondre, ni la force de l'arreſter, ou de la ſuivre; & cette eſpece d'évanoüiſſement

euſt peut-eſtre encore duré long-temps, ſi Ipſitille, qui d'un endroit aſſez proche du lieu où j'étois, avoit remarqué tout ce qui s'étoit paſſé, ne fuſt venuë m'aborder.

Ma mauvaiſe fortune avoit voulu que cette fille, que je n'avois regardée juſqu'alors que comme l'amie de ma Maiſtreſſe, & la confidente de ſes Amours, avoit pris pour moy des ſentimens un peu trop tendres; & comme je l'ay ſceu depuis, avoit beaucoup contribué à me mettre mal dans l'eſprit de Leſbie, s'imaginant qu'elle profiteroit de noſtre diviſion, & que je deviendrois amoureux d'elle, pour me vanger de l'injuſtice qu'on me faiſoit.

Elle me dit d'abord tout ce qu'elle put pour me conſoler; mais je n'étois guere en état d'écouter ce qu'elle me diſoit. Non, Madame, luy dis-je enfin, aprés l'avoir laiſſé parler aſſez long-tems ſans l'interrompre, il n'y a que la mort

qui puiſſe finir les douleurs qui me tourmentent. Penſez-vous que je puiſſe vivre haï de Leſbie ; moy, qui toute injuſte qu'elle eſt, l'adore encore au moment que ſa cruauté me rend le plus malheureux des hommes ? Quoy, pourſuivis-je, je ne verray plus cette adorable perſonne ; moy qui comptois pour des ſiecles, tous les momens que je ne paſſois pas auprés d'elle ? Vous m'abandonnez-donc, inhumaine Leſbie, m'écriois-je aprés cela ; vous m'oſtez mon repos, ma joye, mes plaiſirs ; & que ne m'oſtez-vous en meſme-temps cet Amour trop violent que vous m'avez donné ? Mais, non, je veux vous aimer & vous adorer malgré vous : je veux oppoſer à voſtre legereté, une fidelité inviolable : vous auriez obtenu ce que vous ſouhaitez, ſi je changeois à voſtre exemple, & je vous puniray mieux en vous aimant toûjours, qu'en vous abandonnant comme vous m'abandonnez.

Le bruit de ma disgrace s'étoit déja répandu par tout, & Licinius s'étoit joint à Ipsitille pour me consoler. A peine aprés bien des prieres, put-il obtenir, que je souffrisse qu'on me remenast chez moy. Il ne me quitta point tout le reste du jour, que je passay dans un accablement de douleur difficile à exprimer : je ne fus gueres plus tranquille les jours suivans, & mon affliction alla à un tel excés, que je tombay dans une fiévre aiguë, qui fit craindre pour ma vie.

Ce qui acheva de me desesperer, fut que Licinius, que j'avois prié de voir Ipsitille de ma part, & de la prier d'obliger Lesbie à m'apprendre du moins les causes de son changement, me rapporta que Lesbie ne vouloit pas mesme qu'on prononçast mon nom en sa presence. Javouë que je fus frappé de cette réponse, comme d'un coup de foudre, & tous mes amis crûrent que j'allois mourir. Quintilie

elle-meſme, qui me puniſſoit ſi cruellement, ſans que je le ſceuſſe, & qui étoit venuë me voir pour joüir de ſa vangeance, a avoûé qu'elle fut touchée du pitoyable état où j'étois, & que peu s'en falut qu'elle ne ſe repentît de tout ce qu'elle avoit fait pour me perdre.

Cependant je commençay à reprendre mes forces, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Ipſitille vint me voir, & comme elle avoit effectivement beaucoup de tendreſſe pour moy, elle me parut compatir avec tant de bonté à mes malheurs; elle me dit des choſes ſi obligeantes, & elle accompagna tout ce qu'elle me diſoit, de certains regards ſi languiſſans & ſi paſſionnez, que je ſentis je ne ſçay qu'elle émotion ſecrette, qui diſſipa pour quelque tems cette profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Je commençay à prendre du plaiſir dans ſon entretien, ce qui ne

m'étoit point encore arrivé avec perſonne depuis ce funeſte jour, auquel Leſbie me prononça l'arreſt de ma mort; car c'eſt ainſi que j'ay toujours appellé le cruel diſcours qu'elle me tint. Je me repentis, de ce qu'au lieu de ſuivre mon premier penchant, qui ſembloit m'entraîner du coſté d'Ipſitille, je m'étois attaché à une inhumaine, qui apprenoit les triſtes nouvelles de ma mort, ſans donner les moindres marques de pitié.

Je ſoupiray deux ou trois fois; & regardant languiſſamment Ipſitille, qui avoit pris une de mes mains, qu'elle tenoit entre les ſiennes: Ah! luy dis-je, les Dieux ſont juſtes, & ils ont raiſon de me punir de l'injuſtice que je vous ay faite: ils vouloient que je vous aimaſſe, mon cœur meſme ſembloit eſtre d'accord avec eux: je leur ay reſiſté; j'ay combattu mes propres ſentimens, pour me donner tout entier à une ingrate, qui m'a-

bandonne aujourd'huy, qui me fait mourir : je l'ay bien mérité, ajoutay-je encore, en soupirant. Ipsitille soupira aussi, sans me répondre, & me pressa la main, en rougissant. L'embarras où elle étoit ; cette douleur amoureuse qui paroissoit dans ses yeux, son silence mesme ; tout cela fut pour moy une espece de langage, qui me persuada mieux que tous les discours du monde n'eussent pu faire. Je l'enviſageay avec des yeux moins prévenus, & comme elle étoit dans un état à toucher les plus insensibles, je la trouvay plus aimable qu'elle ne m'avoit jamais paru : Je me dis à moy-mesme, qu'il y auroit bien du plaisir à me vanger de l'inconstance de Lesbie, en la quittant, pour aimer une personne aussi charmante qu'Ipsitille. Ce dessein me plût, & si je ne commençay pas d'abord à aimer cette belle fille, j'eus du moins envie de le faire.

Cependant je me trompay moy-

meſme, & je la trompay auſſi. J'étois auſſi éperduëment amoureux de Leſbie, que j'aye jamais eſté ; & dans ce meſme moment, où je prenois la reſolution de me vanger d'elle, je ne la haïſſois que parce que je l'aimois avec fureur, ſi j'oſe parler ainſi. Je vous dis là des choſes difficiles à concevoir ; mais l'état dans lequel j'étois, eſt encore plus difficile à exprimer. Je ne ſçaurois à preſent, que je ſuis un peu plus tranquille, vous donner une idée aſſez forte des cruelles agitations de mon cœur, des paſſions contraires qui le déchiroient, de mes craintes, de mes retours, de mes fureurs, de mes repentirs, de mes emportemens, & de mes foibleſſes. Pour vous en faire connoître une partie, il faut que je vous recite quelques-uns des Vers que je fis dans le temps que j'étois le plus tourmenté.

Ad Lesbiam. *Carm. 72.*

Dicebas quondam, solum te nosse Catullum,
Lesbia, nec, præ me velle tenere Jovem.
Dilexi tum te, non tantùm ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit, & generos.
Nunc te cognovi; quare etsi impensiùs uror,
Multò mî tamen es vilior, & levior.
Qui potis est? inquis; quòd amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed benè velle minùs.

Imitation du Latin.

Tu m'as juré cent fois une ardeur éternelle,
Tu me trompois, je te croyois fidelle,
Et je t'aimois alors;
Non comme une Maîtresse,
Mais avec des transports,
Plus ardens & plus forts,
Que ceux que peut causer la commune tendresse.
Je te connois enfin; enfin j'ouvre les yeux:
De ton perfide cœur toute la honte éclate,
Et malgré toutefois ton parjure odieux,
Je ne puis te haïr, ingrate.
Quel charme est donc le tien?
Tu me trahis? je t'aime: & tu sçais dans ton crime,
Conserver mon amour en perdant mon estime;
Mais plus je t'aime enfin, moins je te veux de bien.

En voicy encore d'autres d'un

ſtile & d'un caractere peu different.

De amore ſuo. *Carm. 85.*

ODI, *& amo, quare id faciam fortaſſe requiris.*
Neſcio : ſed fieri ſentio, & excrucior.

IMITATION DU LATIN.

J'AIME & je hais : toûjours à moy-même contraire,
Je veux au même objet & du bien & du mal ;
Je cherche à l'outrager, & je voudrois luy plaire,
Et tel eſt de mon cœur l'égarement fatal,
Que je ne ſuis jamais d'accord avec moy-même.
Je ne ſçay comme quoy,
Des tranſports ſi divers ont pû s'unir en moy ;
Mais je ſouffre un tourment extrême,
Et je ſçay ſeulement que je hais, & que j'aime.

Voilà quels étoient mes veritables ſentimens, lorſque je promis à Ipſitille de l'aimer : car enfin, aprés que nous eûmes aſſez long-tems gardé un ſilence, qui n'étoit gueres tranquille ni de part ni d'autre : Si vous pouviez, luy dis-je oublier mon égarement, & recevoir dans vos fers un malheureux, qui n'eſt peut-eſtre que trop puni de la re-

sistance qu'il vous a faite, vous seriez aimée avec tant de tendresse & tant de constance, que vous n'auriez point sujet de vous repentir de vostre bonté. Mais non, poursuivis-je, sans luy donner le temps de répondre, vous n'avez garde de derober à Lesbie une infortunée victime, que vous avez peut-estre vous-mesme condamnée à la mort: & cette ingrate, dont l'inconstance, m'a presque mis au tombeau, ne me quitte peut-estre que pour vous vanger. Non, Catulle; non, me dit Ipsitille, je n'ay aucune part aux injustices qu'on vous fait; je n'ay jamais connu ce penchant secret que vous dites que vous aviez pour moy; & quand je l'eusse connu, je ne punis pas si cruellement le mépris qu'on fait du peu de beauté que les Dieux m'ont donné. Si ce que vous m'apprenez est vray, vous estes d'autant plus à plaindre, que vous avez vous-même causé tous vos maux, & que

pouvant estre fort heureux, vous vous estes rendu le plus malheureux des hommes. Car enfin, poursuivit-elle, en passant la main sur son visage, pour me cacher sa rougeur, je n'eusse peut-estre pas esté plus insensible que Lesbie, & j'eusse été plus constante. Elle voulut se lever aprés cela pour me dire Adieu; mais en l'arrestant par le bras : Achevez, Madame, luy dis-je, & aprés ce que vous venez de m'apprendre, si vous voulez que je meure, ne soufrez pas que ma mort soit le long & penible effet du regret que j'auray de ne vous avoir pas aimée assez tost. Accablez-moy tout d'un coup, en me disant que vous ne voulez point d'un encens si inutilement prodigué ailleurs, & que le vil rebut d'une beauté moins parfaite que la vostre, est trop indigne de vous pour estre accepté; ou bien si quelque pitié vous touche, rappellez-moy à la vie, en me permettant de vous aimer. La

maladie vous donne des privileges, qu'on ne vous accorderoit point ſi vous eſtiez en ſanté, répondit agréablement Ipſitille. Allez, Catulle, continua-t-elle, en me donnant une main, qu'elle ſouffrit que je portaſſe ſur ma bouche : S'il ne faut pour vous guerir, que vous permettre de m'aimer, il ne tiendra point à moy qu'un des plus agreables hommes du monde ne meure pas miſerablement, lorſqu'il ne fait encore que commencer à vivre. Aimez-moy donc ſi voulez, & ſongez à vous guerir, ſi vous voulez que je vous aime. Je ne répondis à ces paroles que par des ſerments & des tranſports qui me firent croire que j'allois eſtre plus amoureux d'Ipſitille, que je ne l'avois jamais eſté de Leſbie.

Je m'occupay tellement de ma nouvelle paſſion, j'eus tant d'envie de la faire au pluſtoſt éclater, afin de deſeſperer Leſbie, dont je connoiſſois l'humeur fiere & glorieuſe,

que ſans le ſecours des Medecins j'achevay de me rétablir en peu de tems. Cependant j'appris une nouvelle qui m'affligea ſenſiblement, & qui me fit bien connoître que Leſbie ne m'étoit pas auſſi indifferente que je le voulois croire. Elle apprehenda, aprés m'avoir banni, que je n'inſultaſſe à ſa ſolitude, ſi elle demeuroit ſans Amant, & elle fit ſi bien qu'elle engagea Gellius. Licinius fut celuy qui m'apporta cette fâcheuſe nouvelle; & comme il vit qu'elle faiſoit un effet ſur mon eſprit, auquel il ne s'eſtoit point attendu: Hé quoy! me dit-il, ne m'avez-vous pas juré que vous haïſſiez Leſbie? d'où vient que vous eſtes jaloux de ceux qui s'attachent à elle? Oüy, Licinius, repris-je, je haïs Leſbie encore plus que je ne l'ay aimée; mais je ne puis ſouffrir que Gellius, qui m'a toûjours fait office d'amy, devienne l'Amant d'une ingrate, que je voudrois que tout le monde abandonnaſt com-

me moy. Gellius eſt un perfide, ajoûtay-je, un traître, que je dois haïr, puiſqu'il aime ceux que je deteſte. Ah! Catulle, s'écria Licinius, vous aimez encore Leſbie? Vous m'offenſez, interrompis-je bruſquement, ſi vous me croyez aſſez lâche pour conſerver le moindre ſentiment d'amitié envers une infidelle, qui me prefere Gellius. Moy, j'aimerois encore cette perfide? Ah Dieux! l'Enfer n'a point de furie qui me paroiſſe ſi horrible qu'elle. Licinius ſoûrit, & comme il vit que je ne pouvois parler ſur ce ſujet ſans émotion, il ne me répondit rien. Je ne fus pas pluſtoſt ſeul, que je fis contre Gellius les Vers les plus ſanglans du monde, où je luy reprochois la honte de ſa famille, qui, à ce qu'on dit, s'aime d'une maniere peu innocente. En voicy quelques-uns.

In Gellium. *Carm. 90.*

Non ideò, Gelli, sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro perdito amore fore:
Quòd te cognòssem benè, constantemque putarem,
Aut posse à turpi mentem inhibere probro:
Sed neque quòd matrem, nec germanam esse videbam
Hanc tibi, cujus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxsti: tantum tibi gaudium in omni
Culpa est, in quacumque est aliquid sceleris.

Imitation du Latin.

Si trop long-tems flaté d'un espoir temeraire,
Je n'avois pû penser qu'en ce fatal Amour,
Qui m'a presque reduit à ne plus voir le jour,
Gellius me seroit contraire,
Et que Lesbie enfin auroit dequoy luy plaire.
Ce n'est pas qu'en effet je luy connusse un cœur
Jaloux d'une vertu severe,
A qui tout crime fait horreur;
Mais l'ingrate n'étoit ni sa sœur ni sa mere,
Et ce fameux Amant,
Que jamais on ne vit aimer innocemment,
Devoit brûler de feux moins legitimes,
Et dans les grands forfaits, dés longtems affermi,
Ne se pas abaisser à trahir un Amy.
Mais Gellius aime si fort les crimes,

Que leur nom seulement échauffe ses desirs,
Et les moindres forfaits luy font de grands plaisirs.

De Gellio. *Carm. 88.*

GELLIUS est tenuis; quidni? Cui tam bona mater,
Tamque valens vivat, tamque venusta soror,
Tamque bonus patruus, tamque omnia plena puellis
Cognatis. Quare is desinat esse macer?
Qui ut nihil attingit, nisi quod fas tangere non est,
Quantumvis quare sit macer, invenies.

IMITATION DU LATIN.

GELLIUS est tout maigre; Hé quoy! tu t'en étonnes?
Le moyen qu'il soit gras?
Il a des parentes trop bonnes.
Et sa Tante & sa Mere ont encor des appas,
Sa Sœur est charitable & belle,
Amy n'en doutons point.
Si sa Famille étoit tant soit peu plus cruelle,
Il auroit plus d'embonpoint

Tandis que ces Vers couroient dans le monde, & que chacun en raisonnoit diversement, selon les divers interests qu'on prenoit dans cette affaire, ou pour Gellius, ou pour moy. Je commençay à sortir,

& la premiere visite que je fis fut chez Ipsitille : elle me fit de grands reproches sur la maniere dont j'en usois avec Gellius. Hé quoy ! Madame, luy dis-je, se peut-il que le plus scelerat de tous les hommes soit de vos amis ? Plust aux Dieux, répondit-elle, que vous eussiez autant d'indifference pour Lesbie, que j'en ay pour Gellius ; mais si vous n'aimiez point Lesbie, vous ne haïriez pas Gellius. Catulle, poursuivit-elle, si je n'ay point assez de mérite pour me faire aimer de vous, je vous témoigne peut-estre assez de bonté pour mériter de n'estre pas trompée. Je sens bien que je commence à vous aimer ; mais peut-estre que je puis encore surmonter mon amour, avant qu'il devienne plus fort. Avoüez-moy, de bonne foy, si vous n'avez pu effacer Lesbie de vostre cœur, je vous serviray auprés d'elle en bonne amie, & je ne songeray plus à estre vostre Maîtresse ? Tant de sin-

cerité me toucha, & je fus sur le point de la détromper en me détrompant moy-même, & de la prier de me racommoder avec Lesbie ; mais la honte de répondre si mal aux bontez qu'elle m'avoit témoignées, me ferma la bouche.

Mon irresolution dura quelques momens, & Ipsitille qui observoit mon visage, devinant ce qui se passoit dans mon cœur, s'écria d'une maniere tendre & douloureuse: Lesbie est toujours aimée, & Ipsitille aime en vain. Malheureuse, qu'ay-je fait aux Dieux, pour prendre si aisément de l'amour, & pour n'en pouvoir donner ? Catulle, continua-t-elle, en me regardant avec des yeux gros de pleurs, qu'elle ne pouvoit presque plus retenir; je ne m'oppose point à vôtre bonheur, allez trouver vôtre infidelle, vous vous racommoderez aisément ; mais au moins ne luy racontez point ma honte. Ne vous presentez plus à mes yeux, & aidez-

moy

moy à étouffer l'inutile tendreſſe que j'ay pour vous. Des paroles ſi touchantes diſſipérent cette eſpece d'aſſoupiſſement où j'étois. Ah! Madame, luy dis-je, en me jettant à ſes genoux, & en les embraſſant: avez-vous oublié que c'eſt vous ſeule qui m'avez conſervé la vie? ſans vous je ſerois mort; la permiſſion que vous m'accordâtes de vous aimer, me fit reſoudre à vivre; je ne vis que pour vous, & je mourray de douleur, ſi vous doutez de mon amour. Je luy fis alors tant de proteſtations, je luy juray tant de fois que je n'aimois qu'elle, & que je haïſſois Leſbie; j'animay mes diſcours de tant de paſſion & de tant de tendreſſe, que perſuadée, que je l'aimois effectivement, elle ne me fit guere languir, & m'accorda bien-toſt plus de faveurs, que je n'en avois jamais eu de Leſbie.

Il eſt mal-aiſé de vous dire avec combien de marques d'indifferen-

ce & de mépris cette inconſtante apprit mon engagement auprés d'Ipſitille ; elle ne luy en parla jamais, & deffendit à Gellius, qui, à ce qu'on dit, vouloit me venger en ſe battant contre moy, d'en venir à cette extremité. Cette moderation me deſeſperoit ; car je ne ſouhaitois rien tant que quelque grand éclat, qui puſt attirer un éclairciſſement entre nous : je n'avois point encore pu deviner les raiſons qu'elle avoit euës pour me quitter d'une maniere ſi cruelle, & j'eſperois qu'en luy faiſant tous les jours de nouveaux outrages, je l'obligerois à dire les ſujets de plaintes qu'elle avoit ; mais elle oppoſoit à tous mes emportemens une inſenſibilité ſi dédaigneuſe, que toutes les meſures que je prenois pour la faire parler, m'étoient inutiles. Elle m'évitoit même avec tant de ſoin, que je ne pus la voir que long-tems aprés ma diſgrace, lors qu'elle ſe prepara à faire un voyage à Rome.

Il étoit ſurvenu une affaire dans ſa famille, qui obligea une tante, auprés de qui elle avoit toujours demeuré depuis la mort de ſon pere & de ſa mere, à aller à Rome. Il y avoit long-tems que Leſbie avoit envie de voir cette ſuperbe Ville, & je penſe que la joye qu'elle eut de ſe diſpoſer à un voyage ſouhaité tant de fois, ne contribua pas peu à diſſiper le chagrin que nôtre broüillerie pouvoit luy donner.

Je me trouvay chez Ipſitille, lorſqu'elle vint luy dire adieu ; & quoy que je fuſſe fort préparé à cette entreveuë, cependant je parus déconcerté & interdit en la voyant : Ipſitille même s'apperceut de mon embarras, & en eut du chagrin. Pour mon ingrate, elle ne changea point de viſage ; elle me regarda comme un homme qu'elle n'auroit jamais veu, & elle commença la converſation avec autant de tranquillité & d'aſſeurance, que

ſi je n'euſſe pas eſté preſent.

Je connus bien neanmoins qu'elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour me chagriner ; elle ménagea la converſation avec tant d'adreſſe, qu'elle la fit tomber ſur Gellius. Elle en dit mille biens, elle loüa ſa douceur, ſa complaiſance & ſon honneſteté pour tout le monde ; mais elle éleva ſur tout ſa bonne mine & ſa beauté. J'écoutay tous ces éloges fort paiſiblement, & ſans y rien répondre ; mais ayant apperceu des tablettes ſur un ſiege, auprés de celuy ſur lequel elle étoit aſſiſe, je les pris, & j'y écrivis quatre Vers, d'un caractere ſi gros, qu'il étoit impoſſible qu'elle ne les luſt, ſi elle jettoit les yeux deſſus. Voicy les Vers.

De Leſbia. *Carm. 79.*

Gellius eſt pulcher: quidni? quem Leſbia malit,
Quàm te, cum tota gente, Catulle, tua.
Sed tamen hic pulcher vendat cum gente Catullum,
Si tria notorum ſuavia repererit.

IMITATION DU LATIN.

IL faut bien qu'il ſoit beau, cet heureux Gellius,
Dont les rares talens ne ſont pas trop connus ;
Puis qu'enfin ſans ſcrupule,
On préfere ſon corps ; à l'eſprit de Catulle.

Je tournay les tablettes du coſté de Leſbie, & je connus bien-toſt qu'elle avoit lu mes Vers. Elle rougit, & fut quelque tems ſans parler ; mais ce qu'il y eut de fâcheux pour moy, c'eſt que Ipſitille les lut auſſi, & qu'elle m'en témoigna ſon chagrin aprés que ſon amie fut ſortie. Elle eut tant de dépit de ce qu'en ſa preſence je n'avois pu m'empeſcher de faire paroître encore quelque reſte de paſſion pour ſa rivale, que peu s'en fallut qu'elle ne rompiſt avec moy. Je ne l'ay jamais veuë ſi en colere ; elle ne me parla point, comme autrefois, en Amante étonnée, qui craignoit de me perdre ; mais en Maiſtreſſe abſoluë, qui vouloit me punir de mes infidelitez.

Des Vers que j'envoyay le lende-

main à cette Belle irritée, dissiperent sa mauvaise humeur. Il faisoit un des plus beaux jours du monde; j'en avois passé une partie avec Licinius, qui donnoit à manger à deux ou trois de nos amis communs; & j'eusse bien voulu l'achever avec Ipsitille, afin de joindre aux plaisirs d'une spirituelle & honneste débauche, ceux de l'Amour & de la Galanterie. Mais comme aprés ce qui étoit arrivé le soir precedent, je ne sçavois pas si ma visite luy plairoit, je luy écrivis ces Vers, pour la prier de me permettre d'aller chez elle.

Ad Hypsithillam. *Carm. 32.*

Amabo, mea dulcis Hypsithilla,
Mea delitiæ, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum.
Quod si jusseris, illud adjuvato,
Ne quis liminis obseret tabellam,
Neu tibi lubeat foras abire:
Sed domi maneas, ...
.. ..
.. ..

∴ ∴

IMITATION DU LATIN.

MEs plaisirs, mon Amour,
Ma charmante Ipsitille ; [tile,
Hé quoy ! souffrirez-vous qu'en ma chambre inu-
Je passe un si beau jour ?
Dans une débauche agreable,
Lassé des plaisirs de la table,
Je brûle d'amour sur mon lit,
Et dans la solitude,
Le repos même aigrit
Mon amoureuse inquietude.
Soyez doncque seule chez vous,
Daignez m'y mander & m'attendre ;
Et préparez vôtre ame aux plaisirs les plus doux,
Qu'ait jamais fait sentir l'amitié la plus tendre.

Ipsitille ne tarda guere à me répondre de la maniere que je le pouvois souhaiter, & j'allay passer avec elle la plus amoureuse apresdisnée (s'il m'est permis de parler de la sorte) que j'aye encore passée de ma vie.

Il y avoit apparence que mon engagement avec elle dureroit long-

tems; cependant je la quittay bientoſt de la maniere que je vais vous dire. Leſbie étoit arrivée à Rome, & on ne me mandoit rien d'elle qui ne fuſt capable de me la faire haïr éternellement. Comme elle eſtoit parfaitement belle, elle fit du bruit dans Rome, elle eut grand nombre d'Adorateurs, dont les manieres differentes de celles des Provinciaux, l'ébloüirent & l'aveuglérent tellement, que ce qui arrive preſque à toutes les jeunes Provinciales qui viennent à la Cour, ne manqua pas de luy arriver; c'eſt-à-dire, que l'envie de plaire luy fit faire plus de chemin qu'elle ne vouloit, & qu'elle pouſſa trop loin la coqueterie. Je fis ſur cela des Vers tres-outrageans pour elle, & je les adreſſay à un de mes Amis & des ſiens, qui s'appelle Cœlius. Les voicy.

Ad Cœlium, de Lesbia. *Carm. 58.*

Coeli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus, quàm se, atque suos amavit omneis:
Nunc in quadriviis, & angiportis,
Glubit magnanimos Remi nepotes.

Imitation du Latin.

Qui l'eust crû, mon cher Cœlius,
Cette ingrate & fiere Lesbie,
Que j'aimois autant que ma vie,
Oubliant son orgueil à Rome & ses vertus,
Des Chevaliers Romains brigue la connoissance,
Et n'acquiert des Amis qu'en perdant l'innocence.

Ipsitille ayant veu ces Vers, ne craignit plus que je me racommodasse avec Lesbie, & elle ne douta point qu'elle ne l'eust entierement effacée dans mon cœur. Un jour que cette indiscrette fille, un peu trop emportéée dans sa tendresse, avoit un de ces épanchemens de cœur, qui font dire tout ce qu'on pense aux personnes qu'on aime bien, aprés m'avoir fait mille ca-

reſſes, & m'avoir aſſeuré qu'elle n'avoit pas attendu que je l'aimaſſe pour m'aimer, elle s'aviſa de m'apprendre toute la malheureuſe intrigue de ma broüillerie avec Leſbie. Elle crut ſe faire un grand mérite auprés de moy, en me diſant qu'elle avoit du moins autant contribué que Quintilie, à me mettre mal avec ma Maiſtreſſe. Je vous aimois, me dit-elle, & j'eſtois au deſeſpoir de ce qu'un autre vous poſſedoit tellement, qu'il ſembloit que vous n'euſſiez d'yeux que pour elle : j'embraſſay donc avec joye l'occaſion que Quintilie m'offrit de vous arracher à cette heureuſe Rivale, à qui je portois envie ; & je creus que vous me ſçauriez un jour bon gré de cette tromperie, qui au lieu d'une Maiſtreſſe fiere & orgueilleuſe, qui ne vous aimoit que par vanité, parce qu'il luy eſtoit glorieux d'engager un homme tel que vous, vous donne une amante tendre & delicate, qui n'aſpire en

vous aimant, qu'au plaiſir de vous aimer. Elle accompagnoit tout ce qu'elle diſoit d'une infinité de manieres paſſionnées, que je receus avec une froideur à glacer. Ah ! Madame, m'écriay-je, aprés l'avoir écoutée ſans l'interrompre, qu'avez-vous fait ? & que m'avez-vous dit ? Je la quittay aprés cela, tout éperdu, ſans luy rien dire davantage, & je la laiſſay dans un eſtat peu different de celuy où j'étois.

Elle connut la faute qu'elle venoit de faire, & aprés avoir pleuré ſon indiſcretion, elle vint conter ſon malheur à Quintilie, à peu prés dans le meſme-tems que j'allay trouver Licinius, pour luy apprendre ce qui venoit de m'arriver. Ah ! Licinius, luy dis-je en l'abordant, c'eſt vous qui m'avez perdu, c'eſt vous qui m'avez mis mal avec Leſbie. Il ne me répondit que par un ſilence plein d'étonnement ; & je continuay à luy dire tout ce qu'Ipſitille m'avoit avoüé. Je ne

ſçaurois vous faire comprendre les regrets ſenſibles qu'eut ce cher amy, de ce que la confiance que j'avois euë en luy, m'étoit devenuë ſi funeſte par ſon indiſcretion : ſon chagrin eut meſme des ſuites bien terribles, & il ſembla que les deſtins priſſent plaiſir à nous affliger l'un par l'autre, pour détruire cette tendre amitié qui étoit entre nous.

Il y avoit dix ou douze jours que Quintilie étoit tourmentée d'une fievre qui la retenoit au lit : & Licinius, ſans ſonger que ce qu'il alloit faire pouvoit aigrir le mal de ſa Maiſtreſſe & le rendre dangereux, me quitta bruſquement, & courut chez elle pour luy reprocher ſa perfidie & ſa cruauté. Comme il eſt d'une humeur un peu violente, il luy parla d'une maniere ſi aigre, il luy dit tant de fois qu'elle étoit indigne de ſon amour, aprés ce qu'elle avoit fait, que cette belle malade apprehenda de le perdre. Aprés qu'il fut ſorti, elle

s'abandonna à des excés de douleur ſi grands, en preſence d'Ipſitille qui n'eſtoit pas en état de la conſoler, que ſa fievre augmenta étrangement, & que dés le meſme jour on craignit pour ſa vie.

Cependant nous eſtions dans ma chambre, mon ami & moy, & nous taſchions de nous affermir dans noſtre amitié l'un pour l'autre, malgré la fortune qui vouloit nous diviſer, lorſqu'Ipſitille entra toute en pleurs, & s'adreſſant d'abord à Licinius : Allez, luy dit-elle, illuſtre Ami : Allez voir l'état auquel vous avez réduit une malheureuſe perſonne qui vous aimoit avec trop de tendreſſe ; Quintilie ſe meurt. Mais vous, ingrat, pourſuivit-elle, en ſe tournant de mon coſté, vous n'aurez pas le plaiſir de me voir mourir de honte & de douleur, pour n'avoir pû, aprés tant de bontez, me faire aimer d'un cruel. Les Dieux, à qui je veux me conſacrer, me donneront

assez de force pour me surmonter moy-mesme, & pour vous haïr plus que je ne vous ay aimé.

Elle sortit aprés cela, sans écouter ce que nous luy disions Licinius & moy. Le soir mesme elle alla se renfermer dans une maison de Vestales, où elle est encore, & où, quelques instances que j'aye pû luy faire, elle n'a jamais voulu consentir que je la visse.

Licinius me quitta avec toute la précipitation que peut avoir dans une pareille rencontre un homme veritablement amoureux. On luy dist chez Quintilie, qu'elle n'étoit plus en estat d'estre veuë, & que la moindre émotion estoit capable de la faire mourir. Il revint affligé, autant qu'on peut penser, ayant laissé deux esclaves chez sa Maistresse, qui venoient à tout moment luy en dire des nouvelles. Comme on ne luy rapportoit rien qui pust le remettre, il n'y a point de dessein violent qu'il ne formast contre luy-

meſme ; & j'eus toutes les peines du monde à l'empeſcher d'avaler un poiſon, dont l'effet ne s'achevoit qu'en deux ou trois jours. Il avoit reſolu de le prendre, afin de mourir en meſme-tems que Quintilie ; car on luy avoit dit qu'elle ne devoit pas paſſer ce tems-là. Il s'eſtoit déja retiré dans un cabinet ſans me rien dire, & aprés avoir relu, en pleurant, toutes les Lettres que cette belle mourante luy avoit écrites. Il en baiſoit amoureuſement le Portrait qu'il avoit eu d'elle, & il portoit déja la main ſur la coupe fatale où eſtoit le poiſon, lorſque j'entray & luy arreſtay le bras. Il me regarda avec des yeux où la mort eſtoit peinte : Et que vous ay-je fait, me dit-il, qui vous oblige à m'empeſcher de m'aſſurer un remede certain contre les maux terribles que la fortune me prepare ? Je luy dis tout ce que je pus pour luy perſuader de vivre, & je ne le quittay plus.

Nous avions déja passé deux jours dans le plus pitoyable estat du monde, lorsqu'on vint nous dire que Quintilie estoit abandonnée des medecins, & qu'elle demandoit à nous voir l'un & l'autre. Nous allâmes chez elle mon ami & moy; Licinius s'approcha le premier de son lit, & s'estant mis à genoux, il prit une de ses mains qu'elle luy tendit, & aprés l'avoir baisée en la moüillant de ses larmes, il dit des choses si tendres, que tous ceux qui l'entendirent en furent touchez, & que Quintilie mesme, toute mourante qu'elle estoit, sentit une joye secrette, qui parut mesme sur son visage, & qui luy fit trouver la mort moins affreuse.

Mon cher Licinius, dit-elle, d'une voye languissante, je vous aime, & quoy que les reproches que vous me fistes il y a deux jours, m'ayent peut-estre mise dans l'estat où vous me voyez, je ne vous veux point de mal de ma mort, puisque

malgré la perfidie que j'ay faite à voſtre ami, vous ne me haïſſez point. Moy, Madame, interrompit-il, aprés avoir eſſuyé ſes larmes, moy, je vous haïrois? Ah! malgré mes emportemens indiſcrets, je ſuis ſi éloigné de le faire, que ſi les Dieux ne vous rendent la vie, je ne tarderay guere à mourir. C'eſt moy qui ne ſonge plus qu'à mourir, répondit Quintilie; mon heure eſt venuë, il faut que j'obéïſſe aux loix de la nature; mais ſi vous m'aimez encore, je vous ordonne de vivre pour l'amour de moy, afin que vous m'excuſiez auprés de Leſbie & de Catulle, & que ma memoire ne leur ſoit point ſi odieuſe. Pour lors m'ayant fait approcher: Catulle, me dit-elle, les Dieux me puniſſent bien des mauvais offices que je vous ay rendus auprés de Leſbie, ne pouſſez point voſtre vangeance plus loin qu'eux, & ceſſez de me haïr quand je ceſſeray de vivre. Je vous recomman-

de voſtre ami, continua-t-elle, prenez ſoin de ſa vie, elle vous eſt neceſſaire, puiſque je l'ay prié de deſabuſer Leſbie.

En nous parlant de la ſorte elle commença à s'affoiblir, & à ſentir les approches de la mort; ſes yeux ſe fermerent, tout ſon corps devint immobile, & elle ne parla plus qu'un moment avant que d'expirer, lorſqu'ayant un peu entrouvert ſes yeux appeſantis, elle apperceut Licinius auprés d'elle, & voulut luy dire adieu. Je meurs, luy dit-elle, en vous aimant toûjours; vivez, au nom des Dieux, en m'aimant auſſi: adieu, mon cher Licinius, ajoûta-t-elle en pouſſant le dernier ſoupir, & en luy ſerrant la main. Ainſi mourut dans la fleur de ſon âge la malheureuſe Quintilie, regrettée aprés ſa mort de ceux meſme qu'elle avoit offenſez durant ſa vie. Ce fut un ſpectacle bien douloureux, que de voir le corps d'une jeune perſonne à qui

la mort n'avoit point encore ravi tous ſes attraits, étendu ſur un lit, & Licinius panché ſur ce corps qu'il baignoit de ſes larmes, s'obſtinant à vouloir mourir de douleur ; car il n'y eut pas moyen de l'arracher de ce lieu de triſteſſe, juſqu'à ce qu'on enleva le corps de Quintilie pour le bruſler. Il l'accompagna juſqu'au bûcher, où il ſe fuſt jetté ſans doute, ſi ſes amis ne l'euſſent retenu.

Nous demeuraſmes encore quelque tems l'un & l'autre à Veronne, où le ſeul plaiſir qu'il pût prendre, eſtoit de faire des Vers ſur la mort de Quintilie, qu'il regrette encore avec les meſmes excés de douleur qu'il ſentitit le jour qu'elle mourut. Quoy que je fuſſe fort troublé d'un accident ſi extraordinaire, & d'ailleurs fort inquiet pour mes propres intereſts, je ne laiſſay pas de faire auſſi des Vers ſur l'affliction de Licinius.

Ad Calvum de Quinctilia. *Carm. 94.*

Si quicquam mutis gratum acceptumve ſepulchris
Accidere à noſtro, Calve, dolore poteſt,
Cùm deſiderio veteres renovamus amores,
Atque olim miſſas flemus amicitias:
Certe non tanto mors immatura dolori eſt
Quintiliæ, quantùm gaudet amore tuo.

IMITATION DU LATIN.

Si dans les triſtes lieux où la mort nous envoye,
Les Manes des mortels,
A qui nôtre douleur érige des autels,
Peuvent encor ſentir le chagrin ou la joye,
Mon cher Licinius,
Tes pleurs ne ſont point ſuperflus.
Sur les bords d'Acheron la triſte Quintilie,
Avant le tems ravie,
N'accuſe plus le Sort
Qui termina trop toſt ſa vie,
Puiſqu'elle eſt dans ton cœur vivante aprés ſa mort.

C'eſt ainſi qu'en la flattant, je taſchois d'aſſoupir, pour ainſi dire, la douleur de mon ami. Cependant comme il n'y avoit rien à Veronne qui ne ſerviſt à nous affliger, nous retournaſmes à Rome,

où j'eſperois de me racommoder avec Leſbie ; mais elle eſtoit ſi irritée des derniers Vers que j'avois faits contre elle, qu'elle ne voulut voir ni Licinius ni moy, & que je me trouvay plus malheureux que je n'avois jamais eſté : car enfin je ſentois malgré moy, que j'aimois toûjours cette inconſtante, qui au lieu d'écouter ma juſtification, ne ſongeoit qu'à faire tous les jours de nouveaux amans pour me deſeſperer.

Enfin, aprés bien des combats, je reſolus de l'oublier, & je crus que l'éloignement eſtoit le ſeul remede qui puſt me guerir. Voilà la raiſon qui m'a fait venir dans ces lieux, où j'ay tous les ſujets du monde de me loüer de la fortune, puiſque j'ay eu le bonheur de vous y rencontrer.

CAtulle ayant ainſi fini ſon hiſtoire, fut remercié par Céſar en des termes tres-obligeans. Je ne ſouffri-

ray point, luy dit aprés cela, ce nouveau Dictateur des Romains, que Catulle soit ainsi exilé de Rome ; je veux vous y remener avec moy, & faire vostre raccommodement avec Lesbie. Non, Seigneur, interrompit Catulle, je ne veux plus penser à cette ingrate, l'absence a déja commencé à la chasser de mon cœur ; souffrez que je demeure icy jusqu'à ce qu'elle en soit entierement bannie. Voyez, ajouta-t-il, par la maniere dont j'écris à mes Amis, quels sont les sentimens que j'ay pour elle. En disant cela, Catulle tira une Lettre qu'il adressoit à Furius & à Aurelius, deux de ses meilleurs Amis. César la prit, & y lut ces Vers.

Ad Furium & Aurelium. *Carm. 11.*

FURI, *& Aureli comites Catulli :*
Sive in extremos penetrabit Indos
Longè ubi littus resonante Eoâ
Tunditur undâ :

Sive in Hircanos, Arabasque molleis,
Sive Sacas, sagittif roſque Parthos,
Sive quà ſeptemgeminus colorat
Æquora Nilus :

Sive trans altas gradietur Alpeis,
Cæſaris viſens monumenta magni
Gallicum Rhenum, horribileis, & , ulti-
moſque Britannos,

Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cælitum, tentare ſimul parati,
Pauca nunciate meæ puellæ
Non bona dicta :

Cum ſuis vivat, valeatque mœchis,
Quos ſimul complexa tenet trecentos,
Nullum amans verè, ſed .·. .·. .·.
.·. .·. .·. .·. .·. .·. .·.

Nec meum reſpectet, ut ante, amorem :
Qui illius culpâ cecidit, velut prati
Ultimi flos, prætereunte poſtquam
Tactus aratro eſt.

Imitation du Latin.

CHERS Amis de Catulle, & cõpagnons fidelles,
Toûjours preſts à ſuivre ſes pas ;
Soit qu'il luy plaiſe aller dans les terres nouvelles,
Où l'Inde foule aux pieds l'or qu'il ne connoît pas :

Soit que de l'Hircanie, ou que de l'Arabie,
Il visite les habitans;
Soit qu'il cherche le Nil, dont la rive fleurie
Fut l'azile des Dieux pourſuivis des Titans:

Soit que le long du Rhin dans les Gaules vaincuës,
Et déja miſes ſous nos Loix,
Il ſuive de Céſar les traces reconnuës,
Aux veſtiges récens de ſes fameux exploits.

Amis, je ne veux point qu'au gré de mes caprices,
L'amitié vous faſſe une loy,
Et je n'exige point ces penibles offices;
Mais daignez ſeulement dire deux mots pour moy.

Allez trouver Leſbie, & dites à l'ingrate,
Qui ſçait abuſer mille Amans,
Dont chacun en ſecret d'eſtre aimé ſeul ſe flate,
Qu'elle peut à ſon gré ſoulager leurs tourmens.

Qu'elle vive à ſon gré, je ne vis plus pour elle;
Elle a fait mourir dans mon cœur
Les reſtes malheureux d'un amour trop fidelle,
Comme le fer tranchant fait mourir une fleur.

Céſar alloit encore parler à Catulle, lors qu'on vint luy dire, qu'un vaiſſeau nouvellement arrivé de Rome, avoit apporté des Dames Romai-

Romaines qui demandoient à le voir. On luy ajoûta, qu'entre ces Dames il y en avoit une dont la beauté attiroit les regards de tout le monde. Il étoit trop galant pour faire attendre plus long-tems de belles Dames. Il alla donc où on luy dit qu'elles étoient, & Catulle le suivit.

LES AMOURS DE CATULLE.

SECONDE PARTIE.

COMME ils alloient entrer dans une grande Salle magnifiquement meublée, où le Dictateur donnoit ſes Audiences ; un Eſclave vint avertir Catulle, qu'Aurelius un de ſes deux Amis, auſquels il adreſſoit cette Lettre que Céſar venoit de lire, étoit arrivé, & qu'il l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Il ſe démêla d'une foule de Courtiſans oiſifs, qui étoient venus ſe joindre à luy, & courut embraſſer ſon Ami.

Aprés qu'il luy eut fait les ami-

tiez ordinaires, il ne luy demanda point les raisons de son voyage, il le connoissoit assez pour les deviner. Aurelius étoit un de ces agreables débauchez, que tous les honnestes gens aiment, qui sont de toutes les parties de plaisir, & qui n'ont point d'autre employ que celuy de se divertir, & de porter la joye en tous lieux. Il étoit assez maltraité de la Fortune; cependant il ne laissoit pas de faire de la dépense, & il vivoit comme s'il eust eu beaucoup de bien; le sçavoir faire luy tenoit lieu de patrimoine. Furius avec qui il avoit une amitié tres-étroite n'étoit guére plus accommodé que luy, & on disoit que la liberalité des Dames les faisoit subsister l'un & l'autre. Catulle leur reprochoit quelquefois assez agréablement leur pauvreté & leur débauche, témoins ces Vers qu'il envoya un jour à Furius.

Universitas BIBLIOTHECA

Ad Furium. *Carm. 23.*

Furi, quoi neque servus est, neque arca;
Nec cimex, neque araneus, neque ignis:
Verum est & pater, & noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt:
Est pulchrè tibi cum tuo parente,
Et cum conjuge ligneâ parentis.
Nec mirum. benè nam valetis omnes,
Pulchrè concoquitis, nihil timetis,
Non incendia, non graveis ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu,
Aut si quid magis aridum est, habetis,
Sole, & frigore, & esuritione:
Quare non tibi sit benè, ac beatè?
A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque, & mala pituita nasi.
Hanc ad munditiem adde mundiorem,
Quod culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno:
Atque id durius est fabâ, & lapillis:
Quod tu si manibus teras, fricesque,
Non unquam digitum inquinare possis.
Hæc tu commoda tam beata, Furi,
Noli spernere, nec putare parvi,
Et sestertia, quæ soles precari,
Centum, desine. Nam sat es beatus;

IMITATION DU LATIN.

CHER Furius, qui n'as ni valet, ni ſervante;
Ni terre, ni maiſon, ni rente,
Tu vis agréablement,
Tu dois à ton deſtin donner mille loüanges;
Tu dors tranquillement,
Sans craindre que la nuit le feu prenne à tes grãges;
Je te trouve trop heureux.
Qu'on faſſe la paix ou la guerre,
Tu ne crains ni procés, ni grêle, ni tonnerre;
Tu n'as point d'embarras, tu loges où tu peux;
Ton apetit eſt toújours en haleine,
Tes dents briſeroient les cailloux,
Et ton eſtomac en couroux,
Les digereroit ſans peine.
Tu pourrois vivre un ſiecle entier,
Sans craindre le poiſon d'un avide heritier;
Trop d'embonpoint, ni trop de bonne chere,
Ne nuiſent point à ta ſanté;
Ne jure point contre ta pauvreté;
Tu demandes du bien: Hé, qu'en voudrois-tu faire?
Va, ne t'épuiſe point en inutiles vœux,
Joüis de ta miſere,
Je te trouve trop heureux.

Catulle n'eut donc pas de peine à comprendre qu'Aurelius avoit accompagné les Dames qui étoient

venuës pour voir le Dictateur ; mais il ne pouvoit deviner qui elles étoient. Et comme les Amans sont toûjours occupez de leur passion, & que les choses les plus éloignées & les plus indifferentes, ne laissent pas quelquefois de leur faire concevoir des esperances qui les flattent ; il y avoit des momens où Catulle s'imaginoit que cette Dame, dont la beauté avoit déja frappé les yeux de ceux qui étoient venus avertir César, pouvoit estre Lesbie. Il se repaissoit sur cela de mille chimeres ; il donnoit au voyage de cette Belle les causes qui luy sembloient les plus avantageuses pour son amour ; il luy tardoit qu'il ne la vît : un moment aprés il apprehendoit ce qu'il avoit souhaité, & il se repentoit d'avoir pû se réjoüir de revoir une infidelle qu'il vouloit haïr, & qu'il croyoit effectivement haïr, quoy qu'il l'aimât peut-estre plus qu'il n'avoit jamais fait.

Aurelius le tira de l'inquiétude

où il estoit, en luy apprenant le nom de cette inconnuë qui avoit paru si belle. Vous avez bien oüi parler, luy dit-il, de Crastinus, qui commandoit une partie de la Cavalerie de César le jour de la fameuse Bataille de Pharsale; le succés de cette grande journée est dû à la bravoure de cet illustre Chevalier Romain, qui donna le premier dans les rangs ennemis & les enfonça. D'abord que les Armées furent en presence, il s'avança à la teste de ses Cavaliers, & faisant briller à leurs yeux son épée toute nuë: Allons, Camarades, leur dit-il, répandre, s'il le faut, jusques à la derniere goutte de nôtre sang pour la gloire de nôtre Empereur; voicy la derniere occasion que nous aurons de luy faire connoître nôtre fidelité & nôtre courage. Si nous en sortons victorieux, il n'aura plus d'ennemis qui luy disputent la suprême puissance, & nous n'aurons plus de tyrans qui nous fassent craindre la perte de nôtre liberté.

En meſme tems ſe tournant du coſté de Céſar : Céſar, luy dit-il, je vais faire en ſorte que vous me devrez des actions de grace, ſoit que je perde la vie, ſoit que je ſorte heureuſement des dangers où je me précipiteray. Ses actions répondirent à ſes paroles ; il alla fondre ſur l'aile gauche de Pompée avec tant de furie, que quoy qu'il ne fuſt ſuivi que de deux cens Cavaliers, il l'ébranla tellement, qu'elle ne pût ſe remettre. Son éxemple & le deſordre des Troupes ennemies encouragerent ſi fort ceux de ſon parti, que la victoire ne balança point de ce coſté-là ; & que Pompée luy-meſme épouvanté du peu de réſiſtance que faiſoient ſes gens, ſe retira dans ſon Camp, où prévoyant la défaite entiere de ſon Armée, & voulant pourtant attendre le ſuccés de la Bataille, il ſe renferma ſeul dans ſa tente, agité de mille penſées diverſes, & ayant bien de la peine à tenir ſa grande ame dans une ſituation digne de luy.

Céſar avoüa qu'il étoit redevable à Craſtinus du gain de la Bataille; mais il ne pût pas luy en témoigner ſa reconnoiſſance. Ce vaillant homme fut trouvé parmi les morts, bleſſé d'une épée qui luy traverſoit le goſier. Sa perte a eſté d'autant plus ſenſible à ſa famille, que ſa bravoure commençoit à le tirer de cette obſcurité où elle avoit eſté juſqu'alors. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il a laiſſé à ſes enfans plus de ſujets de fierté, que de moyens pour ſoûtenir cette fierté, que leur inſpire la haute réputation de leur pere.

La belle Craſtinie ſa fille, & Plancie ſa femme, ſont les Dames que j'ay accompagnées icy, où elles viennent ſe jetter aux pieds de Céſar, & le prier d'avoir ſoin de la malheureuſe famille d'un homme qu'il honoroit de ſon eſtime & de ſon amitié durant ſa vie. Je ne doute pas que la conſidération du pere & la beauté de la fille ne faſſent de grands

effets dans l'esprit de César, qui comme vous sçavez est naturellement galant & liberal. Aurelius ayant parlé de la sorte voulut changer de discours, & regardant Catulle : Hé bien, luy dit-il, ne regrettez-vous point Rome & l'Italie ? A quoy passez-vous icy les journées ? & que fait vostre Muse ? Je vous asseure, luy répondit Catulle, que je ne m'apperçois presque pas que je suis à plus de six cens mille de Rome ; le séjour de César dans cette Province y a attiré une infinité de Romains, & je pense que Rome est plus deserte, que cette solitude. Au reste je n'ay pas le tems de m'y ennuyer ; je vais régulierement tous les jours faire ma Cour au Dictateur, je lis, j'écris, je rêve, je me promene : Il ne me manque, ajoûta-t-il en rougissant, qu'un petit engagement de cœur pour avoir toute sorte de plaisirs ; mais je n'aime plus rien. Mais encore, reprit Aurelius, quel Ouvrage occupe à present vôtre Muse ;

car il faut que vous ſçachiez qu'à Rome on attend de grandes choſes de vôtre retraite ? Cependant, repliqua Catulle, je ſuis toûjours le même, haïſſant les Ouvrages d'haleine, ne voulant rien faire qui ſente la contrainte & l'étude, & ne travaillant que par boutade, icy comme ailleurs. Lors qu'il ſe preſente quelque occaſion de faire de petits vers libres, ſoit pour loüer quelqu'un de mes amis, ſoit pour me mocquer de quelque malheureux qui m'aura déplû, je ne la manque pas. Il faut que je vous montre, continua-t-il, de quelle maniere je régalay l'autre jour Suffene, que vous connoiſſez. En diſant cela, Catulle tira de ſa poche des Tablettes, & y lût ces Vers.

Ad Varrum. *Carm. 22.*

SUFFENUS *iſte, Varre, quem probe nôſti,*
Homo & venuſtus, & dicax, & urbanus,
Idemque longè plurimos facit verſus.
Puto eſſe ego illi millia aut decem, aut plura

Perſcripta : nec ſic, ut ſit, in palimpſeſto
Relata. chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, & pumice omnia æquata.
Hæc quum legas, tum bellus ille, & urbanus
Suffenus, unus caprimulgus, aut foſſor
Rurſus videtur : tantum abhorret, ac mutat.
Hoc quid putemus eſſe ? qui modo ſcurra,
Aut ſi quid hâc re tritius videbatur,
Idem inficeto eſt inficetior rure :
Simul poëmata attigit : neque idem unquam
Æquè eſt beatus, ac poëma quum ſcribit.
Tam gaudet in ſe, tamque ſeipſe miratur.
Nimirum idem omnes fallimur. neque eſt quiſquam,
Quem non in aliquâ re videre Suffenum
Poſſis. Suus quoique attributus eſt error.
Sed non videmus, manticæ quid in tergo eſt.

IMITATION DU LATIN.

SUFFENE qui fait l'agréable,
Mon cher Varus, & que tu connois bien
Pour un fade diſeur de rien,
Seroit toutefois ſupportable,
S'il avoit gueri ſon eſprit
De la fureur qu'il a d'écrire,
Ou s'il pouvoit au moins s'empeſcher de nous lire
Tous les mauvais vers qu'il écrit.
Ses Livres ont toûjours de belles couvertures,
Ils ſont ſuperbes en dorures ;

Mais lors qu'on les veut lire : Ah ! grands Dieux
quelle horreur?
Ce qu'il penſe a ſi peu de grace,
Son expreſſion eſt ſi baſſe,
Qu'un vil eſclave à peine en voudroit eſtre autheur!
Sa verve cependant en ſottiſes feconde,
Le rend le plus heureux du monde ;
Il s'admire en ſecret,
Se loüe & s'applaudit des mauvais vers qu'il fait.
Nous ſommes tous les duppes de nous-meſmes,
On croit valoir plus qu'on ne vaut,
Et l'on prend des peines extrêmes
Pour ſe perſuader qu'on n'a point de défaut ;
L'amour propre nous en impoſe ;
Et chacun eſt Suffene en quelque choſe.

Voilà, continüa Catulle, ſans donner le tems à ſon Ami de loüer ſes Vers ; voilà, dit-il, à quoy s'occupe ma Muſe ; ce n'eſt pas qu'il faut vous avoüer que j'ay voulu m'eſſayer ſur les grands Ouvrages ; j'ay fait depuis peu un Poëme, que j'appelle le Mariage de Pelée & de Thetis : je l'ay travaillé avec un tres-grand ſoin, & il me ſemble que je n'ay rien oublié de ce qui peut rendre ces ſortes d'Ouvrages accom-

plis. Je commence par raconter l'entrepriſe des fameux Argonautes : Je feins que Thetis ſortant de la Mer avec les Nereïdes, étonnées de voir une maiſon flotante ſur les eaux ; je feins, dis-je, que cette Nymphe donne de l'amour à Pelée, & en prend en même tems pour luy : Leur Mariage ſe conclut : & à l'occaſion des Feſtes qu'on fait pour le celebrer, dont je décris fort au long la magnificence divine, je raconte les Amours & le Mariage de Bacchus & d'Ariadne : Enfin les Parques viennent chanter l'epithalame de Pelée, & prédiſent les avantures d'Achille, qui doit ſortir de cét heureux Mariage. Voilà à peu prés tout l'ordre & toute l'œconomie de mon Poëme. Je ne vous le montre point, ajoûta-t-il, parce que ces ſortes de pieces-là ne ſont pas du goût de tout le monde, & que ſouvent elles ennuyent, au lieu de divertir. Pour moy je ne les aime point, & en verité je n'y reüſſis pas

comme dans les petites pieces libres. Mais, continüa-t-il, que de choſes inutiles nous avons dites depuis que nous ſommes enſemble, ſans que vous m'ayez parlé de celles qui me touchent le plus: Que fait-on? que dit-on à Rome? n'y ay-je plus ni amis ni amies? Aurelius qui connut bien que Catulle vouloit qu'il luy parlât de Leſbie, & qui avoit ſes raiſons pour ne le pas faire, luy répondit, que tous ſes amis attendoient ſon retour avec beaucoup d'impatience; & puis changeant de diſcours, il ſe mit à luy raconter une avanture qui faiſoit alors beaucoup de bruit à Rome.

Vous ſçavez, luy dit-il, quel étonnement la retraitte de la belle Lucilie cauſa à tout le monde. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle étoit veuve, & on croyoit qu'elle penſoit à un ſecond Mariage, lors qu'elle ſortit de Rome, & alla ſe renfermer dans une maiſon de campagne qu'elle avoit auprés de Tuſcule, où

elle vivoit comme une Veſtale, ne recevant des viſites que d'une ſeule perſonne qui avoit toûjours été dans ſa confidence. Enfin elle eſt morte ; & cette perſonne qui la voyoit, ſe croyant dégagée par ſa mort, du ſerment qu'elle avoit fait de luy garder un ſecret inviolable, a publié l'avanture qui l'avoit obligée à ſe ſeparer du monde.

Lucrece dont vous admirez tous les jours les beaux Vers, cet Auteur ſi profond & ſi délicat tout enſemble, dont l'eſprit & les Ouvrages ont plus fait d'honneur à ſa famille, que l'ancienne nobleſſe dont elle eſt illuſtrée : Lucrece donc étoit devenu amoureux de Lucilie, peu de tems aprés qu'elle fut veuve, il eut le bonheur de s'en faire aimer ; mais il avoit des conſiderations d'intereſts & de famille qui l'empeſchoient de ſe marier ; Lucilie & luy dans cet embarras prirent le parti que leur paſſion leur fit paroître le plus raiſonnable, ce fut de

ſe donner leur foy mutuelle ſans témoins, & de tenir leur Mariage fort ſecret. Ils paſſerent quelque tems dans les plus grands plaiſirs du monde, & il n'y eut que l'excés de leur amour qui troubla leur bonheur. Lucilie aimoit éperduëment Lucrece, elle l'accabloit de tendreſſes, & elle trouvoit qu'il ne luy en rendoit jamais aſſez; elle luy reprochoit ſouvent ſa froideur: enfin elle luy dit un jour, qu'il falloit qu'il euſt quelqu'autre maîtreſſe, & qu'il ſeroit impoſſible qu'étant aimé autant qu'il l'étoit, il répondiſt avec auſſi peu d'ardeur à ſes empreſſements, ſi ſon cœur n'étoit point partagé.

Lucrece qui l'aimoit autant qu'il étoit capable d'aimer, & qui euſt bien voulu que ſes forces euſſent été auſſi grandes que ſon amour, afin de pouvoir rendre à une épouſe plus cherement aimée qu'une Maîtreſſe, emportement pour emportement, reſolut de ſe fortifier par des ſecours étrangers, il prit un breuva-

ge amoureux, mais si violent, qu'il fit le plus terrible effet du monde. D'abord qu'il l'eut avalé, il alla chez Lucilie, & la regardant avec des yeux égarez, & qui faisoient aisément connoître qu'il étoit hors de luy-même : Enfin, Madame, luy dit-il d'une voix mal asseurée, vous ne vous plaindrez plus de moy ; je vais vous prouver que je vous aime, & que je n'aime que vous. En disant cela, il tira son épée, & se l'enfonça dans le cœur : Je vous aime, belle Lucilie, dit-il encore en tombant ; ce furent là les dernieres paroles que prononça cet Amant infortuné.

Lucilie tomba presque en même tems que luy ; elle l'embrassoit tout mort qu'il étoit, & il y a apparence que son desespoir luy eust fait entreprendre quelque chose de funeste contre elle-même, si elle ne se fust évanoüie sur ce corps tout sanglant qu'elle pressoit entre ses bras. Son Amie qui entra dans ce tems-là, crût la Maîtresse morte, aussi-bien

que l'Amant ; elle la releva, & s'étant apperceuë qu'elle respiroit encore, elle la fit revenir. D'abord qu'elle eut repris l'usage des sens, elle fit des cris si pitoyables, elle répandit tant de larmes, & se plaignit d'une maniere si touchante, que son Amie qui ne crût pas qu'elle pust vivre dans de si grands transports de douleur, se repentit quasi de l'avoir tirée de son évanoüissement.

Cependant il falloit mettre ordre à cacher la mort de Lucrece, & à faire porter son corps chez luy ; la chose ne fut pas si difficile qu'on pourroit penser. L'Affranchi qui avoit suivi son Maître chez Lucilie, étoit entierement dans les interests de cette Dame. Il y avoit une fausse porte derriere le logis de Lucrece, qui répondoit à celle de Lucilie, il passoit toutes les nuits par cette porte, suivi seulement de son Affranchi, sans qu'aucun de ses gens s'en apperceust. Comme il y avoit peu de chemin à faire, & que la nuit

étoit fort obscure, l'Affranchi se chargea du corps de son Maître, le porta dans son appartement, & ne fut veu de personne. Le lendemain étant entré à son ordinaire dans la chambre, il en ressortit aussitôt, & courut tout effrayé chez les Parens de son Maître, ausquels il dit l'état où il l'avoit trouvé, & qu'il y avoit apparence qu'il s'étoit tué luy-même. Ils étoient si persuadez de la fidelité de cet homme, qu'ils n'eurent pas le moindre soupçon contre luy. Ils le prierent de leur aider à cacher cette mort si étrange. On sçavoit que Lucrece avoit un si grand feu d'esprit, que lorsqu'il faisoit des vers, il sembloit qu'il fust agité d'une espece de fureur; ils apprehenderent donc que cela, & le genre de sa mort ne le fissent passer pour fou.

Tandis qu'on le portoit au bûcher, Lucilie prenoit la résolution d'aller achever le reste de sa vie dans cette solitude où elle est morte il y a

peu de mois ; elle ne garda auprés d'elle que deux femmes pour la servir, & ne voulut estre veuë que de cette seule personne dont je vous ay déja parlé, qui avoit soin de luy envoyer tout ce dont elle avoit besoin. On dit des choses fort surprenantes de la maniere dont elle vivoit; elle avoit fait tendre de noir toutes les chambres de son appartement; au dessus des portes & des cheminées ces Vers étoient écrits en gros caracteres.

J'ay fait mourir mon Amant,
Et je ne veux plus vivre
Que pour pleurer à tout moment;
Jusqu'à ce que touché
De mon cruel tourment,
Il d'aigne m'ordonner luy-même de le suivre.

Les feneſtres de sa chambre donnoient sur un petit jardin, où elle avoit eu soin de ne faire planter que des Cyprés & des Soucis : Au bout de ce jardin étoit une grotte qui n'avoit point d'autre ouverture que celle par où on entroit. Les murailles

étoient peintes de noir & semées de larmes d'espace en espace. On voyoit des amours qui pleuroient, & qui étoient appuyez sur des tombeaux. Dans le fonds de la grotte étoit le Buste de Lucrece, fait au naturel, une petite lampe suspenduë au milieu ne donnoit qu'autant de lumiere qu'il en falloit pour découvrir tous ces objets de tristesse : On lisoit en deux ou trois endroits ces Vers :

Loin d'icy jeux & plaisirs,
La mort que j'attens à toute heure,
Dans cette triste demeure,
Est l'objet de tous mes desirs.

Lucilie alloit tous les jours dans cette grotte, où il y avoit pour tout meuble une petite cassette, qui renfermoit tous les Billets qu'elle avoit receus de son Amant, & tous les Vers qu'il avoit faits pour elle. Elle les relisoit tous les jours, & s'appuyant sur ce Buste qui étoit dans le fonds de la grotte, elle l'embrassoit, & passoit dans cet état des heures

entieres à pleurer. Aprés cela elle s'adreſſoit à Lucrece, comme s'il euſt pû l'entendre, & luy diſoit les choſes du monde les plus touchantes & les plus paſſionnées : Elle le conjuroit de luy pardonner ſes reproches, & ſes emportemens indiſcrets, qui avoient été la cauſe de ſa mort, & de vouloir bien luy permettre d'aller le rejoindre.

Aprés avoir vécu pluſieurs années de cette maniere ; elle envoya un jour querir ſon Amie, & l'ayant priée de s'aſſeoir auprés de ſon lit, elle luy raconta une viſion qu'elle croyoit avoir euë. Enfin, luy dit-elle, Lucrece, mon cher Lucrece m'eſt apparu cette nuit ; j'ay voulu l'embraſſer ; mais il m'a d'abord repouſſée, en me témoignant qu'il ſe ſouvenoit des injuſtices qui ont été cauſe de ſa mort. J'ay beaucoup pleuré, & j'ay veu qu'inſenſiblement il ſe laiſſoit attendrir par mes larmes. Alors je luy ay proteſté que je l'adorois toûjours : Hé bien, m'a-t-il dit, ſi

vous m'aimez, je vous attends dans les Champs Elisées. Il a disparu, aprés m'avoir dit ces mots, & m'a laissée dans une tranquillité d'ame que je n'avois point encore euë depuis sa mort. Ma chere, continua-t-elle, en serrant la main de son Amie, je ne veux point differer, il faut que je parte, & je vous ay mandée pour vous dire le dernier adieu; ne me pleurez pas aprés ma mort, réjoüissez-vous plûtost de ce que je vais retrouver un Epoux si amoureux, & si cherement aimé. En disant cela, elle prit un poison qu'elle portoit toûjours avec elle, & l'avala, sans que son Amie fist de grands efforts pour l'en empescher, soit qu'elle creust qu'il valloit mieux qu'elle mourust, que de vivre comme elle vivoit, soit qu'il luy tardât d'être maîtresse des grands biens dont elle la faisoit heritiere par son testament. L'effet du poison fut tres-prompt, Lucilie expira, en baisant un petit portrait de Lucrece, qu'elle

qu'elle portoit attaché à ſon bras. Helas! dit languiſſamment Catulle, aprés qu'Aurelius eut ceſſé de parler, perſonne n'eſt exempt des malheurs que cauſe l'Amour; & ſi l'on examinoit bien toutes choſes, peut-eſtre qu'on trouveroit qu'il n'y a d'heureux, ni de malheureux dans le monde, que ceux que l'amour fait. C'eſt la penſée d'un de nos premiers Auteurs de Theatre, qui met ces vers dans la bouche d'un de ſes perſonnages.

Plautus. Mercator. *Act. 4. Sc. 6.*

DIVA *Aſtarte, hominum deorumque vis, vita, ſalus: rurſus eademque eſt,*
Pernicies, mors, interitus, mare, tellus, cœlum, ſidera.
Jovis quacunque templa colimus, ejus ducuntur nutu, illi obtemperant.
Eam ſpectant: quod illi diſplicet; facile excludunt cæteri.
Quicquid complacitum, id ſequontur. qua vivont omnia, atque ſentiunt
Alios enicat, extinguit, alios ſuo lacte fovet, atque erigit: ſed quos enicat

Hi vivont & ſapiunt : quos properat alere , ac erigere ,

Hi quidem confeſtim pereunt , atque male ſapiunt miſeri.

Jacent benevolentes , odioſi humum mordent , caput reptant ,

Fremunt , perſtrepuntque : Cumque putant vivere , tunc ruunt maxume :

Tunc , tunc ſtudent perſequi , labant juvenes , itidemque rapiuntur ſenes.

Illi ſe amant : quod amant , amatum volunt , atque cognitum

Illi verò ſi amare eâ ætate occœperunt , multo inſaniunt acriùs.

Verùm ſi non amant , oderunt , moleſti itidem , atque difficiles ;

Garruli , oſores , infenſi , iracundi , ſibi ſuiſque invidi.

Quod in ſe olim admiſere turpiter , id ſi fiat modeſtius ,

Nec tolerant , ut æquum eſt patres : ſed clamant , indecenter obſtrepunt.

IMITATION DU LATIN.

L'EMPIRE de Venus s'étend ſur tout le Monde ;
Ses ordres font mouvoir les Cieux , la Terre & l'Onde ;
Tout ce que nous voyons , qui reſpire icy-bas ,
Se laiſſe , toſt ou tard , ſurprendre à ſes appas.

Le Temple, le Senat, le Cirque, la Ruelle,
Tout reconnoiſt ſes loix, tout s'anime par elle.
Quand il plaît à Venus, on aime la laideur,
Et la beauté ne ſert qu'à donner de l'horreur.
Elle fait des mortels, que ſon pouvoir ſurmonte,
Et les maux & les biens, & la gloire & la honte.
Ses bontez, ſes rigueurs, ſes caprices divers,
Ont d'exemples fameux rempli tout l'Univers.
Il en eſt, que toûjours ſa haine perſecute,
Et que de ſon ſervice enfin elle rebute.
Il en eſt, qu'au contraire, accablez de faveurs,
Attachent à ſon char d'éternelles douceurs.
Mais elle fait du bien, lors qu'elle eſt inhumaine,
Et l'on doit ſouhaiter ſon couroux & ſa haine.
Heureux ceux qu'elle afflige, ils quittent ſes autels,
Et leur ſageſſe acquiert l'eſtime des mortels.
Au contraire elle perd ceux qu'elle favoriſe;
Un tems vient où chacun à l'envy les mépriſe.
Alors que tout ſuccede à leurs honteux deſirs,
Quand leur cœur ennyvré s'endort dans les plaiſirs,
Au comble du bonheur, quand ils penſent atteindre,
C'eſt alors qu'aveuglez, ils ſont le plus à plaindre.
Dans un mal ſi commun, & ſi pernicieux,
Tombent également les jeunes & les vieux.
Les uns impatiens, & fiers de l'avantage,
Que leur donne par tout la coûtume & leur âge,
Dont la ſage vieilleſſe excuſe les erreurs,
Font confidence à tous du ſecret de leurs cœurs.
Ils gravent en tous lieux le nom de leurs Maîtreſſes,

L'éclat & le fracas ſuit toûjours leurs tendreſſes.
Les autres dont les ſens par les ans ſont glacez,
Lors qu'ils ſont amoureux ſont les plus inſenſez.
Cependant d'un vieux fou l'ardeur extravagante,
Vaut bien d'un vieux bouru la froideur trop prudente.
Lors qu'en un ſiecle entier quelque auſtere vieillard,
Aux pieges de l'Amour échape par haſard.
A tout le genre humain il ſe rend incommode,
Il voudroit que ſes fils vécuſſent à ſa mode.
Ennemi des plaiſirs qu'il quitte malgré luy,
Et cenſeur toûjours preſt à juger mal d'autruy,
Contre les mœurs du tems il déclame ſans ceſſe,
Il ne pardonne rien au feu de la jeuneſſe:
Et ne ſçauroit ſouffrir qu'on goûte innocemment,
Les plaiſirs qu'il prenoit jadis honteuſement.

La penſée de ces Vers, continüa Catulle, me parut ſi juſte & ſi belle, lors que je les leûs, qu'ils me ſont toûjours demeurez dans la memoire. Si vous vouliez, luy dit Aurelius, en riant, vous pourriez écrire avec autant de juſteſſe ſur le chapitre de l'Amour, que vous connoiſſez auſſi-bien que perſonne. Helas! reprit douloureuſement Catulle, je ne le connois que trop en effet. Mais

d'où vient, mon cher Aurelius, poursuivit-il, en l'embrassant, que vous ne me parlez point de mes affaires amoureuses? Falloit-il attendre que je vous en demandasse des nouvelles? & ne deviez-vous pas me prévenir sur cela? Mais vous-même, repliqua Aurelius, ne deviez-vous pas m'apprendre l'état de vôtre cœur? Car enfin, tant que je ne le sçauray point, je craindray toûjours en vous parlant, & je me tairay, de peur de vous en trop dire. Je vous ay déja dit, reprit Catulle, que je n'aimois rien: je vous redis de nouveau, que je suis parfaitement gueri: J'ay pendant long-tems haï mon infidelle Lesbie, mais à present je n'ay plus que de l'indifference pour elle; ainsi ne craignez point de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur son sujet. Puisque vous êtes si tranquille, répondit Aurelius, je vais vous satisfaire. D'abord que Lesbie fut arrivée à Rome, elle fut visitée par tout ce qu'il s'y trouva alors de gens

de qualité & de gens d'eſprit : les Vers que vous avez faits pour elle, luy avoient donné tant de réputation, qu'il n'y eut perſonne qui n'euſt la curioſité de la voir. Elle ſe défit bientôt de ce grand nombre qui l'accabloit, & il n'y eut plus que quatre ou cinq de vos meilleurs amis, qui continuerent à aller chez elle. Helvius Cinna étoit un des plus aſſidus auprés d'elle, & nous luy diſions ſouvent qu'il devenoit vôtre Rival : il entendoit aſſez raillerie ſur ce chapitre, & nous croyions tous qu'il ne luy en contoit que par amuſement : cependant nous fûmes bien ſurpris, lors qu'un matin il vint nous dire qu'il alloit épouſer Leſbie. Leurs affaires s'étoient trouvées diſpoſées d'une certaine maniere, qu'il ſembla à leurs Parens qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux ni l'un ni l'autre pour leur fortune, que d'achever d'unir par le Mariage leurs intereſts, qui étoient déja preſque les mêmes.

Lesbie n'avoit encore donné aucune marque d'affection particuliere à Helvius Cinna. Cependant lors qu'on luy proposa de l'épouser, elle y consentit, & l'affaire fut concluë en fort peu de temps. Elle est donc mariée, interrompit Catulle, & c'est Helvius Cinna qui me l'a ravie. Elle est mariée : Ah, justes Dieux ! s'écria-t-il, en se laissant aller sur son siege, comme un homme demi mort : il demeura aprés cela long-tems sans parler, & Aurelius fort étonné luy-même, le regardoit, & ne sçavoit que luy dire.

Ce qui affligeoit le plus Catulle, c'étoit que Cinna, entre les bras de qui il enviſageoit sa Maîtresse, avoit toûjours été un de ses meilleurs amis. Voicy de quelle maniere il parle de luy, dans des vers qu'il fit sur le sujet d'un Poëme, que cet heureux mary de Lesbie avoit donné au Public, pendant que Catulle étoit encore à Rome.

De Smyrna Cinnæ Poëtæ. *Carm. 93.*

Smyrna mei Cinna nonam post denique messem,
Quam cœpta est, nonamque edita post hiemem,
Millia cum interea quingenta Hortensius uno
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴
Smyrna cavas Atracis penitus mittetur ad undas,
Smyrnam incana diu sæcula pervoluënt.
At Volusii annales ∴ ∴ ∴
Et laxas scombris sæpe dabunt tunicas.
Parva mei mihi sunt cordi monimenta laboris.
At populus tumido gaudeat Antimacho.

Imitation du Latin.

LA Smirne de Cinna commence à voir le jour;
Cinna depuis neuf ans cloüé sur son Ouvrage,
En reforme tantôt le stile & le langage,
Et tantôt au dessein fait prendre un nouveau tour.

Depuis neuf ans entiers tout son tems se consume,
A peser quelques mots, & polir quelques Vers,
Tandis qu'Hortensius sur cent sujets divers,
De ses Oeuvres d'un an a fait un gros Volume.

Mais les Vers de Cinna seront leûs & releûs,
Les siecles à venir seront pleins de sa gloire;
Au lieu qu'un lustre ou deux détruiront la memoire,
Et des Hortensius, & des Volusius.

Ces malheureux Auteurs, rebut de la Nature,
Verront de leur vivant ces informes Ecrits,
Fades productions de leurs petits esprits,
Aux paquets des Marchands servir de couverture.

Qu'Antimaque orgueilleux de sa fecondité,
Fasse admirer ses Vers à l'ignorant vulgaire,
On n'en fait jamais bien, quād on en veut tant faire,
Et j'aime mon ami dans sa sterilité.

Aurelius étant un peu revenu de l'étonnement que luy avoit causé la douleur de Catulle. Hé quoy, luy dit-il, vous me trompez ? Vous me disiez que vous n'aimiez plus Lesbie, & je vois que vous en estes plus épris que jamais ? Ah ! mon cher Aurelius, répondit Catulle, ne sçavez-vous pas que les Amans se trompent souvent eux-mêmes, & qu'ils croyent souvent haïr ce qu'ils aiment éperduëment ; mais il est certain que je n'aime point Lesbie, & ce n'est point sa perte qui m'afflige, c'est la perte que je fais d'un de mes meilleurs amis : car enfin je sens bien que je vais haïr Helvius Cin-

na, encore plus que je ne l'ai aimé. En verité, dit Aurelius, vous estes incomprehensible dans vos sentimens. Si vous n'aimez point Lesbie, quelle raison avez-vous de haïr Cinna ? quel tort vous fait-il d'épouser une personne à qui vous ne pensez plus ? Ah ! s'écria Catulle, il m'ôte le plaisir de voir une ingrate, qui m'a abandonné, languissante, & abandonnée de tout le monde. Je voulois qu'aprés m'avoir trahi, elle ne trouvât ni Amant, ni Amis qui pussent la consoler de ma perte ; & s'il falloit qu'elle se mariast, je voulois qu'elle fust réduite à épouser quelque homme sans esprit & sans merite, qui la fist rougir à tout moment : mais Cinna la met en état de me braver, & de m'insulter avec impunité ; Cinna m'empesche de me vanger ; Cinna m'assassine en l'épousant. Non, continüa-t-il, je ne luy pardonneray jamais cette perfidie ; car enfin, je ne puis traiter autrement un procedé si contraire à l'a-

mitié qui étoit entre nous; & je ne le regarde plus, que comme le plus cruel de mes ennemis. Que de fauſſes raiſons, & de vains détours, pour cacher la paſſion que vous avez toûjours pour Leſbie! interrompit Aurelius: avoüez plûtoſt que vous l'aimez malgré vous, & on ne trouvera point étrange que vous haïſſiez ſon mary. Non, reprit Catulle, non, je n'aime point Leſbie, & je hais Cinna, & dans le même tems que je feray à cet infidelle Ami une guerre cruelle, je me rendray amoureux de la premiere perſonne pour qui je me trouveray du goût, & je ſeray plus galant que jamais, afin qu'on ſçache que ce n'eſt point un reſte de mon ancienne tendreſſe, mais un pur ſentiment de gloire qui me fait rompre avec Cinna.

Tandis qu'Aurelius & Catulle s'entretenoient de la maniere qu'on vient de dire, Céſar écoutoit la belle Craſtinie avec une attention & une complaiſance qui faiſoient croi-

re qu'il sentoit autre chose pour elle que la pitié ordinaire qu'inspirent les malheurs des personnes mêmes que nous ne connoissons presque pas. Il luy promit tout ce qu'elle pouvoit attendre de l'homme du monde qui estoit le plus en état de faire du bien, & qui avoit le plus de penchant à en faire ; il la fit loger dans son Palais, & durant plusieurs jours il donna des Festes magnifiques pour elle.

Catulle étoit de toutes ces Festes, & César ne pouvoit passer un moment sans luy. Un jour qu'on prenoit le divertissement de la chasse, les Dames en habits d'homme monterent à cheval suivies d'un grand nombre de cavaliers superbement vétus, & qui par le soin qu'ils avoient eu de se parer, & par la magnificence de leur équipage, faisoient bien juger, que dans cette chasse galante ce n'étoit pas aux bestes qu'ils en vouloient.

Crastinie habillée en homme pa-

rut si belle aux yeux de Catulle, qu'il ne pouvoit se lasser de la regarder.

Aurelius s'en apperçût, & le tirant un peu à l'écart : Je pense, luy dit-il, que nous ne tarderons guére à vous voir fortement amoureux, & Crastinie achevera de chasser Lesbie de vôtre cœur. Il est certain, répondit Catulle, que je me sens de grandes dispositions à aimer Crastinie, & si je n'apprehendois d'être le Rival de César, je m'abandonnerois à mon inclination, & j'aimerois asseurément cette belle personne plus que je n'ay jamais aimé mon ingrate. Quoy, reprit brusquement Aurelius, les galanteries de César vous épouvantent ? Je vous croyois les sentimens moins vulgaires : César, continua-t-il, qui n'aime ou qui ne feint d'aimer que par amusement, ne nuiroit point à un Amant qui aimeroit pour le mariage. Je le croy, répondit Catulle, mais qui me répondra que César n'aimera plus Crastinie, lors qu'elle sera ma femme ?

Ah ! luy dit Aurelius en riant, je n'ay rien à vous répondre sur cela ; quand on se sent d'un temperament jaloux, il ne faut point épouser de jeunes personnes qui sont belles, & qui aiment le monde : je pense même qu'on feroit bien de ne se point marier du tout. Vous me connoissez mal, reprit Catulle, je suis si peu jaloux, que si je me marie jamais, je veux que ma femme soit coquette, qu'elle aime le monde, qu'elle se pare, qu'elle s'ajuste, & qu'elle ait des Galans : je veux qu'elle reçoive des visites, & que tous les honnêtes gens soient bien venus chez elle : je ne pretens point me marier pour m'ensevelir avec une sauvage vertu, & je ne voy rien de plus dégoûtant dans le mariage qu'une prude, dont l'humeur chagrine vous accable tous les jours de reproches, si vous ne vivez pas en vray mysantrope comme elle. Aprés tout, je pense que celles qui voyent le plus de monde, sont celles qui font le moins de mal ; elles

ne ſont enteſtées que de je ne ſçay quelle petite vanité, & elles ſont contentes, pourveu qu'on diſe qu'elles ont beaucoup de Galants : L'apprehenſion qu'elles ont d'en perdre quelqu'un, fait qu'elles les traitent tous également, & qu'elles n'accordent aucune preference dont un mari puiſſe s'allarmer. A ce que je vois, dit Aurelius, vous ſeriez un mari fort commode : ſi commode, reprit Catulle en riant, que ſi ma femme avoit de ces galanteries trop fortes, qui ſont de fâcheux éclats pour les maris, je penſe que je me contenterois de luy dire ce que Terence fit dire par un de ſes Vieillards, à un fourbe de Valet.

Terentius Andriâ. *Act. 3. Sc. 2.*

O Dave, itan' contemnor abs te? aut itane tandem idoneus
Tibi videor eſſe, quem tam aperte fallere incipias dolis?
Saltem accurate, ut mihi videar certe, ſi reſciverim.

IMITATION DU LATIN.

MEPRISE-TU si fort mon peu d'experience ?
Me crois-tu si privé de toute connoissance,
Et si facile à dupper,
Qu'avec un peu plus d'art, il ne faille pas feindre ?
Ah ! quand tu voudras me tromper,
Fais du moins semblant de me craindre.

D'où vient donc, luy dit Aurelius, que l'attachement de Césaf auprés de Crastinie vous fait de la peine. C'est, répondit-il, parce qu'un Galant du rang de Césaf est toûjours favorisé, ou du moins on croit toûjours qu'il l'est; il n'y a point de rivaux qui osent luy disputer un cœur, il est toûjours seul, & cent Galans ordinaires ne font pas tant parler les gens, qu'un seul comme celuy-là. Enfin vous penserez sur cela tout ce qu'il vous plaira; mais je n'aimerois point que ma femme eust un Amant pour qui je serois obligé d'avoir du respect.

Leur conversation n'eust pas fini si-tost, s'ils n'eussent été interrompus

par un Chevalier Romain nommé Ravidus, qui étoit un de ces gens incommodes qui ne ſçauroient voir deux perſonnes s'entretenir enſemble avec plaiſir, ſans venir indiſcrettement les aborder ſouvent pour ne leur rien dire. Catulle & Aurelius pour ſe défaire de cet homme, rejoignirent le gros de la Compagnie, où la beauté de Craſtinie faiſoit l'entretien de tout le monde. Un de ceux qui en paroiſſoient le plus enchantez, dit que dans l'état où elle étoit, elle reſſembloit à Juvencius. C'étoit un jeune homme de la premiere qualité de Rome, ſpirituel, aimable, honnête, & dont la beauté faiſoit alors beaucoup de bruit; on trouva qu'il y avoit effectivement beaucoup de reſſemblance entre elle & Juvencius; & Catulle depuis ce tems-là n'appella point autrement Craſtinie que le beau Juvencius. Il adreſſa à Juvencius tous les Vers qu'il fit pour elle, & il n'y eut que tres-peu de perſonnes qui en enten-

disſent le myſtere. Ecoutez, dit-il tout bas à ſon Amy, tandis que les autres parloient encore de cette reſſemblance; écoutez des vers que je viens de faire pour Juvencius. C'eſt à dire, pour Craſtinie, dit Aurelius. Catulle ne luy répondit que par un ſigne de teſte, & luy dit ces vers.

Ad Juventium. *Carm. 48.*

Mellitos oculos tuos, Juventi,
Si quis me ſinat uſque baſiare,
Uſque ad millia baſiem trecenta,
Nec unquam ſaturum inde cor futurum eſt;
Non ſi denſior aridis ariſtis
Sit noſtra ſeges oſculationis.

Imitation du Latin.

Si le Dieu des Amans propice à mes deſirs,
Me laiſſoit à mon gré le choix de mes plaiſirs,
Il vous rendroit moins farouche,
Et ſur vos yeux charmans je colerois ma bouche;
Je les baiſerois mille fois,
Le plaiſir m'oſteroit l'uſage de la voix,
Et je pourrois avant que mon ame ravie,
Euſt ſatisfait ſon amoureuſe envie,
Prendre plus de baiſers que la bonne Cerés,
Ne fait croiſtre d'épics dans nos feconds gueret.

Aurelius se fit redire ces vers deux ou trois fois ; & voyant qu'il n'y avoit personne auprés de Crastinie, il s'approcha d'elle, & les luy recita. Elle les écouta avec plaisir, & se tourna du côté de Catulle, qu'elle regarda en souriant, & qui ne perdit pas cette occasion de l'entretenir.

Ravidus aussi indiscret qu'à l'ordinaire, vint encore l'interrompre en luy montrant une petite maison, dont la situation luy paroissoit jolie, & qui meritoit bien, à ce qu'il disoit, qu'on en fist la description en vers. Catulle ne luy répondit rien, & s'adressant à Aurelius : Qu'ay-je fait à ce miserable, dit-il, qui l'oblige à me persecuter si fort ? J'ay bien plus d'envie, ajoûta-t-il, de faire son portrait au naturel pour le punir, que la description de cette maison qu'il me montre. Il fut quelque tems sans parler aprés cela, & puis il dit ces vers qu'il venoit de faire.

Ad Ravidum. *Carm. 40.*

QUÆNAM te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos iambos?
Quis Deus tibi non benè advocatus,
Vecordem parat excitare rixam?
Anne ut pervenias in ora volgi?
Quid vis? qua lubet esse notus optas?
Eris: quandoquidem meos amores
Cum longa voluisti amare pœna.

IMITATION DU LATIN.

QUELLE aveugle manie
T'abandonne si fort à ton mauvais genie?
Quel Dieu contraire à ton honneur,
Malheureux, te presente à ma Muse en fureur?
Dequoy t'avise-tu de me mettre en colere?
Te connois-tu quand tu t'offres à moy?
Quel est donc ton dessein, & que pretens-tu faire?
N'est-ce point que tu veux faire parler de toy?
Oüy, de quelque façon enfin que ce puisse estre,
Tu veux estre connu:
Hé bien! on te fera connoître,
Mes Vers exposeront tes sottises à nu.

Ravidus entendit ces Vers, il comprit bien qu'ils étoient pour luy, & il devint plus discret.

César au retour de la chasse don-

na un magnifique soupé, & aprés le repas on commença une des plus agréables conversations du monde. Il n'y avoit là presque personne qui n'eust infiniment de l'esprit : on parla d'abord de l'avanture du celebre Lucrece, qui étoit alors l'entretien général de toutes les compagnies. Césaar s'aviſa de dire, qu'il n'y trouvoit rien de si nouveau ni de si étrange, & que ce n'étoit pas la premiere fois que les breuvages amoureux avoient troublé l'esprit de ceux qui les prenoient ; témoin, dit-il, l'Histoire ou la Fable d'Athis, qui est devenuë un mystere de Religion : Car enfin, ajoûta-t-il, à parler des choses sainement, il y a bien de l'apparence que la bonne Cybelle étant déja vieille lors qu'elle devint amoureuse du jeune Athis, luy donna quelque breuvage pour s'en faire aimer ; & que ce breuvage trop violent fit faire à ce pauvre Garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit. Les Poëtes qui ajustent toutes choses à leur manie-

re, content cette avanture autrement; mais à travers leurs fictions, on ne laisse pas d'entrevoir la verité telle que je viens de la dire; & si Catulle vouloit nous dire ce qu'il en pense, on verroit qu'il est de mon sentiment. Vos sentimens, répondit Catulle, sont si justes & si raisonnables, qu'il est impossible qu'on ne les suive en tout. Mais enfin, reprit le Dictateur, toute flatterie à part, que pensez-vous de l'Histoire d'Athis & de Cybelle? Il est malaisé, repliqua Catulle, d'en sçavoir certainement la verité: les Historiens ne s'accordent point entre eux; les uns disent que Cybelle fille d'un Roy de Phrygie déja agée, devint amoureuse d'un jeune homme nommé Athis; elle eut avec luy un commerce secret, & devint grosse. Le Roy en fut averti, il fit prendre Athis, & le fit mourir. Cybelle fut si affligée de la mort de son Amant, qu'elle en devint folle, & alla courir les champs comme une furieuse,

en faisant des cris pitoyables. Il y en a d'autres qui racontent la chose autrement. Pour les Poëtes, il n'y a point de sujet sur lequel ils soient moins d'accord que sur celuy-là : la plusparт veulent qu'Athis étant aimé par Cybelle d'une maniere toute pure & toute dégagée des sens, aima plus grossierement la Nymphe Sangaride ; & qu'aprés il eut tant de honte de s'estre rendu par là indigne des innocentes caresses de Cybelle, qu'il se punit luy-même par l'endroit par où il avoit peché. Mais comme on ne se pique pas trop au Parnasse de ne dire que la verité, chacun a traité cette avanture à sa mode, & moy-même, qui ne me mesle guére de toucher aux anciennes Fables, je n'ay pas laissé d'ajuster celle-cy à ma façon. Ah ! vrayment, dit César, puisque vous avez travaillé sur le sujet d'Athis & de Cybelle, il faut que vous nous fassiez voir cet ouvrage. Nous ne sçaurions achever plus agréablement la journée,

qu'en écoutant un Poëme qui ne ſçauroit eſtre que tres-beau, puis qu'il eſt de vôtre façon. Tout le monde témoigna la même curioſité que Céſar; & Catulle voyant qu'on faiſoit un grand ſilence, commença à réciter ces vers.

De Aty. *Carm. 63.*

Super alta vectus Atys celeri rate maria
Phrygium nemus citato cupide pede tetigit,
Adiitque opaca ſilvis redimita loca Deæ:
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi
Devolvit ille acuto ſibi pondera ſilice.
Itaque ut relicta ſenſit ſibi membra ſine viro:
Et jam recente terræ ſola ſanguine maculans,
Niveis citata cepit manibus leve tympanum;
Tympanum, tubam, Cybele, tua, mater, initia;
Quatienſque terga tauri teneris cava digitis,
Canere hoc ſuis adorta eſt tremebunda comitibus:
Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora ſimul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes, velut exules, loca
Sectam meam executæ duce me, mihi comites
Rapidum ſalum tuliſtis, truculentaque pelagi,
Et corpus eviraſtis Veneris nimio odio.
Hilarate excitatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat. ſimul ite: ſequimini

Phry-

Phrygiam ad domum : Cybeles Phrygia ad nemora
Dea ,
Vbi cymbalûm sonat vox , ubi tympana reboant ,
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo ,
Vbi capita Manades vi jaciunt hederigera ,
Vbi sacra sancta acutis ululatibus agitant ,
Vbi suevit illa Diva volitare vaga cohors.
Quò nos decet citatis celerare tripudiis.
Simul hæc comitibus Atys cecinit nova mulier,
Thiasus repentè linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit , cava cymbala recrepant.
Viridem citus adit Idam properante pede chorus.
Furibunda simul anhelans vaga vadit animo egens
Comitata tympano Atys per opaca nemora dux ,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ pede propero.
Itaque , ut domum Cybelles tetigére lassulæ ,
Nimio è labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labante languore oculos sopor operit.
Abit in quiete molli rabidus furor animi.
Sed ubi oris aurei sol radiantibus oculis
Lustravit æthera album , sola dura , mare ferum :
Pupulitque noctis umbras vegetis sonipedibus.
Ibi somnus excitum Atyn fugiens citus abiit ,
Trepidantem eum recepit Dea Pasithea sinu.
Ita de quiete molli rabida sine rabie
Simul ipsa pectore Atys sua facta recoluit ,
Liquidaque mente vidit sine queis , ubique foret ,
Animo æstuante rursum reditum ad vada retulit.

Ibi maria vasta visens lacrymantibus oculis,
Patriam adlocuta voce est ita mœsta miseriter :
Patria, ô mea creatrix, patria, ô mea genitrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifuga
Famuli solent, ad Ida tetuli nemora pedem :
Ut apud nivem, & ferarum gelida stabula forem,
Et ut omnia earum adirem furibunda latibula.
Ubinam, aut quibus locis te positam, patria, rear?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie fera carens dum breve tempus animus est.
Egone à mea remota hac ferar in nemora domo?
Patria, bonis, amicis, genitoribus abero?
Abero foro, palæstra, stadio, & gymnasiis?
Miser, ah miser! querendum est etiam atque etiam
anime.
Quod enim genus figura est, ego quod non habuerim?
Ego mulier, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,
Ego gymnasii fui flos, ego etiam decus olei.
Mihi janua frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi Sole cubiculum.
Egone Deûm ministra, & Cybeles famula ferar?
Ego Manas, ego mei pars, ego vir sterilis ero?
Ego viridis algida Ida nive amicta loca colam?
Ego vitam agam sub altis Phrygia columinibns:
Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus?
Jamjam dolet, quod egi, jam jamque pœnitet.
Roseis ut huic labellis palans sonitus abiit,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus,

Geminas eorum ad aureis nova nuncia ferens,
Lævumque pecoris hostem stimulans ita loquitur :
Agedum, inquit, age ferox, i, face ut hinc furoribus,
Face ut hinc furoris ictu reditum in nemora ferat,
Mea liber ah nimis qui fugere imperia cupit.
Age, cede terga caudâ : tua verbera patere.
Face cuncta mugienti fremitu loca retonent.
Rutilam ferox torosâ cervice quate jubam.
Ait hæc minax Cybelle, validaque ji ga manu :
Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animum :
Vadit, fremit, refringit, virgulta pede vago.
At ubi ultima albicantis loca littoris adiit,
Tenerumque vidit Atyn prope marmora pelagi :
Facit impetum. ille demens fugit in nemora fera.
Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.
Dea magna, Dea Cybele, Dindymi Dea, Domina,
Procul à mea sit furor omnis, hera, domo.
Alios age incitatos, alios age rabidos.

Imitation du Latin.

L'Aimable Athis fuïant des chagrins inconnus,
Qui causoient dans son cœur mille troubles confus,
Resolut de quitter les lieux de sa naissance,
Et chercha du repos dans une longue absence,
Un Vaisseau sur la côte envoyé par les Dieux,
Comme il doutoit encor, vint s'offrir à ses yeux.
Il y monte, & ravi de cet heureux presage,
Bien-tôt des Phrygiens il toucha le rivage ;

Il marcha vers un bois, ſolitaire ſejour,
Où prés du Mont Ida Cybelle tient ſa Cour:
Auſſi-tôt il fremit, une fureur ſecrette
S'empara tout d'un coup de ſon ame inquiette;
Plus il penetre avant dans ce ſejour fatal,
Plus un feu devorant envenime ſon mal.
Dirai-je les excés de rage & de colere
Où le porta des Dieux l'ordre trop ſanguinaire,
D'une pierre tranchante armant ſa triſte main,
Il s'arracha luy-meſme..... Ah! qu'il fut inhumain;
Mais il ne ſentit point ſa bleſſure mortelle.
Il fit pitié pourtant aux Nymphes de Cybelle,
Elles ne pûrent voir ce forfait odieux,
Et de leurs belles mains ſe couvrirent les yeux;
Cependant de jeune homme Athis devenu femme,
A de nouveaux tranſports abandonna ſon ame.
Au défaut de ma voix, venez à mon ſecours,
Dit-il, en les prenant, Trompettes & Tambours,
Champeſtres Inſtrumens conſacrez à Cybelle;
Et vous qui m'écoutez, qu'anime un même zele,
Fidéles Compagnons de mes travaux divers,
Qui cherchant la Déeſſe avez paſſé les Mers,
Et qui de Cupidon mépriſant tous les charmes,
N'avez plus rien en vous qui luy preſte des armes:
Jeunes Bergers jadis, Bergeres deſormais,
Que de profanes feux n'embraſeront jamais,
Banniſſons loin de nous le trouble & la triſteſſe,
Et juſques dans ſon Temple allons voir la Déeſſe,

Il eſt dans le plus fort de ces vaſtes Foreſts ;
C'eſt là qu'en la ſervant, ſous un feüillage épais,
On entend ſes Haut-bois, & ſes douces Muſettes,
Qui ſe mêlent au ſon des bruyantes Trompettes:
Courons, il faut marcher d'un pas precipité,
Elle veut de l'ardeur & de l'agilité;
Hâtons-nous d'augmenter la troupe fortunée
Des Nymphes dont elle eſt toûjours environnée,
Qui couvertes de Pampre & de Lierre nouveau,
Danſent en ſa preſence à l'ombre de l'Ormeau,
Et dans les rochers creux pouſſant des voix aiguës,
D'un bruit horrible & ſaint, font retentir les nuës.
Il ſe teût, & ſoudain de ſauvages concerts,
De mille cris confus firent mugir les airs.
Athis nouvelle Nymphe & nouvelle Bacchante,
Répondit d'une voix fatiguée & tremblante;
Auſſi-tôt rallumant ſes furieux regards,
Il jette ſur ſon dos ſes longs cheveux épars,
Il part, il court ſans guide où ſa fureur l'entraîne,
Ses Compagnons troublez ſuivent leur Capitaine,
Hardis dans leur fureur, par de nouveaux chemins
Juſqu'alors inconnus au reſte des humains,
Ils arrivent enfin au Palais de Cybelle;
Mais au lieu d'adorer leur Maîtreſſe nouvelle,
Accablez de fatigue, & privez de raiſon,
Ils ſe laiſſent tomber ſur le tendre gazon;
Là dans un doux ſommeil leur ame enſevelie,
Laiſſa par le repos appaiſer ſa furie.
Leur ſommeil dura peu; mais quel fut leur réveil?

La nuit cedoit à peine aux rayons du Soleil,
Lorsque leurs yeux chargez ouvrirent la paupiere;
Ils n'étoient plus saisis de leur fureur premiere,
Leur raison revenuë éclairoit leurs esprits;
Chacun se regardoit, triste, honteux, surpris;
Chacun sans se trouver se cherchoit en soy-même;
Ainsi que leur fureur, leur regret fut extrême.
Athis plus vivement ressentit ses malheurs,
Et mêla le premier de longs cris à ses pleurs,
Lors qu'il connut quels lieux sa manie inquiette
L'obligeoit desormais à prendre pour retraitte,
Sans que d'aucun respect il pût estre empesché,
Il quitta ce Palais qu'il avoit tant cherché,
Et vint en maudissant son zele temeraire,
Sur le bord de la Mer déplorer sa misere.
Là sur le sable assis, aprés mille sanglots,
A sa chere Patrie il adressa ces mots:
Ne vous verray-je plus, ô ma chere Patrie!
Dans ces climats deserts finiray-je ma vie,
Sous des rochers affreux, & couverts de glaçons,
Qui font vivre l'hyver dans toutes les saisons,
Pleins de monstres cruels que nourrit le carnage,
Uniques habitans de ce climat sauvage?
Mon aimable Païs que je cherche des yeux,
Sur quels bords estes-vous, sous quel Ciel, en quels lieux?
Prisonnier au milieu d'une terre étrangere?
Helas! j'appelle en vain mes Amis, & mon Pere;
O Places de ma Ville! ô superbes Palais!
Je vous ay donc quittez, & quittez pour jamais,

Ah ! miserable Athis, & cent fois misérable !
Je ne puis trop pleurer un sort si déplorable ;
Depuis qu'à mes parens je me suis dérobé,
Dans quels égaremens ne suis-je point tombé ;
J'ay mille fois changé de nom & de figure,
Monstre, j'ay violé les Loix de la nature.
Jadis dans mon païs on me faisoit la Cour,
J'étois de ma Famille & l'honneur & l'amour ;
Tout un peuple occupé du seul soin de me plaire,
Chaque jour me rendoit quelque hommage sincere ;
Chaque jour parfumoit mon passage de Fleurs,
Par tout je ne trouvois que des adorateurs.
Que je suis misérable ! helas, de tant de gloire,
Il ne m'en reste plus que la triste memoire ;
Je ne suis plus Athis, si charmant & si beau,
Je suis une Ménade, un prodige nouveau,
Un estre à l'Univers desormais inutile,
De moy-même, d'Athis une moitié sterile ;
Prestresse de Cybelle, esclave dans ces lieux,
Victime dévoüée au service des Dieux :
Mais ne puis-je quitter cette affreuse demeure,
Où mille objets d'horreur m'alarmẽt à toute heure ?
O rage ! ô desespoir ! ô regrets superflus !
Beaux lieux où je suis né, je ne vous verray plus.
Cybelle à ses côtez, invisible & presente,
Entendit malgré luy cette plainte innocente ;
Et soudain détachant un de ses fiers Lions,
Qui prompts à la servir vengent ses passions.
Ministre furieux de ma juste colere,

Allez épouvanter, dit-elle, un temeraire,
Qui penſe follement ſe ſouſtraire à mes Loix :
Faites qu'en vous fuïant il rentre dans mes Bois,
Qu'autour de vôtre col tous vos crins ſe heriſſent,
Partez, qu'en vous voyant ſes ſens glacez fremiſſẽt.
Courez, & rugiſſant ſur le bord de la Mer,
De vos horribles cris faites retentir l'air ;
Que les Monſtres marins, que l'eau même inſẽſible,
Que tout s'effraye enfin à vôtre aſpect terrible.
Ainſi parla Cybelle, & d'un air menaçant
Fit partir auſſi-tôt le Monſtre obeïſſant,
Qui ſe battant les flancs, & ſecoüant la teſte,
Contre le malheureux & s'anime & s'apreſte ;
Les arbres ſont briſez par ſes élancemens,
Les Echos même ont peur de ſes rugiſſemens ;
L'air ſiffle & s'émeut de ſa courſe rapide :
Il vient, il voit Athis fugitif & timide,
Et qui dans ſa douleur a peine à reſpirer,
Il s'élance auſſi-tôt preſt à le devorer ;
Tout malheureux qu'il eſt, Athis veut encor vivre,
Il fuit, & le Lion ſemble le vouloir ſuivre :
Il invoque Cybelle, & dans ſon Bois ſacré
Il vient enfin chercher un azile aſſuré.
Cybelle en ſon Palais le reçoit, le careſſe,
Le retient pour toûjours, & le fait ſa Preſtreſſe.
Déeſſe, exemptez-moy d'une telle fureur,
Et de qui vous voudrez allez ſaiſir le cœur ;
Que jamais de vous voir il ne me prenne envie,
Puiſqu'il m'en coûteroit le bonheur de ma vie.

On combla Catulle de loüanges ; mais perſonne ne le loüa avec tant d'empreſſement que Craſtinie ; elle s'approcha, & luy dit à l'oreille mille choſes obligeantes. Comme il avoit infiniment d'eſprit, & un grand uſage du monde, il ſçeut profiter d'une occaſion ſi favorable, pour dire à Craſtinie, qu'il l'aimoit ; mais il le dit d'une maniere ſi galante, qu'elle ne pût s'en faſcher. L'honneſteté & la douceur avec laquelle elle reçût ſa déclaration, acheverent de l'engager, ou du moins de le tromper, & de luy faire croire qu'il étoit engagé : car effectivement il n'étoit pas capable d'aimer une autre que Leſbie ; mais l'envie qu'il avoit de changer, faiſoit qu'il s'imaginoit ſouvent aimer ce qu'il n'aimoit pas.

Il ſe retira chez luy, reſolu d'employer tous ſes ſoins pour ſe faire aimer de Craſtinie : il luy ſembloit qu'elle avoit aſſez de diſpoſition à l'écouter ; il y avoit même des mo-

mens où il croyoit avoir déja fait de grands progrés auprés d'elle ; cét air de douceur & de facilité qu'il luy avoit trouvé la premiere fois qu'il l'avoit entretenuë de sa passion, l'avoit abusé, & il se laissa aveugler par une présomption indiscrette qui pensa le ruiner dans l'esprit de cette nouvelle maîtresse.

Il crût qu'il y étoit assez bien pour prétendre à de petites faveurs ; & un jour qu'on joüoit chez elle un certain jeu qu'on appelloit l'Aveugle, parce qu'une personne de la compagnie ayant les yeux fermez, étoit obligée de deviner qui étoient ceux qui venoient luy toucher la main : Crastinie faisant l'Aveugle, Catulle vint la baiser, & luy dit ensuite de deviner qui il étoit : Vous estes, luy répondit-elle en levant le voile qui luy couvroit les yeux, & le regardant avec un air de mépris : Vous estes, dit-elle, le plus temeraire & le moins poli de tous les hommes ; & vous me ferez plaisir de ne

me point voir, tant que vous ſerez auſſi peu ſage que vous eſtes.

Catulle vit bien qu'il s'étoit trompé, & il luy demanda pardon de ſon indiſcretion; mais elle reçût ſes excuſes avec une hauteur qui le deſeſpera. Il n'étoit pas accoûtumé à eſtre mal-traité, & on voyoit bien qu'il avoit dans l'ame un dépit mortel, & qu'il ſe faiſoit une violence terrible pour s'empêcher d'éclater à ſon tour.

Aprés tout, ſi l'action de Catulle fut un peu indiſcrette, le reſſentiment de Craſtinie fut auſſi trop grand; elle fit faire réfléxion ſur mille choſes, auſquelles on n'eût peut-eſtre point encore penſé. Comme les ſoins que le Dictateur luy rendoit, commençoient déja à faire du bruit, on s'imagina que ce grand éclat qu'elle faiſoit pour une bagatelle, étoit un jeu concerté pour donner à Céſar une idée avantageuſe de ſa vertu, qui s'éfarouchoit des moindres libertez. Elle croit, diſoit-

on, que Céſar eſt également délicat ſur le chapitre de ſes Maîtreſſes & de ſes Femmes ; & elle a oüi parler de cette fameuſe réponſe qu'il fit un jour au Senat, qui luy demandoit pourquoy il répudioit ſa Femme, puis qu'il diſoit qu'il ne ſçavoit rien de l'intrigue criminelle qu'elle étoit accuſée d'avoir avec Clodius ? Je crois, dit-il, que ma Famille doit être non ſeulement pure & nette de tout crime, mais éxempte même du ſoupçon & de l'ombre du crime ; & je répudie ma Femme, non parce qu'elle eſt coupable, mais parce qu'elle eſt accuſée. Enfin on trouvoit que Craſtinie faiſoit un peu trop la ſevere à contre-tems, & ce procedé luy attira beaucoup d'envie. Cependant Catulle n'oublioit rien pour l'appaiſer ; & le lendemain n'oſant encore aller la voir, il luy écrivit ces vers, qu'on luy fit lire malgré elle.

Ad Juventium. *Carm. 97.*

Subripui tibi, dum ludis, mellite Juventi
Suaviolum dulci dulcius ambrosiâ.
Verùm id non impunè tuli: namque amplius horam
Suffixum in summa me memini esse cruce.

Dum tibi me purgo, nec possim fletibus ullis
Tantillùm vestræ demere sævitiæ.
Nam simul id factum est, multis diluta labella
Guttis abstersisti omnibus articulis:

Ne quicquam nostro contractum ex ore maneret,
Tanquam commictæ spurea saliva lupæ.
Præterea infesto miserum me tradere amori
Non cessasti, omnique excruciare modo:

Ut mî ex ambrosia mutatum jam foret illud
Suaviolum tristi tristius helleboro.
Quam quoniam pœnam misero proponis amori,
Non unquam posthac basia subripiam.

Imitation du Latin.

Charmant Juvencius, d'un larcin amoureux
Juge trop rigoureux,
Helas! que je souffre de peine!
Hé quoy! pour un baiser que j'ay pris malgré vous;
Malheureux, me seray-je attiré vôtre haine?

Et rien ne ſçauroit-il calmer vôtre courroux ?
Vous m'avez accablé de cruelles injures,
Tandis qu'en ma faveur chacun va vous prier ;
J'ay veu vos lévres s'eſſuyer,
Comme ſi mon baiſer imprimoit des ſoüilleures.

Outre tant de mépris, ne contez-vous pour rien,
Que d'un feu plus cuiſant mon ame eſt devorée !
Et que de mon amour redoublant le lien,
Ce funeſte baiſer rend ma perte aſſeurée ?

Daignez me regarder avec des yeux plus doux ;
Puiſqu'un baiſer volé, que je ſuis preſt de rendre,
Me fait ainſi punir, ſans qu'on daigne m'entendre,
Je ne vous prendray plus de baiſer malgré vous.

Ces Vers ne ſervirent qu'à irriter davantage Craſtinie ; elle trouva mauvais que Catulle l'eût appellée comme à l'ordinaire *le charmant Juvencius*. C'étoit, diſoit-elle, une marque de familiarité qu'elle ne vouloit point ſouffrir, puis qu'il en abuſoit, & elle s'offenſoit de ce qu'il oſoit encore luy parler d'amour. Il n'y eut perſonne qui ne vît bien qu'elle vouloit qu'on la traitât en Maîtreſſe du Maître du monde,

& qu'on eût pour elle les mêmes égards & le même respect qu'on avoit pour luy : on conseilla même à Catulle de parler au Dictateur, & il résolut de le faire, mais César le prévint.

Il le fit venir un jour dans son Cabinet, où il étoit seul, & luy dit obligeamment qu'il sçavoit ses démeslez amoureux, & qu'il vouloit faire sa paix. Catulle le remercia dans les termes qu'on peut s'imaginer ; & César l'interrompant : Ne pensez pas, luy dit-il, vous acquitter envers moy par des paroles, je vais vous prier de faire des choses qui sont bien plus de conséquence pour moy que les offices que je m'offre de faire pour vous auprés de Crastinie. Catulle ne répondit à cela que par une profonde reverence ; & César continüant son discours : Je ne sçay, dit-il, si vous sçavez que durant le séjour que j'ay été obligé de faire en Egypte, je suis devenu éperduëment amoureux de la Rei-

ne Cléopatre ; mais il eſt certain que je n'ay jamais ſenti de paſſion ſi violente que celle que j'ay pour elle : Il faut vous dire auſſi que je n'ay peut-être jamais été aimé avec autant d'ardeur que j'en ſuis à préſent aimé ; elle a des délicateſſes que je ne puis vous faire comprendre ; mais elle eſt d'une humeur un peu trop jalouſe. L'arrivée de Craſtinie luy a donné des alarmes, on m'écrit qu'elle eſt dans un chagrin mortel ; & comme je la connois, je n'ay pas de peine à le croire. Il faut, mon cher Catulle, que vous alliez la trouver de ma part, & que vous l'aſſuriez que je n'aime & ne veux jamais aimer qu'elle. Mais, Seigneur, interrompit Catulle en riant, eſt-il bien vray que vous ne luy faſſiez point d'infidelité, & ne mentiray-je point lorſque je l'aſſureray que la beauté de Craſtinie ne vous touche point le cœur ? S'il eſt vray, reprit Céſar, que Catulle ſoit amoureux de Craſtinie, comme on le dit, il

connoîtra bientôt par les bons offices que je luy rendray, que je ne ſuis point ſon rival. Au reſte, ajoûta-t-il, le voyage d'Egypte n'eſt point encore tout ce que je veux de vous. Je me ſuis engagé à donner une Feſte aux Dames le jour qu'on celebre celle de Venus, & je vous prie d'en prendre le ſoin, & de faire en ſorte que tout ſoit également magnifique & galant. Catulle remercia Céſar de l'honneur qu'il luy faiſoit, & luy promit d'executer ſes ordres le mieux qu'il luy ſeroit poſſible ; & enſuite comme il vit que le Dictateur étoit en humeur de trouver bon tout ce qu'il luy diroit : Oſeray-je, Seigneur, luy dit-il, vous faire ſouvenir que vous m'aviez promis de m'apprendre quelqu'une de vos avantures amoureuſes. Il eſt juſte, répondit Céſar, que je vous tienne ma parole, & puiſque nous ſommes dans un païs où j'ay fait mes premieres Campagnes & veu naiſtre mes premieres Amours, je vais vous

raconter mes avantures de Bythinie ; je ne doute pas que vous n'en ayez déja oüi parler, mais ç'aura été sans doute d'une maniere peu avantageuse pour moy. Comme peu de gens ont sçu la verité de mon Histoire, & que quelques apparences assez fortes ont appuyé les calomnies que mes ennemis ont publiées, il y a peu de personnes qui n'y ayent ajoûté foy. Il faut donc que je vous dise ce qui a donné lieu aux jugemens injustes qu'on a faits, aux vers qu'on chante encore tous les jours sur ce sujet, & aux invectives sanglantes de Dolabella, de Curion le pere, & de Bibulus, qui par une raillerie cruelle m'ont appellé la Reine de Bythinie.

Césaar aprés cela s'étant teu un moment, reprit ainsi son discours.

HISTOIRE DE CESAR.

J'Etois encore fort jeune, lors qu'on m'envoya servir en Asie, sous le Preteur Thermus, qui peu de temps aprés que je fus auprés de luy, m'ordonna d'aller en Bythinie faire équiper une flotte, pour la luy amener. J'obéïs le plus promptement que je pûs; mais comme j'aimois le plaisir, j'allay passer à la Cour du Roy Nicomede, le temps que je fus obligé de demeurer en Bythinie. Il y avoit peu de mois que ce Roy avoit épousé une belle & jeune Princesse, & les festes de son mariage n'étoient pas encore finies; il n'avoit aucune guerre sur les bras, son Etat étoit florissant, ses Peuples vivoient dans l'abondance: l'amour & les plaisirs faisoient toute l'ac-

cupation de ſa Cour, qui n'avoit rien de barbare; car on y parloit nôtre langue comme en Italie, & on y voyoit d'auſſi belles Dames qu'à Rome, & des Cavaliers qui ne nous cedoient point en bonne mine & en galanterie. Il n'y avoit point de Dame qui n'eût pluſieurs galants, & point d'Homme qui n'eût pluſieurs Maîtreſſes. Je creûs que dans un païs ſi intrigué & ſi plein d'amoureuſes affaires, il me ſeroit honteux d'être oiſif: Je m'attachay donc auprés d'une parente de la Reine, qui me paroiſſoit fort enjoüée; elle m'écouta le plus favorablement du monde, & elle fit ſi peu de myſtere de ma paſſion, que toute la Cour en fut inſtruite, & qu'on ne parla plus d'autre choſe. Tout le monde s'empreſſoit à me ſervir; & d'abord que j'entrois quelque part, on faiſoit ſi bien que j'étois placé auprés de Cephiſe; c'étoit le nom de cette belle perſonne.

Il eſt certain que le myſtere & les

obſtacles ſont de grands aſſaiſonnemens en amour, & je ne me trouvois point heureux, parce que j'avois eu trop peu de peine à le devenir. Céphiſe avoit la même délicateſſe que moy, nous nous diſions à toute heure, que nous nous aimions, & nous n'étions effectivement point contens, ni l'un ni l'autre, car nous vivions dans une certaine tranquillité, qui approchoit fort de l'indolence.

Je me plaignois un jour de ce que je n'étois point aſſez aimé; & Cephiſe me répondoit, que voulez-vous donc qu'on faſſe de plus pour vous, que de vous voir & de vous écouter tous les jours avec plaiſir? La Reine qui nous entendoit, vint ſe meſler dans nôtre converſation, & s'adreſſant à ſa parente: Non, Cephiſe, luy dit-elle, vous ne ſçavez point traiter l'amour comme il faut le traiter, & Céſar a raiſon de ſe plaindre. Madame, repartit-elle en riant, je ne péche que par ignoran-

ce, & peut-être que si vous aviez la bonté de m'instruire, César n'auroit pas lieu de se plaindre. Hé bien, reprit la Reine, donnez-moy pouvoir de faire l'amour pour vous, & vous verrez de quelle maniere on doit se conduire quand on aime. La proposition parut nouvelle & plaisante à Cephise, elle y donna son consentement, & nous commençâmes la Reine & moy une conversation tres-délicate & tres-vive.

Je connus que cette Princesse avoit l'esprit extrémement fin, & le cœur tres-capable d'une forte passion; je prenois un grand plaisir à l'entretenir, lorsque Zephirine, qui étoit la personne de la Cour pour qui elle avoit le plus de confiance, vint nous interrompre.

Zephirine avoit beaucoup d'enjoüement & de discretion tout ensemble; elle venoit d'imaginer une maniere de divertissement qu'elle nous proposa de prendre, & qu'effectivement on prit. Elle avoit écrit

ſur autant de billets qu'il y avoit d'hommes dans la compagnie, divers ordres galans, & avoit fait mettre tous les billets dans une urne. Chacun tira le ſien au haſard, & on trouva qu'il étoit ordonné à l'un de donner une Feſte; à l'autre de nommer la Dame qu'il aimoit le plus; à un autre de faire des vers galans. Pour moy, je trouvay cét ordre dans le mien : *Vous écrirez quelque choſe ſur les Tablettes de la Reine.*

Je ne me fis pas preſſer pour obéïr; & la Reine m'ayant donné ſes Tablettes, j'y écrivis ces Vers.

En vain vôtre cœur s'examine,
Il ne peut m'eſtre conteſté,
Vous avez beau faire la fine,
Puiſque vous m'avez écouté,
L'amour ne veut point qu'on badine;
Iris, le ſort en eſt jetté.

Il n'eſt plus tems d'eſtre ſevere,
Vous avez approuvé mon choix :
Il eſt toûjours mal de défaire
Ce que l'on a fait une fois;

Pour moy, quand vous ſeriez legere,
Je vivray toûjours ſous vos loix.

On a veu vôtre ame adoucie,
Me promettre un tendre ſecours;
Ce n'eſt point une raillerie,
Que vos feux & que mes amours,
Ou ſi c'eſt une comedie,
De grace, joüons-la toûjours.

Ces vers étoient une ſuite de la converſation que nous venions d'avoir, où elle m'avoit dit pluſieurs fois qu'elle m'aimoit; ils ſont rudes & mal polis, & je ne vous les dis, que parce qu'il faut néceſſairement que vous les ſçachiez, pour entendre bien la ſuite de mon hiſtoire. J'étois jeune alors, & il ne faut pas s'étonner, ſi les vers que je faiſois n'ont pas toute la juſteſſe imaginable: je me ſuis un peu exercé depuis, & je vous en montreray d'autres quelque jour, qui ne feroient peut-être point de tort à ma gloire. Mais revenons à la Reine.

Elle ſoûrit en liſant mes vers, & ne

ne voulut les montrer à perſonne. Peu de tems aprés elle me dit tout bas: Souvenez-vous, je vous prie, que je n'ay parlé que pour Céphiſe, & non point pour moy. Croyez, Madame, luy dis-je à mon tour, que je n'ay parlé qu'à vous, & non point à Céphiſe. Oüi, continüay-je, en la regardant d'un air amoureux, c'eſt à vous que s'adreſſe tout ce que j'ay dit de tendre & de paſſionné; & je ſens aſſurément tout ce que j'ay dit. Vous ſeriez fâché, reprit-elle, que je vous creuſſe; & en verité quelle opinion voulez-vous me donner de vous? & quel fonds pourrois-je faire ſur l'amour d'un homme, qui change en ſi peu de tems? Ah! Madame, repartis-je, il n'y a point de changement en moy; mais je m'étois trompé, je croyois aimer Céphiſe, & c'étoit vous que j'aimois. La choſe eſt aſſez nouvelle, dit-elle en riant, qu'on aime ſans ſçavoir qui l'on aime, & qu'on ſe méprenne, juſqu'à en conter à celle qu'on n'aime

point : mais vous autres Romains, vous avez des fineſſes & des tours délicats en tout, qui paſſent nos connoiſſances. Il ne faut point raiſonner, luy dis-je, ſur les effets de l'amour, l'eſprit le plus éclairé s'y perd; je ne ſçay pas comment ce que je viens de vous dire a pû ſe faire; mais je ſçay bien qu'il s'eſt fait, & qu'il n'y a rien de ſi vray que je vous aime avec toute l'ardeur dont je ſuis capable.

Je luy dis encore une infinité de choſes paſſionnées, qu'elle écouta aſſez doucement; & je fis ſi bien, qu'enfin elle crût que je l'aimois, & qu'elle me témoigna qu'elle n'en étoit point fâchée. Nous prîmes nos meſures, pour empêcher que ma paſſion n'éclataſt. Zephirine nous aida à la cacher, & je me rendis plus aſſidu que jamais auprés de Céphiſe.

Peu de jours aprés on celebra une Feſte, où la coûtume du Païs veut, que les Amans envoyent des

fleurs à leurs Maîtresses; j'en envoyay à Céphise, & pour accorder aussi quelque chose à mon amour, j'écrivis ce Billet en Vers à la Reine.

IRIS, apprenez la raison,
Pourquoy dans l'aimable saison,
Où la Nature se pare
De son émail le plus rare,
On vous offre aussi peu de fleurs,
Que si l'Hyver encor exerçoit ses rigueurs.
Hier, j'en cherchay pour vous dans l'Empire de Flore,
Mille Fleurs aussi-tôt se hâterent d'éclore,
Et je vis à l'envi voler entre mes mains,
Lys, Roses, Oeillets, & Jasmins.
Flore en vain s'opposoit à ces nouveaux miracles,
Mourir auprés de vous
Leur paroissoit un sort si doux,
Qu'elles surmontoient tous obstacles.
La Déesse enfin s'irrita :
Zephire, vengez-moy, dit-elle,
Des honneurs que reçoit une beauté mortelle.
Zephire à la venger aussi-tôt s'appresta,
Et d'un souffle rapide animant son haleine,
Vint enlever les fleurs, dont ma main estoit pleine.
Je vis avec plaisir ce bizare courroux,
Et Flore succombant à ce chagrin frivole,

Eſt un honneur pour vous,
Qui vaut mieux que les fleurs que ſon Amant me vole.

Je ne ſçay par quel caprice Céphiſe, qui juſqu'alors avoit eſté aſſez tranquille ſur mon chapitre, & qui m'avoit ſemblé ſouffrir plûtoſt mes galanteries par habitude & par amuſement, que par inclination pour moy; s'aviſa de devenir jalouſe à l'occaſion de ce Billet, & m'en fit de grands reproches. Elle trouvoit, diſoit-elle, qu'il étoit plus glorieux de recevoir des excuſes ſi galantes, que de recevoir toutes les fleurs du monde. Je luy fis mille proteſtations d'amour & de fidelité, mais elle ne me crût pas trop; & ſoit qu'elle euſt du chagrin de ce que la Reine luy enlevoit un cœur qu'elle croyoit à elle; ſoit qu'effectivement elle m'aimaſt, elle fit tout ce que la jalouſie la plus forte peut faire faire aux plus paſſionnées Amantes; elle obſerva mes démarches avec un ſoin extrême; & enfin elle décou-

vrit ma veritable passion de la maniere que vous allez sçavoir.

Il arriva en Bithinie un de ces hommes, qui se piquent de prédire les choses long-tems avant qu'elles arrivent; sa réputation se répandit d'abord à la Cour, & les femmes sur tout eurent une fort grande curiosité de le voir. La Reine fut une de celles qui eut le plus d'envie de l'entretenir: elle envoya chez moy pour me demander si je voulois l'accompagner chez le Devin. Comme on ne me trouva pas, on laissa un Billet de sa part; j'avois passé toute l'apresdinée avec le Roy, que je quittay d'assez bonne heure, parce qu'il luy prit une petite fiévre, qui l'obligea à se mettre au lit.

Je ne retournay chez moy qu'à la nuit, & en entrant je trouvay le Billet de la Reine. Comme je n'ajoûte pas grande foy aux prédictions de ces Devins de profession, qui sont presque tous des imposteurs, dont les réveries font souvent de la peine

à ceux qui les écoutent, je tâchay de détourner la Reine du dessein qu'elle me proposoit, & je luy envoyay pour cela certains Vers que j'avois faits autrefois sur le sujet des Devins. Je m'en souviens encore, & il faut que je vous les dise.

Ad Leuconoën. *Horat. Ode 11.*

Tu ne quæsieris scire (nefas) quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint Leuconoë : nec Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quicquid erit, pati :
Seu plureis hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam,
Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
Tyrrhenum. sapias : vina liques : & spatio brevi
Spem longam reseces : dum loquimur, fugerit invida
Ætas. carpe diem, quam minimum credula postero.

Imitation du Latin.

Ne portons point nos yeux sous ces voiles épais,
Qui d'un long avenir nous cachent les secrets ;
Ne nous amusons point à réduire en pratique
Les preceptes trompeurs de cét Art chimerique,
Qui promet aux mortels curieux de leur sort,
De leur dire & le genre & l'heure de leur mort.
Iris, sans consulter cette vaine science,
Vivons dans le repos d'une sage ignorance ;

Soit qu'il nous reſte encor à vivre un ſiecle entier,
Soit que de nos moments nous voyïons le dernier,
Ne nous repaiſſons point d'un eſpoir temeraire.
Ménageons bien un tems, dont la courſe legere,
Fait avancer vers nous la vieilleſſe à grand pas,
Et détruit tous les jours les plus charmans appas.
S'il s'offre des plaiſirs, hâtons-nous de les prendre,
Et croyons pour perdu ce qui ſe fait attendre.
Remettre au lendemain, n'eſt-ce pas un abus?
Demain nous ne ſerons tous deux peut-eſtre plus.

Au deſſous de ces Vers il y avoit quatre ou cinq lignes de lettres qui paroiſſoient miſes au haſard, & ſi bizarrement aſſemblées, qu'on n'euſt pas crû qu'elles puſſent faire un ſens raiſonnable; j'avois apris à la Reine cette maniere d'écrire, dont je me ſers encore dans les affaires importantes; elle avoit une clef pour déchifrer mes lettres, & elle étoit ſi accoûtumée à ces caracteres myſterieux, qu'elle les liſoit preſque auſſi aiſément que les lettres ordinaires.

Je luy mandois, que j'étois d'avis de profiter de l'indiſpoſition du

Roy, & qu'elle congediaſt ſa Cour de bonne heure, parce que je ne manquerois pas d'aller à ſon appartement par l'eſcalier dérobé, par où j'avois coûtume d'y aller. Je donnay mon Billet à un Eſclave, qui en avoit ſouvent porté de ma part à Céphiſe, laquelle par malheur ſortoit de la chambre de la Reine, comme il y alloit entrer. Elle s'apperceut qu'il avoit des Tablettes à la main, & luy demanda ce que c'étoit? Il ne fit point de difficulté de luy montrer mon Billet, & elle n'en fit point de l'ouvrir. Elle ne pût deviner ce que ſignifioient ces caracteres, dont je vous ay parlé; mais elle ne douta point qu'il n'y euſt une grande liaiſon entre la Reine & moy. Et ne cherchant qu'à ſe venger de l'outrage qu'elle croyoit qu'on faiſoit à ſa beauté, & qu'à nous embarraſſer, elle ordonna à mon Eſclave de me dire qu'on m'attendoit chez la Reine; ce qu'elle fit par la raiſon que vous allez ſçavoir.

Mon Eſclave comprit bien alors qu'il avoit fait une faute ; mais il n'oſa pas me l'apprendre, & ſe contenta de me rapporter qu'on luy avoit dit, que l'on m'attendroit. Comme cette réponſe étoit juſte à mon Billet, je ne luy fis aucune queſtion, & me diſpoſay à aller chez la Reine.

Cependant Céphiſe irritée au dernier point, reſolvoit de perdre cette pauvre Princeſſe, & de me punir de mon infidelité. Elle m'avoit fait faire la réponſe que je viens de vous dire, parce qu'elle ne doutoit point que je ne vinſſe auſſi-tôt, & qu'elle eſperoit ainſi de nous avoir entre ſes mains la Reine & moy, comme deux victimes qu'elle devoit à ſon reſſentiment. Elle alla donc, fort aſſurée du ſuccés de ſon entrepriſe, à l'appartement du Roy, & luy fit dire qu'elle avoit à luy découvrir des choſes qui importoient extrémement à ſon repos, à ſon honneur, & au bien de ſon Etat. On la fit entrer, & le Roy l'ayant fait aſſeoir auprés

de son lit, elle commença par luy dire, qu'elle avoit une douleur extrême d'être obligée de luy parler contre des personnes qui luy étoient tres-cheres ; mais que comme elle voyoit trop clairement qu'on le trahissoit, & qu'elle ne sçavoit pourtant de quelle nature étoit la trahison qu'on luy faisoit, elle avoit crû que son silence seroit criminel, d'autant plus, ajoûtoit-elle, Seigneur, qu'il y a peut-être quelque conspiration contre vôtre vie.

En achevant ce discours, elle luy mit mon Billet entre les mains, & luy raconta de quelle maniere il étoit tombé entre les siennes. Il ne comprit rien, non plus qu'elle, aux quatre ou cinq lignes qui étoient au dessous de ces vers ; mais cela ne servit qu'à l'irriter davantage. Il étoit naturellement défiant & soupçonneux ; & ce qu'il s'imagina de plus doux dans cette avanture, fut que Sebastide, c'étoit le nom de la Reine, m'avoit promis de me le li-

vrer, que je l'envoyerois à Rome, & & qu'on réduiroit en Province ſon Royaume, déja tributaire & ſoûmis à la Republique.

Plein de ſemblables penſées, il ſe leva tout furieux, & s'étant fait donner une robbe, ſuivi de deux hommes ſeulement, & de Céphiſe, il vint chez la Reine. Comme elle ne ſçavoit rien de tout ce qui ſe tramoit contre elle, & qu'elle n'avoit point de mes nouvelles, elle étoit fort tranquille dans ſa chambre avec toutes ſes Femmes. La préſence du Roy, en l'état qu'il étoit, la ſurprit extrémement; elle connut bien à ſa contenance & à ſes yeux troublez, qu'il falloit qu'il fuſt arrivé quelque choſe de fort extraordinaire. Seigneur, luy dit-elle en ſe levant toute effrayée, qu'avez-vous? Sommes-nous menacez de quelque malheur? Vous n'avez rien à craindre pour vous, luy dit-il, d'un ton aigre & irrité, vos nouveaux amis ſçauront bien vous diſtinguer; mais daignez

au moins par pitié m'apprendre tout ce que je dois craindre? Il luy montra en même tems mon Billet, & luy demanda l'explication de ces caracteres embarrassans.

Sebastide fut d'abord troublée, réva quelque tems à ce qu'elle avoit à dire, pâlit & rougit plusieurs fois en un moment. Enfin, comme elle avoit une présence d'esprit admirable, elle se remit, & répondit à Nicomede avec une douceur & une asseurance qui l'étonnerent: Qu'elle m'avoit proposé d'aller voir le Devin; que je n'avois pas été d'humeur à y aller; que mes vers n'avoient pas besoin d'interpretation; que pour ces lettres mises sans ordre, & peut-être sans autre dessein que d'embarrasser, elle n'y comprenoit rien non plus que luy; que c'étoit une de mes galanteries ordinaires, & que Céphise qui me connoissoit, sçavoit bien que je faisois souvent mille choses pour me réjoüir en donnant de la peine aux autres. Il a peut-

être crû, continüa-t-elle, que je me mettrois en teſte de trouver un ſens juſte, où il n'y en a ſans doute point, & qu'il auroit lieu de me railler de ma ſimplicité. Mais enfin, dit-elle encore d'un air à perſuader, puiſque cette plaiſanterie vous fait de la peine, il faut aller trouver Céſar, & l'obliger à dire nettement ce qu'il a prétendu ſignifier par ces lettres ſans ſuite & ſans liaiſon.

La maniere dont elle parla déconcerta terriblement Céphiſe, & fit un peu revenir le Roy; il étoit toûjours amoureux. La Reine étoit ce ſoir-là plus belle que jamais, ſon trouble & ſa rougeur ne ſervoient qu'à luy donner de l'éclat; & plus il la regardoit, plus il s'adouciſſoit. Il trouvoit tant d'innocence & tant de ſimplicité dans ſes réponſes, qu'il ne ſçavoit plus que penſer; il ſe tournoit tantôt du côté de Céphiſe, qui n'oſoit plus rien dire; & tantôt du côté de Sebaſtide, qui s'appercevant de l'embarras où il étoit, ſe conduiſit

avec toute l'habileté possible.

Elle commença à luy faire mille reproches des soupçons qu'il avoit contre elle, & en même tems elle laissa couler quelques larmes qui acheverent de desarmer Nicomede. Il se jetta à ses genoux, luy demanda pardon des soupçons qu'il avoit eûs, & la conjura d'oublier son injustice. Elle faisoit la difficile, & sa résistance embrasoit & persuadoit de plus en plus le Prince credule. Enfin leur réconciliation alloit se faire, & Céphise toute confuse songeoit déja à se retirer, lorsque ma mauvaise fortune fit tout d'un coup changer de si heureuses dispositions.

Il y avoit, comme vous l'avez pû connoître par ce que je vous ay dit, un escalier dérobé dans l'appartement de la Reine, dont personne n'avoit la clef qu'elle & le Roy; ceux qui avoient bâti le Palais avoient menagé ce dégagement secret pour servir dans ces occasions où les Rois

ſont quelquefois obligez de prendre la fuite, pour éviter la fureur d'un Peuple ſéditieux. Sebaſtide m'en avoit donné une clef, & je m'en ſervois pour aller la voir la nuit.

Comme mon Eſclave m'avoit dit qu'elle m'attendoit, je ne manquay pas d'aller chez elle à peu prés à l'heure où je crûs qu'il n'y auroit plus auprés d'elle que les perſonnes de nôtre confidence. Je fus ſurpris de ne trouver perſonne au haut de l'eſcalier pour me recevoir. Zephirine avoit coûtume d'y être; je ne laiſſay pourtant pas d'avancer, m'aſſurant ſur la réponſe qu'on m'avoit faite.

Le Cabinet de la Reine avoit deux portes, l'une ſur la chambre, & qui par malheur étoit ouverte; l'autre ſur l'eſcalier, laquelle répondoit en droite ligne à celle qui entroit dans la chambre. Sebaſtide étoit aſſiſe & avoit le dos tourné à celle-cy, le Roy étoit à ſes genoux, de ſorte que ſans que je le puſſe voir il avoit la veuë ſur celle de l'eſcalier; je l'ou-

vris assez brusquement, & vous pouvez penser qu'au bruit que je fis, il n'y eut personne dans la chambre qui ne fremist, par des raisons differentes.

J'entray donc dans le moment que la Reine & luy se raccommodoient, & alloient s'embrasser. Ah! ma Reine, m'écriay-je, pensant n'être entendu que d'elle & de ses confidentes, que je suis heureux! Le Roy se leva promptement, & me voyant arriver par cet escalier secret dont il n'y avoit qu'elle & luy qui eussent la clef; il ne douta plus qu'il ne fust trahi; & la premiere chose qu'il fit, fut de se saisir du cimeterre d'un de ceux qui l'avoient suivi; il arrêta ensuite la Reine qui s'étoit levée, & qui vouloit s'enfuir, & il leva le bras comme s'il eust voulu luy couper la tête.

Vous pouvez vous imaginer ma surprise & le trouble où j'étois, je jugeay d'abord que j'étois perdu si je faisois paroître la moindre frayeur;

je tiray donc l'épée, & regardant Nicomede avec des yeux menaçants : Je te déclare, luy dis-je, que cette Princeſſe eſt ſous la protection de la Republique ; & ſi tu luy fais le moindre outrage, tu dois te preparer au plus honteux & au plus cruel de tous les ſupplices. Je parlay ſi fierement, & avec tant d'authorité, que Nicomede ne s'imagina jamais que je fuſſe ſeul ; il crut au contraire, que j'avois des troupes aux environs de ſon Palais, & qu'au premier ſignal mes gens entreroient par le même endroit par où j'étois venu. Dans cette opinion, il n'oſa rien faire qui puſt m'aigrir davantage ; il ſe contenta de me dire, que ſi j'entreprenois de me ſaiſir de ſa Perſonne, il poignarderoit ſa femme à mes yeux, & qu'aprés cela il ne ſe ſoucieroit guéres de mourir. Il ajoûta, que ſi je voulois le laiſſer retirer, & me retirer moy-même ſur mes vaiſſeaux, il étoit prêt de me jurer par tout ce qu'il y avoit de plus

saint & de plus sacré, qu'il luy pardonneroit la perfidie qu'elle luy faisoit, & qu'il la considereroit comme une personne que la Republique protegeoit; qu'il informeroit ensuite le Senat de toutes choses, & qu'il luy obéiroit en tout.

Je voulus l'obliger à souffrir que la Reine se retirast avec moy sur mes vaisseaux, ne croyant pas qu'elle pust être en seureté auprés de luy; mais elle-même n'y voulut jamais consentir, & me conjura de la laisser avec le Roy son Epoux, & de prendre le parti qu'il m'offroit. Je me retiray donc; & luy, à ce que j'ay sçeu depuis, se contenta de luy dire qu'elle se préparast à aller le lendemain à un Château qu'il luy marqua; il la quitta ensuite, & alla dans son appartement, où vous pouvez croire qu'il ne passa pas la nuit fort tranquillement. Pour moy j'allay droit à mes vaisseaux, agité des plus funestes pensées qui puissent tourmenter un homme amoureux.

Sebaſtide tremblante & pâle, Nicomede furieux & ayant le bras levé pour luy couper la tête, étoient des images qui me ſuivoient par tout. Je paſſay ſur mes vaiſſeaux deux jours entiers dans des frayeurs continuelles, ſans pouvoir apprendre aucunes nouvelles certaines de la Reine ni de Zephirine ; ſoit à cauſe du peu d'adreſſe de ceux que j'employay, ſoit à cauſe de la garde éxacte que Nicomede faiſoit faire aux portes du Palais. Enfin, vaincu par mon amour, je réſolus de tenter la plus hardie entrepriſe du monde. J'étois aſſez jeune, & j'avois les traits aſſez délicats pour pouvoir me traveſtir en femme : Je le fis, & j'allay à l'appartement de Zephirine, qui ne me reconnut qu'aprés que l'ayant tirée à l'écart, je luy eus dit mon nom.

Comme nous nous entretenions de l'état de mes affaires, & qu'elle me faiſoit eſperer de me mener au Château où étoit la Reine, le Roy

ſurvint & entra ſi bruſquement, que je n'eus pas le tems de me cacher ; il jetta les yeux ſur moy, & demanda qui j'étois. Zephirine luy répondit avec beaucoup de préſence d'eſprit, que j'étois la fille d'une de ſes amies, qui demeuroit à la campagne, & qui l'avoit priée de me donner à la Reine. Nicomede qui commençoit déja à s'adoucir, parce qu'on luy faiſoit entendre qu'il n'y avoit qu'un peu de legereté dans la conduite de la Reine ; ce qu'il croyoit d'autant plus volontiers qu'il le ſouhaitoit, à cauſe du violent amour qu'il avoit toûjours pour elle. Le Roy, dis-je, repliqua fort honnêtement, qu'il vouloit bien que la Reine me priſt à ſon ſervice.

Zephirine me mena dés le lendemain la voir. Cette belle Princeſſe étoit dans un accablement de douleur, qui euſt fait pitié aux plus inſenſibles : La triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage, & elle pleuroit ſi ſouvent, que ſes yeux étoient preſque

éteints : Son visage étoit abatu, son teint étoit pâle, & il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit guére dormi depuis cette malheureuse nuit dont je vous ay parlé. Nous la trouvâmes seule dans un cabinet, qui étoit dans le jardin, au bout d'une grande allée de Citronniers. Sa parure étoit fort negligée ; elle n'avoit qu'un petit habit de gaze noire ; ses cheveux qui n'étoient point attachez, flottoient négligemment sur sa gorge, dont la blancheur ébloüissoit : en cet estat, elle étoit languissamment couchée sur un lit de repos, couvert d'un satin couleur de feu. Je vous avouë que dans cet état elle étoit si charmante, que je ne croy pas qu'il fust possible de la voir sans l'aimer. Elle embrassa Zephirine en pleurant ; & quoy-que je me tinsse un peu éloigné, j'entendis qu'elle luy disoit en soûpirant, que fait César ? Zephirine qui vouloit la surprendre agréablement, luy répondit : Césat est le plus content du

monde, & je puis vous asseurer que presentement son cœur nage dans la joye. Ah ! ingrat, s'écria-t-elle ; & en même tems elle fondit en larmes. Oüy, Madame, luy dis-je alors, en me jettant à genoux auprés de son lit, & en baisant une de ses mains ; oüy, Césas est le plus content & le plus heureux du monde, puis qu'il a veu vos beaux yeux répandre des larmes pour l'amour de luy. Elle tourna vers moy ses yeux baignez de pleurs, & me reconnut aussi-tôt. Ah ! mon cher Césas, dit-elle en pressant entre ses deux bras ma tête, que j'appuyois sur elle ; vous vivez, mon cher Césas, & vous ne m'avez point oubliée ? Moy, ma Reine, luy dis-je, vous oublier ? La mort même ne sçauroit effacer dans mon cœur vôtre image que l'amour y a gravée. Nous nous dimes aprés cela tout ce qu'un violent amour peut inspirer de plus tendre.

Zephirine n'étoit point d'avis que je demeurasse auprés de la Reine ;

la Reine même que l'amour rendoit encore plus craintive, me conseilloit de retourner avec Zephirine; mais ma passion l'emporta sur leur prudence : je demeuray auprés de ma belle Reine, & j'y passay quelque mois dans les plus grands plaisirs du monde.

Cependant Nicomede devenoit tous les jours plus traitable, il se rendoit aux raisons des plus sages de son Conseil, qui luy representoient que s'il écrivoit au Senat, il se rendroit luy-même la Fable de tout l'Univers; que son avanture, où aprés tout il n'y avoit du côté de la Reine qu'un peu de jeunesse, seroit regardée d'une autre maniere; & qu'il auroit toute sa vie le chagrin d'avoir ruiné la réputation d'une jeune Princesse, qu'un peu de modération pouvoit aisément ramener & guerir de ces petits entêtemens ordinaires aux belles personnes de son âge.

Nicomede croyant donc que j'étois retourné auprés de mon Pre-

teur, comme j'en avois fait courir le bruit, ne ſongea plus qu'à ſe raccommoder avec Sebaſtide, & qu'à bien vivre avec elle. Il vint un jour la voir, & me trouva auprés d'elle. Leur entretien fut fort court; mais il s'approcha de moy, & ſoit qu'il euſt envie de plaiſanter, ſoit qu'effectivement je luy pleuſſe, il me fit mille proteſtations, & m'offrit tout ce qu'un Roy amoureux peut offrir à une de ſes Sujettes. L'avanture me parut réjoüiſſante, & je réſolus de la pouſſer plus loin: Je joüay donc mon rôle le mieux que je pûs, & le Roy s'en retourna fort paſſionné.

D'abord qu'il fut parti, je contay à la Reine ce qui venoit de m'arriver: comme nous étions tous deux jeunes, & d'une humeur fort enjoüée, nous ne fiſmes pas grande réfléxion aux ſuites que pouvoit avoir la malice que nous voulions faire au Roy; & il fut arrêté entre nous, que je n'oublirois rien de tout ce qui pou-

pouvoit servir à l'enflâmer davantage.

Je n'eus pas de peine à y réussir, il venoit tous les jours nous voir, il me faisoit mille galanteries, & d'abord que je luy eus témoigné que la solitude où nous érions m'ennuyoit extrémement, il nous ramena à la Cour. J'y soutins mon personnage avec la même hardiesse que j'avois fait jusqu'alors. Cependant on dit que des Gens d'Affaires de Rome, avant quelque chose à regler avec Nicomede, me reconnurent parmi les filles de la Reine un jour qu'il donnoit un grand repas où ils étoient; & c'est peut être le rapport de ces Gens-là qui a donné lieu aux calomnies de mes ennemis.

Il me pressoit extrémement de satisfaire sa passion, & ne sçachant plus comment me démêler de cette intrigue, je luy donnois des rendez-vous dont j'avertissois la Reine, qui ne manquoit pas d'y venir, & de faire tous les éclats que la jalousie a

coûtume de cauſer. Nicoméde étoit au deſeſpoir, & ce qui le deſoloit, étoit, qu'il prenoit avec moy des meſures dont il ne faiſoit confidence à perſonne; il croyoit que je n'étois pas moins éxact que luy à garder le ſecret. Cependant, me diſoit-il, la Reine ſçait juſqu'aux moindres bagatelles que je vous dis. J'avouë que ſon embarras me réjoüiſſoit, & que j'euſſe peut-être été d'humeur à le faire durer encore long-tems.

Mais je receus des lettres de ceux que j'avois envoyez avec la flotte au Preteur Thermus, qui me faiſoient connoître qu'on parloit de moy dans les troupes d'une maniere tres-deſavantageuſe, & que j'aurois peut-être bien de la peine à effacer la mauvaiſe impreſſion que mon abſence donnoit de moy. On me mandoit en même tems que l'armée ſe préparoit à aller faire le ſiege de Mitilene, & que ſi je ne me trouvois pas à cette occaſion, il ne falloit pas que deſormais je ſongeaſſe à porter les armes.

Il eſt certain que la bonne ou la mauvaiſe opinion que les hommes ont de nous, dépend preſque toûjours des premieres démarches que nous faiſons dans le monde; ſi elles ſont heureuſes, elles font naître pour nous une certaine eſtime générale qui prévient tellement en nôtre faveur, qu'on s'aveugle enſuite, pour ainſi dire, ſur les fautes que nous faiſons. Au contraire, ſi nous entrons dans le monde par des faux pas, nous ne nous relevons preſque jamais, & les actions les plus éclatantes qui acquereroient une gloire infinie à d'autres, lorſque nous les faiſons, évitent à peine le blâme & la cenſure. C'eſt à mon ſens la choſe du monde la plus injuſte, que de vouloir juger de toute la vie d'un homme par ſa jeuneſſe, c'eſt vouloir que le hazard en décide; ce qui eſt contraire à toute ſorte de juſtice & de bon ſens. Je dis que le hazard en décide, parce que je ſuis perſuadé que la bonne ou la mauvaiſe conduite d'un jeune hom-

me n'eſt qu'un pur effet du hazard ; & il faut conter pour rien tout ce qu'on fait dans un âge où la raiſon n'eſt point aſſez formée pour faire un diſcernement juſte du vray bien ou du vray mal ; ni aſſez forte pour ſurmonter par réfléxion un certain penchant qui nous fait trouver du goût dans le vice, & aimer le déréglement. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait qui ſurmontent ce penchant ; mais c'eſt qu'ils ne le font point par réfléxion ; & que comme je vous ay déja dit, les vertus ou les vices de la jeuneſſe dépendent de l'occaſion, qui ſuivant qu'elle ſe preſente favorable ou contraire, bonne ou mauvaiſe, détermine de jeunes eſprits à faire bien ou à faire mal. Il faudroit donc attendre l'âge de leur maturité pour juger certainement des hommes ; mais c'eſt ce que toutes les raiſons imaginables n'emporteront jamais ſur la coûtume.

Les réfléxions que je fis ſur moy-même, aprés avoir lû les Lettres dont

je viens de vous parler, me rendirent si triſte, que la Reine s'apperceut du changement de mon humeur, & m'en demanda la raiſon : je ne luy en fis point de myſtere, & elle eut la généroſité de me conſeiller de préferer la gloire à l'amour ; ce fut le parti que je pris. Je donnay quelques jours à cette aimable Princeſſe, pour la diſpoſer à ſe ſéparer de moy ; & enfin aprés que nous eûmes l'un & l'autre répandu bien des pleurs, je quittay mon habit de femme, & me dérobay du Palais.

J'ay ſçû depuis, que mon départ fit beaucoup de bruit à la Cour ; & je vous diray tantôt de quelle maniere toutes choſes s'éclaircirent. Cependant je me rendis à Mytilene, auprés du Preteur : le Siege n'étoit pas encore fort avancé, & l'envie que j'avois de rétablir ma réputation, me précipita dans tant d'occaſions perilleuſes, que je ne puis attribuer qu'au ſoin tout particulier de quelque Genie favorable qui

veilloit sur moy, le bon-heur que j'ay eu d'en sortir. Je fis durant le siege tant d'actions hardies, qu'aprés la prise de la Place, le Preteur me donna une de ces récompenses militaires, que nous appellons Couronnes Civiques. Voilà quels ont été mes premiers exploits de guerre & d'amour; mais vous serez peut être bien aise de sçavoir ce qui se passa à mon sujet en Bithinie aprés mon départ.

Nicomede fit faire de grandes perquisitions, & il vouloit absolument sçavoir ce qu'étoit devenuë sa chere Asphalie, c'est ainsi qu'on m'appelloit dans mon déguisement. Il ne se trouvoit personne qui pût luy apprendre de mes nouvelles; il entra dans un chagrin qui pensa estre funeste à bien des gens; il alla s'imaginer que la Reine m'avoit fait empoisonner; il luy donna des Gardes, & fit arrêter Zephirine, qu'il crût complice du crime, parce que lorsqu'il luy avoit demandé qui j'étois, &

d'où j'étois ? elle luy avoit répondu, qu'elle avoit des raisons tres-importantes qui l'empêchoient de satisfaire sa curiosité sur cela. Il luy fit faire son procés dans les regles, & on la condanna à mourir, sur le refus qu'elle faisoit de parler. Elle arrivoit déja au lieu où elle devoit avoir la tête tranchée, lorsque la Reine luy envoya dire qu'elle la prioit de tout avoüer. On avertit aussitôt le Roy, que Zephirine vouloit luy parler. Il la fit venir dans son appartement, où elle luy conta toute mon avanture de la maniere que je viens de vous la dire. Il l'écouta sans l'interrompre; & aprés qu'elle eut achevé son récit, il fut encore long-tems sans parler. Enfin sortant d'une profonde réverie : Il faut, dit-il, que je pousse vôtre ingratitude à bout; & qu'aprés vôtre perfidie, je vous témoigne tant de bonté, que la honte & le regret d'avoir offensé un Roy si généreux, soient pour vous un supplice plus cruel que la mort mê-

me. Je vous pardonne, ajoûta-t-il, toutes vos trahisons, & pour tant de bonté, je ne vous demande que de cacher à tout le reste du monde les raisons que j'aurois de vous traiter avec toute sorte de rigueur.

Il alla ensuite trouver la Reine, & aprés luy avoir reproché fort doucement ses infidelitez, il luy dit qu'il vouloit tout oublier ; mais qu'il la prioit d'avoir à l'avenir une conduite plus réguliere. Un procedé si plein de douceur & de franchise toucha Sebastide, qui naturellement étoit bonne ; elle se jetta en pleurant aux pieds du Roy, luy jura de n'aimer jamais que luy ; & luy a si bien tenu sa parole, que lorsque deux ou trois années aprés je repassay en Bithinie, à peine luy-même pût-il obtenir qu'elle me vît. Elle me pria de ne la regarder plus que comme une amie, qui auroit toûjours beaucoup de considération pour moy ; mais qui ne seroit plus capable des mêmes foiblesses qu'elle avoit euës. Et elle

ajoûta, que comme elle se défioit de l'amour, d'elle-même & de moy, elle me prioit de la considérer toûjours un peu, & de ne la jamais voir.

Je fus si charmé de ce changement peu ordinaire, & de l'union sincere dans laquelle le Mary & la Femme vivoient, que je ne pouvois me lasser d'admirer la prudence de l'un, qui avoit si bien sçû ramener un jeune esprit par la douceur; & le bon naturel de l'autre, qui avoit si bien répondu à l'honnêteté qu'on avoit euë pour elle. Je partis plein d'estime pour l'un & pour l'autre, aprés leur avoir fait mille protestations d'amitié. Il ne s'est depuis ce tems-là presenté aucune occasion de les servir, que je ne l'aye embrassée avec plaisir.

Le Dictateur ayant ainsi fini son récit, dit à Catulle de se souvenir de la Fête de Venus, dont il luy avoit promis d'avoir soin, & que pour luy il alloit voir Crastinie, à qui il parleroit si fortement en sa faveur,

qu'il l'assuroit par avance qu'elle ne feroit plus l'irritée. Il sçavoit bien ce qu'il promettoit, & ce qui arriva ensuite a fait croire que Crastinie & luy agissoient de concert. Elle receut Catulle avec tant d'honnêteté, elle eut même pour luy tant de petites bontez secrettes, qu'elle l'attacha entierement à elle. Il fut son Amant déclaré, & on ne parla plus d'autre chose que de son mariage avec Crastinie, dont les nouvelles allerent même jusqu'à Rome, & affligerent sensiblement Lesbie; car enfin cette belle personne, de l'infidelité de qui Catulle se plaignoit si souvent, avoit toûjours pour luy la plus grande passion du monde; & quoy que toutes les apparences fussent contre elle, elle étoit en effet la plus constante, la plus délicate, & la plus malheureuse Amante qui ait jamais aimé; mais il n'est pas encore tems de démêler tout cecy. Le jour de la Fête de Venus, que César avoit choisi pour

le régal qu'il vouloit donner, étant venu ; Catulle qui comme nous avons dit, en avoit le soin, fit distribuer la veille une infinité de copies des vers délicats & passionnez qu'il avoit faits pour ce magnifique régal, qu'il appella la Fête de Venus.

Je dois en Historien fidelle avoüer que les Vers dont je parle, qui sont un des plus beaux morceaux de l'antiquité sçavante, ne sont peut-être pas de Catulle : les jugemens des critiques sont partagez sur ce sujet ; quelques-uns les luy attribuent, d'autres les donnent à d'autres Auteurs : quoy qu'il en soit, ils sont dignes de luy, & dignes d'estre placez icy dans son Histoire.

Pervigilium veneris.

CRAS *amet, qui nunquam amavit ; quique amavit, cras amet.*

Ver novum, ver jam canorum, vere natus orbis est,
Vere concordant amores, vere nubent alites.
Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.
Cras amorum copulatrix inter umbras arborum

Implicat casas virentes de flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit fulta sublimi throno.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Tunc cruore de superno, spumeo pontus globo
Cærulas inter catervas, inter & bipedes equos
Fecit undantem Dionem de maritis imbribus.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Ipsa gemmas purpurantem pingit annum floribus,
Ipsa surgentes papillas de Favoni spiritu.
Urget in notos penates, ipsa roris lucidi
Noctis aura quem relinquit, spargit humentes aquas:
Micant lacrymæ, trementes de caduco pondere;
Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.
In pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ:
Humor ille, quem serenis astra rorant noctibus,
Mane virgines papillas solvit humenti peplo.
Ipsa jussit mane ut undæ virgines nubant rosæ.
Facta Cypris de cruore, deque amoris osculis,
Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris,
Cras ruborem qui latebat veste tectus igneâ
Unico, marita, nodo non pudebit solvere.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Ipsa Nymphas Diva loco jussit ire myrteo,

Puer comes puellis; nec tamen credi potest
Esse amorem feriatum, si sagittas vexerit.
Ite Nimphæ, posuit arma, feriatus est Amor;
Jussus est inermis ire, purus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagitta, neu quid igne læderet.
Sed tamen Nympha cavete, quòd Cupido pulcer est,
Totus est in armis idem quando nudus est Amor.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Compari Venus pudore mittit ad te virgines:
Una res est, quam rogamus: cede virgo Deliæ;
Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.
Ipsa vellet te rogare, si pudicam flecteret;
Ipsa vellet ut venires, si deceret virginem:
Jam tribus Choros videres feriatos noctibus,
Congreges inter catervas ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas, myrteas inter casas.
Nec Ceres nec Bacchus absunt, nec Poëtarum Deus;
Detinent, & tota nox est perviglanda cantibus.
Regnet in silvis Dione. Tu recede, Delia.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Jussit Hyblæis tribunal stare Diva floribus,
Præses ipsa jura dicet, assidebunt Gratiæ.
Hybla totos funde flores, quotquot annus attulit,
Hybla florum subde messem, quantus Ennæ Campus
Ruris hic erunt puellæ, vel puellæ montium
est;

Quæque silvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt:
Jussit omneis adsidere pueri mater alitis,
Jussit, & nudo puellas nil Amori cedere.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Et recentibus virentes ducat umbras floribus.
Cras erit quo primus æther copulavit nuptias.
Ut pater totis crearet vernus annum nubibus,
In sinum maritus imber fluxit almæ conjugis.
Unde fœtus mixtus omneis aleret magno corpore.
Ipsa venas atque mentem permeante spiritu
Intus occultis gubernat procreatrix viribus,
Perque cœlum, perque terras, perque pontum subdi-
Pervium sui tenorem seminali tramite [tum,
Imbuit, jussitque mundum nosse nascendi vias.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Ipsa Troianos nepotes in Latinos transtulit:
Ipsa Laurentem puellam conjugem nato dedit.
Moxque Marti de sacello dat pudicam virginem.
Romuleas ipsa fecit cum Sabinis nuptias:
Unde Ramnes & Quirites: perque prolem posteram
Romuli mater creavit & nepotem Cæsarem.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Rura fœcundat voluptas: rura Venerem sentiunt:

Ipſe Amor puer Dionæ rure natus dicitur.
Hunc ager cùm parturiret, ipſa ſuſcepit ſinu,
Ipſa florum delicatis educavit oſculis.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Ecce jam ſuper geniſtas expliquant agni latus,
Quiſque tutus quo tenetur conjugali fœdere.
Subter umbras cum maritis ecce balantum greges:
Et canoras non tacere Diva juſſit alites.
Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt:
Adſonant terei puellæ ſubter umbram populi;
Ut putes motus amoris ore dici muſico:
Et neges queri ſororem de marito barbaro.
Illa cantat, nos tacemus. Quando ver venit meum?
Quando faciam ut Chelidon, ut tacere deſinam.
Perdidi Muſam tacendo, nec me Phœbus reſpicit.
Sic Amyclas cùm tacerent perdidit ſilentium.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit,
cras amet.

Imitation du Latin.

Hatez-vous d'aimer, jeunes cœurs;
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines;
Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes,
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs;

Le doux Printems, dont l'aimable verdure
Semble d'un long sommeil retirer la Nature,
Nous invite à faire l'Amour ;
Les Hymens des Oyseaux celebrent son retour.
Les Bois mesme échauffez par les Eaux caressantes,
Que le Ciel amoureux
Se plaît à répandre sur eux,
Mêlent par cent baisers leurs feüilles renaissantes.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces peines,
Et vous qui dés long-tems soûpirez dãs ses chaînes ;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Venus dans le Printems sortit du sein de l'Onde,
Alors au milieu des Poissons,
Elle fit triompher l'Amour en cent façons,
Et prononça ces mots en arrivant au monde.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces peines,
Et vous qui dés long-tems soûpirez dãs ses chaînes ;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

C'est elle, c'est l'ardeur que par tout elle inspire,
Qui donne à l'Orient ses tresors précieux ;
Nous luy devons les presens du Zephire,
Dont le souffle gracieux
Enrichit nos Jardins lorsqu'il caresse Flore,
De Roses & de Lys qu'il fait par tout éclore.

C'eſt elle qui la nuit
Allume ces beaux Corps, dont la clarté nous luit;
Elle leur livre une amoureuſe guerre,
En leur montrant les beautez de la Terre.
Ces Amans lumineux
Sur les aimables Fleurs, dont ils ſont amoureux,
Verſent de précieuſes larmes,
Qui relevent les charmes,
Dont elles ſe ſervent contre eux.
Cette liqueur ſuſpenduë
Sur elles le matin forme un Criſtal charmant,
Qui brillant à nôtre veuë,
Leur ſert de nourriture enſemble & d'ornement;
Par cét heureux ſerein la Roſe réjoüie,
Dans ſon bouton demy fleury,
S'ouvre aprés au Soleil qui luy ſert de mary,
Et ſeche en la baiſant cette amoureuſe pluye.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines;
Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Les Nymphes vont ſortir de leurs ſombres retraites,
Venus veut qu'au ſon des Muſettes,
Elles viennent à ſes côtez,
Faire paroître leurs beautez.
Dans cette Feſte charmante,
L'Amour ſera ſans arc & ſans carquois;
Il n'aura rien dont la veuë épouvante,

Si l'on se range sous ses loix ;
Ce sera l'effet de ses charmes,
Et non pas de ses armes.
Allez, Nymphes, allez,
Ne craignez point qu'Amour vous blesse ;
Que vos cœurs toutefois d'un vain orgueil enflez,
N'insultent point à sa foiblesse ;
L'Amour est toûjours dangereux,
Et s'il faut vous parler sans feindre,
Lors qu'au lieu d'étonner par des fers, par des feux,
Il fait le doucereux,
C'est alors qu'il est plus à craindre.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces peines,
Et vous qui dés long-tems soûpirez dans ses chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Diane, durant ces mysteres,
Dont on veut bien t'avertir,
Tu pourras, si tu veux, empêcher de sortir
Tes Nymphes trop severes.
Cependant laisse en paix les Lions & les Ours,
Dont Venus aura soin d'aprivoiser la rage ;
Fais cesser dans les Bois le meurtre & le carnage,
Et n'ensanglante point la Fête des Amours.
Si tu ne te piquois de trop de modestie,
On te prieroit d'estre de la partie ;
Tu verrois mille Amans
Satisfaire leurs tendresses,

Et pour plaire à leurs Maîtreſſes,
Inventer mille jeux charmans.
Apollon y viendra meſler ſa ſymphonie;
Cerés & Bacchus en ſeront,
Et tous apporteront
Un peu d'agréable folie.
Laiſſe donc dans les lieux que le Sort t'a ſoûmis;
Venus & ſes Amis;
Retire-toy, ſage Délie.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines;
Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Tandis que tu te repoſes,
Souffre qu'aſſiſe au milieu des Foreſts,
Sur un trône bâti de doux Myrthe & de Roſes,
Que les Amours ont fait exprés,
Venus regle toutes choſes.
Venez charmantes fleurs
De la Montagne Hyblée,
De vos plus douces odeurs
Parfumer l'Aſſemblée;
Et vous, Nymphes, ſouvenez-vous;
Que parmi des plaiſirs ſi doux,
On a ſouvent ſenti d'amoureuſes alarmes,
Et que l'Amour ſouvent a ſçû bleſſer ſans armes.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,

Et vous qui dés long tems soûpirez dans ses chaînes,
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Une rosée amoureuse & fertile,
En ranimant tout l'Univers,
Rendra nos Bocages plus verts,
Et la Terre à germer plus prompte & plus facile.
L'air qui l'embrasse ainsi qu'un tendre Epoux,
Par ses écoulemens la flatte & la caresse,
Et luy donne au Printems des marques de tendresse,
Dont nous profitons tous.
Déja Venus elle-même,
Qui veut que tout le monde aime,
Se répand dans tous les corps,
Et par des secrets ressorts
Fait sentir sa puissance,
De qui tous les mortels ont receu la naissance.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces peines;
Et vous qui dés long-tems soûpirez dans ses chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Si vous sçavez vostre Histoire,
Romains, vous sçavez qu'à Venus
Rome doit toute sa gloire;
C'est elle qui vainquit Turnus,
Qui fit qu'Enée épousa Lavinie,
Et que Mars amoureux de la belle Silvie,
La fit Mere de Romulus.
Venus seule inventa ces Festes amoureuses,

Qui dans vos murs nouvellement bâtis,
Attirerent jadis
Les Sabines trop curieuſes,
De qui vos fiers Ayeuls eurent bien-tôt des Fils.
Rome luy doit ainſi ſa naiſſance divine ;
Elle luy doit Céſar, qui tient entre ſes mains
Le ſort de tous les humains,
Et tire de Venus ſon illuſtre origine.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs ;
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines ;
Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes ;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Venus approche, & ſon Fils l'accompagne,
Les Champs en paroiſſent plus beaux,
Et les Bois ſont chargez de mille fruits nouveaux.
L'Amour aime la Campagne,
On dit qu'il y nâquit, & qu'un berceau de fleurs
Preparé par la Terre,
Receut ce petit Dieu des cœurs,
Qui ſçait leur faire une ſi douce guerre.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,
Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes ;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Les Moutons font l'amour dans les plaines fleuries,
Les Bergers amoureux danſent dans les Prairies,
Les Oyſeaux dans les Bois chantent à tous momens

Leurs amoureux tourmens ;
Des Cignes enroüez sur les bords du Meandre,
La voix nous fait entendre
Que l'amour les enflamme au milieu de leurs eaux,
J'entens sous ces Ormeaux
Ces Nymphes que les Dieux changerẽt en Oyseaux,
Les filles de Terée,
Dont l'ame sous des corps nouveaux,
D'amour encore penetrée,
Ne peut haïr ce Dieu qui cause tous leurs maux.
Les Bocages raisonnent
Du doux bruit de leurs chants,
Et les Bergers contents
Mêlent leurs voix aux airs qu'elles entonnent.
Tout respire l'amour dans ce vaste Univers,
Et tout parle en aimant : je suis seul à me taire,
Accablé du poids de mes fers,
Seul j'observe un silence aux loix d'amour cõtraire.
Quand le rompray-je enfin ? quand viendra mon printemps ?
Quand oseray-je, helas ! de tout ce que je sens,
A l'objet de mes feux ne plus faire un mistere ?

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces peines,
Et vous qui dés long-tems soûpirez dans ses chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Le jour de la Fête toute la Cour de Césaar s'habilla d'une maniere

tres-galante ; les Dames en Nymphes, & les Hommes en demi-Dieux ; mais si magnifiquement les uns & les autres, qu'il n'y a peut-être jamais eu de spectacle si beau que la marche de cette troupe superbe, qui partit au lever du soleil, pour se rendre à une demie lieuë du Palais de Césat, dans un lieu où Catulle avoit fait préparer tout ce qui étoit necessaire pour les divertissemens qui devoient durer deux ou trois jours.

Tout ce qu'il y avoit parmi les Romains de jeunesse de qualité qui aimoit la dépense & les plaisirs, étoit auprés de Césat, lequel dés le tems qu'il commandoit dans les Gaules, avoit gagné leur amitié, soit en leur prétant de l'argent, soit en leur offrant sa protection, lors qu'ils avoient de méchantes affaires. De sorte qu'on peut dire que dans cette Cour, la bonne mine & l'air galant des Cavaliers ne cedoit point à la beauté des Dames, qui quoy qu'elles ne fussent pas toutes Ro-

maines, avoient pourtant toutes je ne sçay quel air de majesté qui les faisoit prendre pour des Divinitez.

Eunoë Reine de Mauritanie, pour qui César avoit eu quelques tendresses de cœur ; & la jeune Nise Princesse de Bithinie, fille du Roy Nicomede & de cette belle Reine, dont César raconta l'Histoire à Catulle de la maniere qu'on vient de dire : ces deux Princesses, dis-je, marchoient à la teste des Dames. Elles étoient toutes deux si belles, quoi-que leurs beautez fussent differentes, que s'il eust fallu juger entre elles, on n'eust sceu à qui donner le prix. Eunoë avoit déja passé la premiere jeunesse, & étoit un peu brune ; mais elle avoit une si grande regularité dans les traits, & je ne sçay quoy de si relevé & de si majestueux dans la physionomie, que la jeunesse, l'embonpoint, la blancheur & la vivacité de Nise ne luy faisoient point de tort.

César conduisoit les Hommes, &

quoy

quoy qu'il fuſt dans un âge aſſez avancé, il avoit encore ſi bonne mine, qu'il effaçoit la pluſpart des jeunes gens; il avoit la taille grande & proportionnée, beaucoup de ſanté, quoy qu'il euſt le viſage maigre, le teint blanc & uni, les yeux noirs, bien fendus & pleins de feu; joignez à tout cela, qu'il avoit une parure ſi riche & ſi brillante, qu'il étoit preſque impoſſible de le regarder ſans être ébloüi. On ſçait qu'il a aimé les Pierreries & les Bijoux juſqu'à l'excés; il y en a même qui ont dit, qu'il ne porta la guerre dans la grande Bretagne, qu'à cauſe qu'on luy avoit aſſuré que cette Iſle étoit pleine d'une infinité de Pierres precieuſes, d'une beauté & d'une groſſeur extraordinaire. On peut croire qu'étant devenu Maître du Monde, il s'étoit contenté, & qu'il avoit une quantité prodigieuſe de Perles & de Diamans; il le fit bien voir le jour de cette Fête, dont nous parlons: Son habillement & le har-

nois de ſon cheval en étoient tout couverts.

On arriva enfin au bruit des hautbois & des trompettes auprés d'une petite coline couverte de bois, au bas de laquelle il y avoit une grande prairie coupée par un ruiſſeau qui ſerpentoit au milieu des fleurs dont elle étoit pleine. Catulle avoit fait élever au pied de la coline un Palais tout de verdure : on y voyoit des ſallons, les uns ovales, les autres quarrez, avec des dômes, au deſſus deſquels il y avoit des ſtatuës dorées. Tout cela étoit fait de planches jointes enſemble, & couvertes au dedans & au dehors de branches d'arbres, dont les feüilles étoient extrémement vertes, & ſe mêloient avec des fleurs qu'on y avoit attachées. Il y avoit même des cours & des jardins ſeparez par des murailles de verdure ; ce n'étoit par tout que Citroniers & qu'Orangers, qu'on avoit fait porter dans des quaiſſes magnifiques, dont les pein-

tures repréſentoient les victoires de Céſar. On avoit fait ſur la coline de grands réſervoirs d'eau qui deſcendoit par des canaux dans les jardins; & y faiſoit en divers endroits des caſcades & des fontaines. Au deſſus de la porte du Palais, qu'on appelloit le Palais de Venus, on liſoit ces Vers.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines;
Et vous qui dés long-tems ſoupirez dãs ſes chaînes;
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Dans les Salles du Palais d'un côté, on trouvoit ceux-cy.

L'Amour paroît icy ſans arc & ſans carquois;
Si l'on ſe range ſous ſes loix,
Ce ſera l'effet de ſes charmes,
Et non pas de ſes armes.

D'un autre côté, on liſoit ces autres Vers.

Nymphes, ſouvenez-vous
Que parmi des plaiſirs ſi doux
On a ſouvent ſenti d'amoureuſes alarmes,
Et que l'Amour ſouvent a ſçû bleſſer ſans armes.

Dans la prairie qui étoit au devant du Palais, on voyoit des troupes de bergers & de bergeres galamment habillées, qui danſoient au ſon des muſettes. A la porte du Palais une troupe de joüeurs d'inſtrumens & de muſiciens conduits par un jeune homme qui repréſentoit Apollon, vint recevoir Céſar & les Dames. Un peu plus avant, & en differens endroits, on trouva differentes troupes ; les unes repréſentant les Miniſtres de Bacchus, les autres ceux de Céres, de Pomone, de Priape, & de Flore. Chaque troupe venoit offrir aux Dames des fruits, des fleurs, des parfums, & des liqueurs. A la porte de la premiere ſalle de petits enfans, les plus beaux & les plus joliment habillez du monde, repréſentoient les Amours. Aprés eux, une troupe de Graces vint ſalüer les Dames, & les conduiſit dans un grand ſallon ; c'étoit l'endroit le plus délicieux de ce Palais enchanté ; il étoit tout jonché

de fleurs, il avoit la plus belle veuë qu'on pût souhaiter, d'un côté sur les jardins, & de l'autre sur la prairie; & par des machines qui ne paroissoient point, on y faisoit tomber une espece de rosée d'eaux de senteurs tres-douces.

Ce fut là que par un magnifique repas, commencerent les plaisirs de la Fête de Venus. Il seroit long & difficile d'en faire un détail; il suffit qu'on sçache que les spectacles, les concerts, les promenades, & tout ce qui peut contribuer à la joye, se trouvoit dans cette Fête.

Catulle y eut toute sorte de sujets de se loüer de Crastinie, elle n'entretint presque que luy, & elle luy dit mille choses tendres & obligeantes; en sorte qu'il crût qu'elle l'aimoit effectivement, & qu'il se reprocha à luy-même de ne la pas assez aimer: car il avoüoit à Aurelius, qu'il ne se sentoit point pour elle ces ardeurs, ces raviſſemens, ces inquiétudes qu'il sentoit pour Lesbie: C'est, di-

soit-il ensuite pour s'excuser, que chaque chose a son tems ; j'étois plus jeune alors ; j'aimois avec plus de violence, & j'aime à present avec plus de raison.

Les Fêtes étant finies, Catulle songea à partir pour l'Egypte, selon qu'il l'avoit promis à César ; il prit donc congé de Crastinie, en l'asseurant qu'il l'aimeroit toûjours, il monta sur un vaisseau que le Dictateur luy avoit donné, & fit voile du côté d'Alexandrie. En partant, il laissa sur sa table un billet pour Aurelius, qui y trouva ces Vers.

Ad Aurelium. *Carm. 15.*

COMMENDO *tibi me, ac meos amores,*
Aureli, veniam peto pudentem,
Ut si quicquam animo tuo cupisti,
Quod castum expeteres, & integellum :
Conserves puerum mihi pudicè,
Non dico à populo. nihil veremur
Istos, qui in platea modò huc, modò illuc
In re pratereunt suâ occcupati :
Verum à te metuo, ...
. . . . . .

∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴

Hunc unum excipio, ut puto, pudenter.
Quod si te mala mens, furorque vecors
In tantam impulerit, sceleste, culpam,
Ut nostrum insidiis caput lacessas:
Ah tum te miserum, malique fati,
Quem attractis pedibus, patente portâ,
Percurrent raphanique, mugilesque.

IMITATION DU LATIN.

JE mets entre vos mains, & mes Amours & moy;
Car enfin, quoy qu'absent, je suis toûjours où j'aime,
Je les confie à vôtre bonne foy,
Conservez-les contre vous-même. [pez,
Je ne crains point ces Gens de grands soins occu-
Qu'accablent mille affaires;
Mais vous par qui tant de Maris trompez,
Ont enfin renfermé leurs Epouses legeres:
Qui ne songez qu'à vos plaisirs,
Et dont jamais l'amour n'a trompé les desirs;
Oüy, je vous crains, je crains cet air de confiance,
Que vous donne vôtre bonheur;
Mais faites-en ailleurs l'éxperience,
Et laissez-moy sans trouble occuper un seul cœur.
Si malgré l'amitié, si malgré mes prieres,
Mon mauvais sort vous met au rang de mes Rivaux,
Puissiez-vous souffrir tous les maux,
Dont Athenes punit les lâches adulteres.

Peut-être que Catulle par ces

Gens accablez de soins & d'affaires, avoit prétendu marquer César; mais on verra par la suite de cette Histoire, que si Catulle étoit amoureux de Crastinie, le Dictateur étoit assurément le plus dangereux de ses Rivaux.

LES AMOURS DE CATULLE.

TROISIE'ME PARTIE.

CATULLE ayant eu un vent favorable arriva bientôt à la veuë d'Alexandrie. Il commençoit déja à découvrir le Phare celebre, dont la ſtructure & la ſituation merveilleuſe faiſoient un des plus beaux objets du monde, & il en conſideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui ſe connoît parfaitement en toutes choſes.

Ce Phare étoit une Iſle qui ſe trouvant placée au milieu de la Mer, à peu prés à une ſtade d'Alexandrie,

y faiſoit un Port dont l'accés étoit tres-difficile. Ptolomée Philadelphe y avoit conſtruit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuſe, au haut de laquelle on allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faiſoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre. Beaucoup d'Egyptiens avoient bâti des maiſons dans cette Iſle, & étoient venus s'y établir ; de ſorte que le Phare étoit une eſpece de petite Ville, que le même Ptolomée, dont nous venons de parler, avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un mole ou une eſpece de digue qu'il avoit fait élever dans la Mer.

Sur le rivage on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aſpect de la Mer, & de l'autre celuy d'un Theatre ſuperbe qui ſervoit de Citadelle. Ce Palais étoit ſi vaſte : il étoit orné de tant de dômes ſuperbes, de tours & de pavillons, dont les pointes do-

rées ébloüiſſoient ceux qui le regardoient, qu'on l'euſt plûtoſt pris pour une Ville, que pour la maiſon d'un ſeul homme. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les édifices ſe commandoient les uns aux autres avec tant de régularité, qu'il ſembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une eſpece d'amphithéatre.

Catulle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer tant de beautez, lorſqu'il fut agréablement ſurpris par un ſpectacle auſſi magnifique que galant, & qui luy ſembla avoir quelque choſe de l'enchantement.

Il entendit d'abord un concert de flutes, de hauts-bois & de lires: cette ſimphonie étoit mélée de voix qui chantoient des airs tendres & paſſionnez. Il tourna la tête du côté où ſe faiſoit le concert, & il vit une petite Flotte compoſée de ſept ou huit vaiſſeaux qui voguoient lentement ſur la Mer: ils étoient ornez de riches peintures, leurs maſts é-

toient dorez, les cordages étoient de soye mêlée d'or, les voiles d'étoffe en broderie de differentes couleurs, les pavillons de même, & ils étoient renoüez avec de gros cordons d'or. Dans l'un de ces vaisseaux étoient les Joüeurs d'instrumens ; dans un autre les Chantres, tous habillez d'une maniere singuliere & galante : un autre portoit des gens qui brûloient des pastilles & répandoient des essences dont tout le rivage étoit parfumé : dans un autre, on voyoit des femmes couvertes de guirlandes & de feüillages, qui tenoient des corbeilles pleines de toutes sortes de fleurs : à côté d'elles, des hommes vêtus à peu prés de la même maniere, portoient de grands bassins d'or chargez de fruits en pyramides. Le reste des vaisseaux étoient pleins des plus belles personnes du monde de l'un & de l'autre sexe, dont les habits étoient si riches & si brillans, qu'il étoit impossible de les regarder, lorsque le Soleil donnoit dessus.

Au milieu de cette petite Flotte paroiſſoit une Galere plus riche & plus ſuperbe que les autres vaiſſeaux: le long de ſes bords regnoient des feſtons de fleurs d'orange & de jaſmin, ſoûtenus d'eſpace en eſpace par de petits Amours de vermeil doré. On y avoit élevé ſur un tapis couleur de feu, broché d'or, un petit thrône tout brillant d'émeraudes & de rubis, autour duquel paroiſſoient de belles filles vétuës en Nymphes & en Nereïdes; & de jeunes enfans habillez en Amours, qui tenoient des éventails en leurs mains pour rafraïchir l'air: les rameurs repréſentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajuſtement ſauvage ils ne laiſſoient pas d'avoir je ne ſçay quoy d'agréable.

Sur le petit thrône dont nous venons de parler, étoit aſſiſe l'admirable Cleopatre, dans un habit pareil à celuy que les Peintres donnent à la Déeſſe Venus; elle avoit à ſes côtez Iras & Charmion ſes deux cheres

confidentes, qui ne l'abandonnerent jamais, & qui luy furent si fidelles, que lors qu'aprés la défaite d'Antoine, cette belle & malheureuse Reine fut contrainte à se donner la mort, elles ne voulurent pas luy survivre, & furent trouvées par les gens d'Auguste mourantes aux pieds de leur Princesse, dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ses plus riches habits sur un lit de parade, qu'elle-même avoit fait dresser. Derriere elle étoit ce même Apollodore de Sicile, qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adresse de la porter jusques dans le Palais d'Alexandrie, où César étoit investi par Achillas & les Egyptiens qui s'étoient révoltez.

Catulle avoit oüi dire mille choses surprenantes des richesses & de la magnificence de Cléopatre, qui surpassoit en cela les Maîtres du monde : cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il est vray aussi que le hazard avoit fait qu'elle

étalloit ce jour-là tout ce qu'elle avoit de plus superbe ; il y avoit fort peu de temps qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Césarion*, du nom de César, qui, à ce qu'elle disoit, en étoit le pere. Et d'abord qu'elle fut en état de sortir, elle voulut celebrer la naissance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna pendant plusieurs jours à sa Cour. Ce fut pour cette occasion qu'elle fit équiper cette Flotte si galante & si riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en servit depuis dans une autre rencontre plus importante, lors qu'étant mandée par Antoine, qui étoit pour lors Maitre de la plus grande partie du monde, & auprés de qui on l'avoit accusée d'avoir donné de puisans secours à Crassus, elle s'embarqua sur la riviere de Cydnus pour l'aller trouver, & mena un équipage si magnifique, qu'on eust dit qu'elle alloit plûtost pour triompher que pour se justifier.

Les Hiſtoriens les plus ſinceres, & qui éxagerent le moins, donnent de ſi hautes idées de ſa magnificence dans les feſtins, de ſa richeſſe dans les meubles, & de ſa profuſion en tout, que ſi on n'avoit beaucoup d'eſtime pour eux, on prendroit ce qu'ils en diſent pour des fables. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'Antoine qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprés d'elle groſſier, peu délicat & avare.

Catulle ſe trouvant aſſez prés de la Flotte pour être apperceu, fit élever ſur la poupe de ſon navire un grand étendart, qui étoit une eſpece de pavillon, ſur lequel paroiſſoient les Aigles Romaines & le Portrait de Céſar : Cléopatre jetta les yeux deſſus & le reconnut. Elle envoya auſſitôt Apollodore dans un eſquif, où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, qu'il conduiſit dans la Galere de la Reine.

Catulle voyant de plus prés les

choſes qu'il avoit admirées de loin, fut ſi ſurpris & ſi charmé, que quoy qu'il euſt infiniment d'eſprit, il parut embarraſsé,& ne fit pas un compliment fort régulier. Ce qui luy cauſa cette grande ſurpriſe, ne fut pas tant la magnificence de Cléopatre, que Cléopatre elle-même. Cette Princeſſe n'avoit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majeſté & de grandeur une beauté ſi touchante: je ne ſçay quoy de ſi tendre & de ſi paſſionné paroiſſoit dans ſes regards pleins de feu, qu'il étoit impoſſible de la conſiderer ſans émotion. Elle s'appercevoit bien de l'effet que ſa beauté faiſoit, & elle prenoit plaiſir à augmenter par des manieres engageantes, & par mille choſes agréables qu'elle diſoit, le trouble que ſa veuë excitoit dans les cœurs. Elle étoit d'une taille grande & proportionnée; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillans & bien fendus; & quoy qu'elle fuſt d'un païs où les ex-

ceſſives ardeurs du ſoleil noirciſſent un peu les habitans, elle avoit le teint ſi délicat, la peau ſi belle & ſi blanche, qu'elle ſurpaſſoit en cela les femmes qui naiſſent dans les païs les plus froids. On peut juger quelle étoit alors ſa beauté dans cette premiere jeuneſſe, par l'éclat qu'elle conſervoit encore long-temps aprés dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans, lors qu'aprés la perte de la Bataille d'Actium, la mort d'Antoine, & une infinité d'autres malheurs qui luy arriverent tout de ſuite; Auguſte vint la voir dans une eſpece de tombeau où elle s'étoit enfermée. Il la trouva dans un deſordre pitoyable, couchée ſur un petit lit de repos tendu de noir, & n'ayant ſur elle qu'un manteau fort ſimple de gaze noire : elle n'étoit point coëffée ; ſes cheveux, dont elle avoit arraché une grande partie, luy tomboient ſur les épaules & ſur la gorge, où les marques de s coups qu'elle s'étoit donnez dans

ſon deſeſpoir paroiſſoient encore. Ses yeux étoient battus, ſon viſage étoit pâle & maigre, ſa voix étoit foible, & elle ne diſoit pas deux mots de ſuite ſans pouſſer pluſieurs ſoûpirs. Cependant elle parut encore ſi belle dans ce malheureux état, qu'Auguſte eut beſoin de tout le pouvoir qu'il avoit ſur luy, pour s'empêcher de ſe perdre au même écüeil où trois des plus grands Hommes de la terre avoient échoüé ; c'eſt-à-dire que peu s'en fallut qu'il ne devint amoureux de cette même Reine, que le jeune Pompée, Jules Céſar, & Antoine avoient aimée avec tant de paſſion, qu'ils avoient abandonné pour elle le ſoin de leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger que lorſque Catulle la vit, elle étoit la plus belle perſonne du monde ; ſon eſprit ne charmoit pas moins que ſa beauté, & peu de gens entroient en converſation avec elle qui n'en fuſſent enchantez ;

elle ſçavoit une infinité d'agréables choſes ; elle avoit toûjours aimé les Lettres & les Sçavans ; elle avoit beaucoup étudié, & on dit que jamais Antoine ne luy fit de preſent qui luy fuſt plus agréable, que celuy de la fameuſe Bibliotheque de Pergame, où il y avoit deux cens mille Volumes qu'il luy donna, & qu'elle mit en la place de la Bibliotheque des Ptolomées ſes ayeux, qui avoit été brûlée durant la guerre que Céſar fut obligé de faire en Egypte. Cette Reine poſſedoit parfaitement cinq ou ſix langues étrangeres, & il n'y a peut-être jamais eu de Princeſſe en qui tant de grandes qualitez ſe ſoient trouvées unies.

D'abord qu'elle eut lû les Lettres de Céſar, & qu'elle eut appris la réputation de Catulle, elle n'entretint plus que luy, & durant tout le reſte du jour, qui ſe paſſa en plaiſirs & en réjoüiſſances, elle luy fit tant d'honnêtetez, que l'homme le plus

vain du monde auroit eu un grand ſujet d'en être content. On le logea dans un appartement magnifique auprés de celuy de la Reine ; & le lendemain elle voulut elle-même luy faire voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où ſe voyent encore aujourd'huy les trois celebres Pyramides, qu'on mettoit alors au nombre des miracles du monde ; elle le fit entrer dans le Tombeau d'Alexandre, dont le corps ſe voyoit encore tout entier du tems d'Auguſte ; enfin elle luy fit remarquer tous les endroits du Nil, & luy montra entre autres celuy qui eſt ſi renommé, où ce Fleuve ſe ſéparant en deux bras qui vont ſe rejetter dans la Mer par deux bouches differentes, forme une eſpece de triangle, qu'on a appellé *Delta*, du nom d'une lettre grecque qui reſſemble à un triangle. Ce fut en cet endroit que Céſar termina la guerre d'Egypte, par la défaite entiere des trou-

pes du dernier Ptolomée, qui se perdit luy-même dans les eaux, en voulant se sauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande galerie, qui étoit un des plus beaux ornemens de son Palais : on y voyoit une infinité de rares peintures ; les portraits de tous les Princes & de toutes les Princesses qui avoient regné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez selon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulierement à considerer celuy d'une Princesse, qui avoit un air si passionné & si doux dans le visage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort sensible. Cléopatre s'appercevant de l'attention avec laquelle Catulle regardoit ce Portrait: N'est-il pas vray, luy dit-elle, que la physionomie de cette Princesse a quelque chose de fort heureux ? Elle a aussi été une des plus heureuses personnes du monde ; & si vous sçaviez le secret

de sa vie, comme je le sçay, vous admireriez le bonheur qui l'a toûjours accompagnée : ses foiblesses mêmes & ses fautes ont eu des suites éclatantes & glorieuses. C'est, ajoûta-t-elle, la celebre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en étoile. Quoy, repliqua Catulle, c'est là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte si agréablement l'avanture de ses cheveux, qu'elle avoit voüez à Venus pour la prosperité des armes du Roy ; & qui ayant été appendus dans le Temple de la Déesse, ne s'y trouverent plus le lendemain ; & au rapport du fameux Astrologue Conon, parurent au Ciel transformez en étoile ? En verité, continüa-t-il, cette personne meritoit bien que les Dieux fissent quelque chose d'extraordinaire pour elle. L'Amour, reprit Cléopatre, a eu plus de part dans ce miracle que tous les autres Dieux : j'en ay depuis peu découvert le mystere

en lisant certains manuscrits de Callimaque, qui me sont tombez entre les mains. Catulle pria Cléopatre, avec tout le respect qu'il luy devoit, de vouloir bien luy apprendre ce qu'elle sçavoit de particulier sur une avanture qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je suis un peu intereſſée, luy dit Cléopatre en riant, & si vous voulez que je vous apprenne une Histoire qui est sceuë de fort peu de personnes, il faut que vous fassiez quelque chose pour l'amour de moy. Il y a long-tems, continüa-t-elle, que j'ay envie de voir en vers latins l'Elegie de Callimaque sur la Chevelure de Berenice ; donnez-vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je vous apprendray des choses si nouvelles sur le sujet de Berenice, que vous ne vous repentirez point de m'avoir satisfaite.

Catulle se retira peu de tems aprés cette conversation dans son appartement, & le lendemain en ve-

nant salüer Cléopatre, il luy donna ces Vers.

De Coma Berenices. *Carm. 66.*

Omnia qui magni despexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit; atque obitus:
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
Vt cedant certis sidera temporibus,
Vt Triviam furtim sub Latmia saxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio:
Idem me ille Conon cœlesti lumine vidit
E Berenicæo vertice cæsariem
Fulgentem clarè: quam multis illa Deorum
Levia protendens brachia pollicita est.
Quâ Rex tempestate novo auctus Hymenæo
Vastatum fines iverat Assyrios,
Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,
Quam de virgineis gesserat exuviis.
Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Vbertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.
Id mea me multis docuit regina querelis,
Invisente novo prælia torva viro.
At tu non orbum luxsti deserta cubile,
Sed fratris cari flebile discidium:
Quum penitùs mœstas exedit cura medullas.

Ut tibi tunc toto pectore sollicitæ
Sensibus ereptis mens excidit ? atqui ego certè
Cognoram à parva virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quo non fortius ausit alis ?
Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es ?
Jupiter, ut tersti lumina sæpè manu.
Quis te mutavit tantus Deus ? an quòd amanteis
Non longè à caro corpore abesse volunt ?
At quæ ibi, proh, cunctis pro dulci conjuge Divis
Non sine taurino sanguine pollicita es !
Si reditum retulisset is, aut in tempore longo
Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret.
Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu
Pristina vota novo munere dissolvo.
Invita, ô regina, tuo de vertice cessi,
Invita. adjuro teque, tuumque caput.
Digna ferat, quòd si quis inaniter adjurarit.
Sed qui se ferro postulet esse parem ?
Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Phthia clara supervehitur :
Cum Medi properâre novum mare : quumque juventus
Per medium classi barbara navit Athon.
Quid faciant crines, quum ferro talia cedant ?
Jupiter, ut Chalybon omne genus pereat.
Et qui principio sub terrâ quærere venas
Institit, ac ferri frangere duritiem.
Abrupta paulò antè comæ mea fata sorores

Lugebant, cum se Memnonis Æthiopis
Unigena impellens nutantibus aëra pennis
Obtulit Arsinoës Chloridos ales equus.
Isque per æthereas me tollens advolat umbras,
Et Veneris casto collocat in gremio.
Ipsa suum Zephyritis eò famulum legarat,
Grata Canopæis incola littoribus.
Scilicet in vario ne solum lumine cœli
Aut Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret: sed nos quoque fulgeremus
Devota flavi verticis exuvia.
Vividulo afflatu cedentem ad templa Deûm me
Sidus in antiquis Diva novum posuit
Virginis & savi contingens namque leonis
Lumina, Callisto juncta Lycaonia.
Vertor in occasum tardum dux ante Booten,
Qui vix sero alto mergitur Oceano.
Sed quamquam me nocte premunt vestigia Divûm;
Luce autem dant Tethyi restituor:
(Pace tuâ fari hæc liceat Phamnusia virgo:
Namque ego non ullo vera timore tegam,
Non si me infestis discerpant sidera dictis,
Condita quin veri pectoris evolüam)
Non his tam lætor rebus, quàm me abfore semper,
Abfore me à Dominæ vertice discrucior.
Quicum ego, quum virgo quondam fui, omnibus expers
Unguentis, una millia multa bibi,

Nunc vos, optato quas junxit lumine tæda;
Non priùs unanimis corpora conjugibus
Tradite nudantes rejectâ veste papillas,
Quàm jucunda mihi munera libet onyx:
Vester onyx, casto petitis quæ jura cubili.
Sed quæ se impuro dedit adulterio,
Illius ah mala dona levis bibat irrita pulvis.
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sed magis, ô nupta, semper concordia vestras
Semper amor sedes incolat assiduus.
Tu verò, regina, tuens cum sidera Divam
Placabis festis luminibus Venerem
Sanguinis expertem; non votis esse tuam me,
Sed potiùs largis effice muneribus.
Sidera cur retinent? utinam coma regia fiam.
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion.

Imitation du Latin.

Le celebre Conon, dont les yeux assurez
Observent nuit & jour les Globes azurez,
Qui sçait par quels ressorts finissant sa carriere,
Le Soleil sous les Eaux va cacher sa lumiere,
Et preste ses rayons à mille Astres divers,
Qui la nuit en sa place éclairent l'Univers;
Ce Conon dans le Ciel, m'a déja reconnuë
De Chevelure blonde, Etoile devenuë.
L'aimable Berenice autrefois me porta,
Autrefois sur sa teste avec soin m'ajusta;

J'étois sa Chevelure, & j'ornois son visage,
A qui le Dieu d'Amour auroit pû rendre hõmage.
Elle m'offrit aux Dieux, dont un si beau present
Obtint pour son Epoux le secours tout-puissant;
C'étoit le Roy du Nil, le jeune Ptolomée
Qu'elle aimoit tendrement, dont elle étoit aimée.
Ce Prince à son Epouse uni nouvellement,
Comblé de ses faveurs & toûjours son Amant,
Ecouta trop la voix d'une gloire ennemie,
Et déclara la guerre aux Princes d'Assyrie:
Ma Reine qui de Mars redoutoit les fureurs,
Répandit un torrent de veritables pleurs;
Bien differens de ceux qu'au jour de l'Hymenée,
Fait couler de ses yeux l'Epouse abandonnée,
Lors qu'elle voit sortir ses Parens & ses Sœurs,
Qui d'un Amant heureux la livrent aux ardeurs.
Elle ne verse alors que quelques feintes larmes,
Et l'amoureux combat luy donne peu d'alarmes:
Le moindre effort l'étonne, & semble l'offenser;
Mais je sçay sur cela ce que l'on doit penser;
Et j'ay veu quelquefois ma Reine se défendre,
Lors que son jeune Epoux vouloit trop entreprendre:
Elle le repoussoit, quoy qu'il plust à son cœur;
Mais elle souhaitoit qu'il fust bientôt vainqueur.
Belle Reine à present dans vos douleurs ameres,
Vos attraits sont moüillez par des larmes sinceres;
Vous pleurez, vous poussez mille tristes soûpirs
Non, parce que la guerre interrompt vos plaisirs;

Mais d'un Epoux aimé l'abſence perilleuſe
Jette un trouble mortel dans vôtre ame amoureuſe.
Enfin vous n'avez plus cette intrepidité
Qui de vos premiers ans ſoûtenoit la fierté;
A des ennuis ſans fin vôtre cœur s'abandonne,
Le moindre bruit qui court l'inquiete & l'étonne.
Ne vous ſouvient-il plus de l'Hymen glorieux,
Qui de plus grand que vous ne laiſſe que les Dieux?
De tout vôtre bonheur rappellez la memoire,
Il ſied mal de pleurer quand on a tant de gloire.
Vous le dîtes vous-même à vôtre triſte Epoux,
En eſſuyant les pleurs qu'il répandoit pour vous,
Plus que luy maintenant vous êtes affligée,
Quel revers ou quel Dieu vous a ſi-tôt changée?
Vous aimez, vous brûlez, & pour les vrais Amants
Un ſeul moment d'abſence a mille affreux tourmens.
Mais afin qu'à vos vœux les Dieux fuſſent propices,
Et qu'ils daignaſſent voir les pompeux ſacrifices,
Où le Prêtre immolant cent Tauraux chaque jour
De vôtre Epoux vainqueur demandoit le retour.
Helas! qu'avez-vous dit, quelle injuſte promeſſe,
Sans m'avoir conſultée a fait vôtre tendreſſe?
J'ay beau la condamner; malheureuſe! c'eſt moy
Qui dois auprés des Dieux dégager vôtre foy;
J'obéïs à regret à vôtre ordre ſuprême,
Je vous quitte à regret, j'en jure par vous-même,
Par vôtre front ſacré, par vos divins appas,
(Qui jure à faux par eux ſoit puni du trépas)

Mais je murmure en vain contre le fer barbare
Qui de ce front charmant pour jamais me ſepare,
Qui peut luy réſiſter ? le fer ſurmonte tout,
Rien ne s'oppoſe à luy, dont il ne vienne à bout ;
Jadis le fer du Mede a coupé des Montagnes,
Et changé leurs hauteurs en de vaſtes Campagnes,
Seroit-il émouſſé par d'impuiſſans cheveux,
De qui le moindre vent forme & défait les nœux ;
Ils ſont contre les cœurs aſſez pourvûs de charmes,
Mais pour braver le fer ce ſont de foibles armes.
Maudit ſoit mille fois celuy qui le premier
Arracha de ſa mine & façonna l'acier,
Ce funeſte métal dont l'envie & la rage,
Ont fait mille inſtrumẽs de meurtre & de carnage.
Déja d'autres cheveux, d'autres treſſes, mes ſœurs,
D'abord en renaiſſant ont pleuré mes malheurs ;
Mais à peine la nuit faiſoit place à l'Aurore,
Quand je vis arriver le tendre Epoux de Flore,
Le doux pere des fleurs, le zephire ſubtil,
Gracieux habitant des rivages du Nil ;
Envoyé par les Dieux dont la bonté ſuprême,
Vouloit me couronner d'un nouveau diadéme.
Avant que les mortels euſſent ouvert les yeux,
Il vint en tourbillon pour m'enlever aux Cieux.
Dans ce Temple où Venus eſt par vous adorée,
J'étois ſur un Autel, dépoüille conſacrée,
Et de là dans les Airs mes Cheveux ſoûtenus,
Volerent auſſi-tôt dans le ſein de Venus.

La Déesse me prit, & ses mains immortelles
Me donnerent d'abord mille beautez nouvelles;
Un cercle de rayons d'abord m'environna,
Dont le soudain éclat me plut & m'étonna.
Enfin elle voulut que vôtre Chevelure,
D'une Etoile eust au Ciel le rang & la figure.
Ariadne jadis vit son royal bandeau,
Par un ordre pareil faire un Astre nouveau.
La Vierge & le Lyon resserrant leur lumiere,
Prés de Caliste entr'eux ont marqué ma carriere;
Je cours vers l'Occident où je guide Vesper,
Qui le plus tard qu'il peut se plonge dans la Mer;
Je vois rouler des Cieux la brillante machine,
Je sens marcher sur moy toute la Cour divine;
Mais il faut l'avoüer, deussent de tous côtez
S'élever contre moy les Astres irritez;
A revenir vers vous je serois toute prête,
Et me trouverois mieux sur vôtre aimable tête,
Nourrie avecque soin d'essence & de parfums,
Qu'environnée au Ciel de rayons importuns,
Mais à de vains honneurs les Dieux m'ont destinée,
Et je suis en ces lieux pour toûjours enchaînée.
Vous que l'Hymen unit par des liens sacrez,
Refusez des plaisirs si long-temps desirez,
Et ne permettez point qu'un Epoux temeraire
Fasse ce qu'aux Epoux il est permis de faire:
Avant que vous m'ayez par des presens offerts,
Engagée à donner des charmes à vos fers.

Je ne parle qu'à vous, beautez chaſtes & ſages,
C'eſt de vous que je veux recevoir des hommages,
Puiſſent ſe perdre en l'air les odieux preſens
De celles dont les vœux ne ſont point innocens,
Je ne ſuis point propice aux cœurs ſoüillez de crimes,
Pour vous qui ne brûlez que de feux legitimes,
Dans un heureux Hymen joüiſſez d'une paix,
Dont la tranquillité ne finiſſe jamais.
Et vous, ma belle Reine, à qui je dois ma gloire,
De ce que je vous fûs, conſervez la memoire,
Lorſque vous tournerez vos regards vers les Cieux,
Sur moy de tems en tems arrêtez vos beaux yeux;
Daignez me confier vos ſecrettes demandes,
Et ſouffrez qu'à Venus je porte vos offrandes.
Mais je paſſe avec vous trop de tems en diſcours,
Le jour approche, il faut que je ſuive mon cours,
De mes retardemens déja le Ciel s'irrite,
Adieu ma Reine, adieu, malgré moy je vous quite.

Il eſt juſte, dit Cléopatre à Catulle, aprés avoir lû pluſieurs fois ces Vers, que je m'acquite à preſent de ce que je vous ay promis; elle ſe leva auſſi-tôt, & aprés avoir congedié ſa Cour, elle le fit paſſer par un beau jardin, au bout duquel il y avoit un ſalon délicieux, aux deux côtez duquel étoient deux grottes magnifi-

ques, où l'eau que l'art y avoit conduite par des canaux dorez faiſoit mille figures ſurprenantes; les fenêtres du ſalon donnoient d'un côté ſur l'appartement royal qui étoit à l'autre extrémité du jardin, où il formoit une face admirable; de l'autre côté elles donnoient ſur un jardin d'orangers & de citronniers, terminé par une caſcade magnifique qui faiſoit un bruit pareil à celuy des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable ſalon que Cléopatre mena Catulle, elle le fit aſſeoir ſur une pile de carreaux de differentes étoffes, & s'étant à demi couchée ſur un petit lit de drap d'or, elle parla de la ſorte.

HISTOIRE DE CALLIMAQUE ET DE BERENICE.

CALLIMAQUE ayant réſolu de ſuivre l'éxemple de ſon pere, qui avoit preferé l'étude de la Poëſie au gouvernement de la Republique de Cyrene, qu'il pouvoit eſperer avec beaucoup de juſtice, vint à Alexandrie ſur la fin du regne de Ptolomée Philadelphe, celuy de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & d'affection pour les Lettres. Il ne tarda guere à eſtre connu & eſtimé dans une Cour, où il ſuffiſoit de faire profeſſion des Sciences pour s'attirer beaucoup de conſidération. Mais outre que Callimaque avoit infiniment de merite, il étoit encore d'une qualité diſtin-

guée, & à qui on devoit des égards particuliers ; car je penſe que vous n'ignorez pas que ſes Anceſtres avoient fondé, & tenu fort long-tems dans la Lybie, le Royaume de Cyrene ; leurs Sujets ſe révolterent enfin contre eux ; & Cyrene devint un Etat populaire ; mais ils conſerverent toûjours parmi leurs Citoyens une eſpece de Principauté, dont le grand Pere de Callimaque a joüi le dernier : il fut leur Général, & ſe ſignala dans cet employ par des actions de prudence & de valeur. Je vous raconte là des choſes que vous ſçavez ſans doute auſſi-bien que moy ; car il y a apparence que vous avez lû cette epitaphe, où Callimaque dit luy-même ce que je viens de vous dire.

Καλλιμάχου Επιγράμμια κβ'.

Οστις ἐμὴν σῶρὰ σῆμα φέρεις πόδα, Καλλιμάχου με
Ιδι Κυρηναίου παῖδά τε καὶ γενέτην.
Εἰδείης δ' ἄμφω κεν. ὁ μὲν ποτε παιρίδος ὅπλων
Η.ξέν, ὁ δ' ἤεισεν κρείσσονα βασκανίης.

Οὐ νέμεσις. Μοῦσαι γὰρ ὅσους ἴδον ὄμμασι παῖδας
Ἀχῆι βίου πολιοὺς οὐκ ἀπέθεντο φίλους.

Callimachi Epigramma 22.

Quisquis adis tumulum, me noveris esse viator
Callimachi natum, Callimachique patrem.
Sic ambos noris. fuit ille vir inclytus armis
Dux patriæ, invidia dulcius hic cecinit.
Nec mirum, nam quos blandæ aspexere puellos
Musæ oculis, illos & coluere senes.

Imitation du Grec.

PAssant dont cette tombe arreſte icy les yeux,
Apprens que je ſuis de Cyrene;
Callimaque guerrier & fameux Capitaine
Fut mon pere, & compta des Rois pour ſes ayeux;
Callimaque ſçavant receut de moy la vie:
L'un de Mars favory
A du joug ennemi deffendu ſa patrie,
L'autre par les Muſes nourry
A fait des Vers que reſpecte l'envie,
Nul malheur de ſes heureux jours
N'a troublé le paiſible cours,
Des hommes & des Dieux ſa vieilleſſe eſt cherie;
Au récit ſincere & nouveau
D'un deſtin ſi rare & ſi beau,
De quelque étonnement ſi ton ame eſt ſaiſie,
Apprens que le reſpect & l'amour des mortels,

Couronne toûjours la vieilleſſe,
De ceux dont la ſage jeuneſſe,
A des neuf doctes Sœurs cultivé les autels.

Callimaque étoit bien fait, quoy qu'il ne fuſt pas beau : il étoit d'une taille moyenne, mais droite & proportionnée : il avoit le teint un peu bazanné, les cheveux noirs, les yeux de même couleur, & une certaine indolence ſpirituelle dans toutes ſes manieres, qui plaiſoit extrémement. On voyoit ſur ſon viſage un air de mélancolie, au travers duquel il paroiſſoit je ne ſçay quoy de tendre & de paſſionné, qui intereſſoit pour luy malgré qu'on en euſt. Il parloit peu, mais il ne diſoit rien qui ne fuſt fort agréable ; au reſte il étoit ſage, diſcret, & l'homme du monde qui ſçavoit le mieux taire ce qu'il falloit.

Cléopatre s'arrêta en cet endroit, & tira de ſa poche une petite boëte à portrait qui n'avoit rien de ſuperflu, mais dont l'ouvrage étoit admirable : elle l'ouvrit & y fit voir à Ca-

tulle le portrait de Callimaque fait au naturel, qu'elle avoit trouvé dans un cabinet d'antiques, où les Rois d'Egypte avoient ramassé une infinité de médailles & d'anciennes peintures; & aprés qu'il l'eut assez consideré, elle reprit ainsi son discours.

Callimaque ayant toutes ces grandes qualitez, acquit tant de credit & tant de considération en Egypte, qu'on le regarda bientôt comme le favori de Ptolomée, qui luy faisoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviser. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de son Histoire, il faut vous dire quelque chose des interests de la Cour d'Egypte, & de l'état auquel elle se trouvoit pour lors.

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon, magnifique & liberal, aimant les lettres avec excés, & ne concevant que des dessеins relevez: il avoit plusieurs enfans, mais qui ne luy ressembloient pas tous. Ptolomée son fils & les deux Bereni-

ces ſes filles tenoient beaucoup de ſon humeur douce & bien-faiſante ; mais Laodice l'aiſnée de ſes filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuſes & des plus méchantes Princeſſes qui ayent regné ; avec cela elle ne laiſſoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour ſe faire aimer par ceux qui ne connoiſſoient pas ſon caractere. Ptolomée ne l'aimoit point, & il luy donna des marques bien ſenſibles de ſon averſion, lors qu'Antiochus Roy de Syrie luy envoya demander une de ſes filles en mariage ; outre que Laodice étoit l'aiſnée, il ſembloit qu'Antiochus euſt même quelques veuës particulieres pour elle ; cependant Ptolomée réſolut de luy donner une des cadettes : il eſt vray que cette réſolution ne puſt s'éxecuter, & ne laiſſa pas d'avoir des ſuites bien funeſtes.

Antiochus vint luy-même à la Cour d'Egypte, & Laodice, dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de

rapport avec celle de ce Roy, fit tant par ſes artifices & par ſes complaiſances, qu'elle luy donna de l'amour ; & que quoy qu'il euſt déja fait beaucoup d'avance auprés de Berenice, il s'en retira & s'attacha tout entier à Laodice ; & enſuite malgré les remontrances de Ptolomée, l'épouſa. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on euſt de grands égards pour Antiochus ; ainſi on ſouffrit avec patience l'affront qu'il faiſoit à Berenice, qui étoit celle-là même dont le portrait vous a ſi fort plû. Elle fut tres-ſenſible aux mépris d'Antiochus, quoy qu'elle ne l'aimaſt point, & juſqu'à ce qu'elle euſt été vengée, elle ne parla d'autre choſe que du plaiſir que luy feroient ceux qui luy donneroient les moyens de ſe venger. Un jour que la converſation ſe tourna ſur ce ſujet, elle dit à Callimaque, qu'elle pardonneroit à un de ſes ſujets d'avoir la temerité de l'aimer & de luy dé-

clarer ſon amour, pourveu qu'il la vengeaſt. Callimaque qui avoit coûtume de luy entendre dire mille choſes pareilles, ne fit aucune réfléxion ſur celle-là ; mais peu de tems aprés il s'apperçeut, que lors qu'il étoit ſeul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les mauvais offices qu'il pouvoit ; il s'interrogeoit luy-même ſur cela, & il prenoit plaiſir à ſe tromper ; car au lieu de s'avoüer la paſſion qu'il commençoit à ſentir pour Berenice, il prétextoit de raiſons de politique, tout ce qui n'étoit qu'un effet de l'amour ; cependant il ſe rendit tres-aſſidu auprés de Berenice, & plus il la vit, plus il devint amoureux.

Cette Princeſſe de ſon côté ſe plaiſoit extrémement dans la converſation de ce Favori, qui n'étoit point avec elle, ce qu'il paroiſſoit avec tout le reſte du monde ; car au lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choſes grandes & ſerieuſes, lors qu'il étoit en préſence de beau-

coup de gens, il badinoit agréablement avec Berenice; & se défaisant de sa gravité lors qu'il approchoit de sa ruelle, il étoit plus enjoüé & plus galant que le plus jeune de ses Courtisans.

Cependant il avoit mis les choses en un état, que Ptolomée étoit sur le point de déclarer la guerre à Antiochus. Ptolomée n'avoit communiqué son dessein à personne, & il ne prenoit les avis que du seul Callimaque. Toutes choses étoient prêtes pour la guerre, lors que l'ayant fait entrer dans son cabinet, il luy demanda pour la derniere fois son sentiment sur cette grande affaire, & l'assûra qu'il ne feroit que ce qu'il luy conseilleroit; de sorte que Callimaque se trouva, pour ainsi dire, l'arbitre de la paix & de la guerre: il fut embarrassé, & pria Ptolomée de luy donner du tems pour penser à la réponse qu'il luy feroit.

Il se retira chez luy, & s'éxamina luy-même avec plus de sincerité

qu'il n'avoit encore fait. Hé bien ; ſe diſoit-il, tu aimes la Princeſſe, un mot qui luy eſt échappé ſans réfléxion t'a obligé à broüiller les affaires d'une maniere que deux des plus puiſſants Royaumes du monde en gemiront peut-être long-tems : Surquoy fondes-tu tes eſperances ? quelles ſont tes vûës ? Berenice t'aimera-t-elle, quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie ? oſeras-tu luy avoüer que tu l'aimes ? Mais qui t'a dit que les ſuites de cette guerre ſeront heureuſes ? qui t'a dit que Ptolomée ne ſera point vaincu ? & ſeras-tu fort agréable à la Fille, quand tu auras cauſé la ruine du Pere ? Mais je veux que cette guerre ait tout le ſuccés qu'on peut ſouhaitter, la Princeſſe ſçaura-t-elle que c'eſt toy qui y auras fait réſoudre ſon Pere ? Sçaura-t-elle que les conſeils que tu as donnez au Roy t'ont été inſpirez par la paſſion que tu as pour elle ? Encore ſi tu luy avois dit que tu l'aimes ;

il s'arrêtoit long-tems sur cette pensée ; & tout d'un coup, comme s'il fust sorti d'un long assoupissement, il reprenoit en luy-même : Moy, luy dire que je l'aime ; & quel seroit mon dessein ? Voudrois-je par une temerité presque sans éxemple détruire la réputation de sagesse & de prudence que je me suis acquise avec tant de peine ? Non, non, continüoit-il, il faut plûtost mourir que de nous démentir si honteusement. Cependant, se disoit-il encore, il faut répondre au Roy, il faut conclure la paix ou la guerre. Helas ! ajoûtoit-il douloureusement, dequoy me suis-je avisé de vouloir me mêler du Gouvernement de l'Etat, moy qui n'ay quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des belles Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques.

Ces differentes pensées l'entretinrent si long-tems, que la nuit étant déja fort avancée, il se coucha a-

vant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il se leva d'abord qu'il fut jour, & comme l'appartement qu'il occupoit dans le Palais, donnoit sur les jardins, il alla se promener pour réver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faisoit tres-beau ce jour-là, & la Princesse Berenice s'étant éveillée plûtost qu'à l'ordinaire, étoit venuë prendre l'air dans le même jardin où Callimaque se promenoit. Il y avoit déja long-tems qu'elle y étoit, sans qu'il l'eust vûë ; enfin il entra dans un petit bois de myrtes, dont les allées étoient extrémement étroites & touffuës, & où le gazoüillement des oyseaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau, faisoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laissé ses femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit assise dans ce bois sur un siege de gazon qui étoit au bout d'une allée, auprés d'un bassin de jaspe élevé sur un pied destail de marbre, dont l'eau qui sortoit du

baſſin par deux ou trois muſles de Lion, empéchoit de voir l'ouvrage qui étoit tres-beau.

Callimaque vint juſqu'aux pieds de la Princeſſe ſans l'appercevoir, tant il étoit occupé de ſa réverie ; & lors qu'il jetta les yeux ſur elle, il luy fit une profonde révérence, & voulut ſe retirer par reſpect, mais elle luy ordonna de demeurer auprés d'elle ; & enſuite s'étant levée, elle voulut qu'il luy aidât à marcher. Il étoit ſi réveur & ſi mélancholique, que ſa triſteſſe paroiſſoit ſur ſon viſage ; elle luy demanda les raiſons de ſon chagrin, & comme elle ſçavoit qu'étant fort ſérieux par tout ailleurs, il tâchoit de paroître enjoüé pour la rejoüir lors qu'il étoit auprés d'elle. Vous oubliez, luy dit-elle obligeamment, que vous êtes avec moy. Helas ! Madame, repliqua-t-il en ſoûpirant, & en la regardant d'un air paſſionné, c'eſt parce que je m'en ſouviens trop bien que je ſuis ſi chagrin ; il rougit auſſitôt

& baiſſa les yeux; la Princeſſe rougit de même, & ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit luy dire, ou du moins feignit de ne le pas comprendre, car elle continüa à le preſſer de luy dire les cauſes de ſa triſteſſe.

Que diriez-vous, Madame, luy dit-il, ſi je vous apprenois que je ſuis amoureux? Je ne vous demanderois plus, reprit-elle, pourquoy vous êtes ſi réveur; car enfin j'ay oüy dire, que les Amans révent toûjours lors qu'ils ne ſont plus auprés de leurs Maîtreſſes. Il y en a même, interrompit Callimaque, qui révent auprés d'elles, quoy qu'ils y ſoient ſeuls. C'eſt ce que je ne ſçavois point, luy dit-elle; mais il me ſemble que ces Amans ſi réveurs feroient beaucoup mieux d'entretenir leurs Maîtreſſes, que de les laiſſer incivilement s'ennuyer en leur compagnie. En verité, ajoûta-t-elle en riant, ces Amants-là ſont un peu viſionnaires. Je n'ay garde, repliqua-t-il, de pren-

dre leur parti contre vous : mais j'oseray vous dire, qu'on peut être seul auprés de la personne qu'on aime, & y réver sans être visionnaire. Comme il vit que la Princesse étoit disposée à l'écouter : On aime, dit-il, quelquefois des personnes à qui le respect empêche qu'on ne le dise ; il se fait alors un combat secret entre l'Amour qui veut qu'on parle, & le devoir qui oblige à se taire ; ces troubles & ces agitations rappellent un homme tout entier en luy-même, & ne le laissent pas en état de dire des inutilitez, lors qu'il a des choses si importantes à dire, & qu'il est obligé de les taire. Tout ce que vous dites, reprit la Princesse, est beau & bien pensé ; mais quand on a un peu d'esprit & de raison, on n'aime que des personnes à qui on peut avoüer sa passion sans blesser son devoir. Ah ! Madame, s'écria Callimaque, a-t-on toûjours le tems de raisonner, lors qu'on devient amoureux ? N'est-on pas surpris sans

qu'on y penſe, & n'y a-t-il pas quelques occaſions où l'homme le plus raiſonnable ſe flatte, & s'imagine qu'on luy pardonnera ſa temerité? Je vous ay oüy dire à vous-même, que vous ſouffririez qu'un de vos Sujets qui vous auroit vangée, euſt la folie de vous aimer & de vous le dire. Il eſt vray, reprit Berenice, que je l'ay dit: mais il eſt vray auſſi, que quoy que j'aye pû dire, je ne ſçay pas trop ce que je ferois, ſi un Sujet, aprés m'avoir bien ſervie, s'oublioit aſſez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en ſoûpirant, la folle eſperance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un malheureux qui les a entenduës, & qui ſe voyant en état de vous venger, a crû qu'il luy étoit permis de vous aimer. Hé! de grace, interrompit la Princeſſe, apprenez-moy qui eſt cet homme qui peut me venger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçu

que les femmes de la Princeſſe étoient dans une autre allée fort loin d'elle, ſe jetta à ſes genoux, & luy dit : Vous voyez, Madame, le témeraire qui oſe vous aimer, & qui eſpere vous venger. Berenice fit un pas en arriere, & ordonna à Callimaque de ſe lever. Je vous eſtime trop, luy dit-elle enſuite, pour prendre ſérieuſement tout ce que vous me dites : je regarde vôtre amour comme une plaiſanterie que vous avez voulu faire, ſur ce que l'envie d'être vengée, m'avoit fait dire des choſes un peu trop outrées : mais ſouvenez-vous que ces plaiſanteries-là ne doivent ſe faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lors qu'on veut les continüer. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une malheureuſe paſſion que vous avez allumée vous-même ; ſans vos flatteuſes paroles je me ſerois défendu, & j'euſſe réſiſté à vos charmes, ſi vos diſcours ne m'euſſent trompé & obligé, pour

ainſi dire, à me trahir moy-même. Je ne vous réponds pas que je puiſſe éteindre un feu que j'ay long-tems pris plaiſir à entretenir & à augmenter ; mais j'oſe vous aſſurer que je l'empêcheray avec tant de ſoin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moy que vous ne puiſſiez oublier que j'ay eu la hardieſſe de vous aimer. Au reſte, continüa-t-il, je ne laiſſeray pas de faire pour vôtre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontez ; la Paix ou la guerre entre l'Egypte & la Syrie dépendent de mon ſeul avis, & je vais réſoudre le Roy à déclarer la guerre, & à la faire avec tant de force, qu'on ſera bientôt en état d'impoſer à Antiochus & à Laodice telles Loix qu'on voudra. Callimaque aprés cela ſe retira, ſans oſer attendre la réponſe de Berenice.

Cette Princeſſe fut ſi charmée & ſi touchée de la ſoûmiſſion qu'il luy fit paroître, qu'elle eut plus d'une

fois envie de le faire rappeller, pour luy dire quelque chose de plus obligeant; elle fit encore plusieurs tours dans le jardin, & ne pensa à autre chose qu'à la passion respectueuse de Callimaque. Quelles suites dangereuses, se disoit-elle, puis-je craindre d'un amour si sage & si soûmis? n'y a-t-il pas de la cruauté de refuser à un homme qui me sert avec tant de desinteressement, la permission de me dire qu'il m'aime? Toutes les vertus de Callimaque luy revenoient ensuite dans l'esprit, & y causoient un trouble qui approchoit bien fort de l'amour. Pour luy, il alla trouver le Roy, dont il tourna l'esprit de maniere, que la premiere chose que la Princesse apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit arrêtée contre la Syrie. Il y avoit long-tems que les troupes étoient prêtes à marcher; & on fit une irruption si brusque & si violente dans les Etats d'Antiochus, que ce Roy se crut d'abord perdu. Il as-

ſembla enſuite de puiſſantes armées, & la guerre fut ſanglante de part & d'autre.

Pendant tout le tems qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'armée, ſe rendit plus aſſidu que jamais auprés de Berenice, tâcha même de paroître plus enjoüé; mais il ne pouvoit pas ſi bien ſe contraindre qu'il ne luy échapât de tems en tems des ſoupirs qui trahiſſoient ſon cœur. Il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être ſeul auprés d'elle, & lors qu'il y étoit, il ne parloit que de choſes indifferentes. Il eſt vray qu'on voyoit bien qu'il ſe faiſoit une violence extrême pour cacher ce qu'il penſoit; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la converſation.

Une conduite ſi ſage & ſi reglée avança plus ſes affaires que n'euſſent fait les plus grands emportemens; plus il s'obſtinoit à ſe taire, plus la Princeſſe ſe diſoit en elle-même des choſes avantageuſes pour luy; &

plus il s'efforçoit à cacher la passion qu'il avoit pour elle, plus elle tâchoit de luy faire connoître la bonté secrette qu'elle avoit pour luy. Cependant les Généraux d'Egypte défirent deux ou trois fois les troupes d'Antiochus, qui enfin apprehendant la désolation entiere de ses Etats, envoya des Ambassadeurs à Ptolomée pour luy demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires pour la traiter, & Callimaque fut choisi du côté d'Egypte. Il se disposa à partir pour se rendre sur la frontiere le plûtost qu'il pourroit, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il servoit; il fit un équipage superbe, & contre son ordinaire il se para luy-même, & s'habilla avec tant de richesse & de propreté, que sa bonne mine en parut beaucoup davantage. Toute la Cour alla prendre congé de Callimaque, & on luy fit des honneurs extraordinaires dans

cette occaſion, qui luy étoit d'autant plus avantageuſe, que c'étoit luy qui avoit conſeillé cette guerre dont le ſuccés étoit ſi heureux.

Parmi tant de ſujets de joye, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laiſſer paroître un fonds de triſteſſe ſecrette qui l'accabloit; il ſoûpiroit ſouvent; il levoit les yeux au ciel, comme pour ſe plaindre de ſa deſtinée: enfin il faiſoit tout ce que font ceux qui ont de grands chagrins, & qui n'oſent en parler. Hé bien, ſe diſoit-il quelquefois à luy-même, voilà beaucoup de ſang que tu as fait répandre: voilà beaucoup de malheureux que tu as ſacrifiez à la folle envie que tu avois de plaire à une fiere Princeſſe qui mépriſe ta paſſion: Quel parti veux-tu prendre maintenant? ne veux-tu point encore conſulter cette ingratte Princeſſe, & préferer aux intereſts publics celuy de ſa vengeance particuliere? Ah! Callimaque, n'as-tu fait juſqu'icy profeſſion de mépri-

ſer

ſer ce que le reſte des hommes eſtime tant, & d'avoir des veuës differentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne ſeroient point capables? Que feray-je donc, continuoit-il en luy-même? Partons, ajoûtoit-il, ſans voir l'inſenſible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous ſouvenons pas ſeulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée. Tandis qu'il prenoit cette reſolution, la Princeſſe commençoit à s'alarmer de ce qu'il ne venoit point luy dire adieu; il avoit déja eu du Roy ſon Audiance de congé: il étoit fort tard, & on diſoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah! Callimaque ne m'aime plus, s'écrioit-elle en preſence de Pheronie, une de ſes femmes, pour qui elle n'avoit rien de ſecret. Mais penſes-tu, continuoit-elle, qu'il parte ſans me voir? La bien-ſeance & ſon devoir ne l'emporteront-ils pas ſur les au-

tres considerations qu'il peut avoir? D'où vient qu'il commence à me fuïr, lors qu'il est plus en état que jamais d'obtenir en me vengeant la permission de m'aimer? Il n'est plus touché de moy; mes froideurs l'ont rebuté, je perds le plus soûmis, le plus discret & le plus accompli des Amans; & ce qui me desespere, Pheronie, je le perds dans le moment que je commence à l'aimer: car enfin il ne faut pas que je t'en fasse un mystere, Callimaque a trouvé le secret de vaincre ma fierté, je l'aime, ma chere Pheronie. Tandis que Berenice s'entretenoit ainsi avec cette femme, on vint luy dire qu'un homme demandoit à luy parler de la part de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cét homme luy donna un billet qu'elle lût aussi-tôt. Il étoit à peu prés en ces termes.

PERMETTEZ-MOY, *Madame, de partir sans aller vous dire adieu. Je*

me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choſes qui pourroient vous irriter. Mais ſouvenez-vous, je vous prie, que ce n'eſt que par un excés de reſpect pour vous que je manque dans cette occaſion à ce que je vous dois.

CALLIMAQUE.

Berenice ne pût s'empêcher de faire réponſe à Callimaque, elle ſe fit apporter des Tablettes, & y écrivit ces mots.

BERENICE *ne pardonnera jamais à* CALLIMAQUE, *le peu de ſoin qu'il aura de luy plaire, s'il part ſans la voir. On ne peut deviner les raiſons qu'il a de la faïr, & on ne ſera point ſatisfaite qu'il ne ſoit venu luy-même les expliquer.*

BERENICE.

Callimaque étoit trop amoureux pour refuſer d'obeïr à un ordre ſi charmant. Il fit prier la Princeſſe de

trouver bon qu'il la viſt le ſoir même qu'il reçût ce billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint enſuite à ſon appartement, lorſque tout le monfut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus inſenſibles; elle étoit dans un lit noir rehauſſé de broderies d'argent & garni d'une infinité de cordons couleur de feu; ſes bras à demy nuds tomboient negligemment ſur ſa couverture; ſes cheveux flottoient ſur ſa gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort legere, au travers de laquelle on en découvroit toutes les beautez.

Callimaque ſe mit à genoux auprés de ſon lit, & la regarda ſans luy rien dire, avec un trouble & un embaras qui la firent rougir. Ils s'apperceurent tous deux de l'état où ils étoient, & leur trouble augmenta encore par la réflexion qu'ils y firent. Enfin la Princeſſe rompit la premiere ce ſilence, qui avoit je ne

ſçay quoy de fort doux & de fort amoureux. Hé bien, Callimaque, luy dit-elle, vous vouliez partir ſans me voir? Eſt-ce que vous vous repentez de m'avoir ſervie, & que reſolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlaſſe. Ah, Madame, repliqua-t-il, que vous rendez peu de juſtice au reſpect d'un malheureux, qui ſe défioit de luy-même, & qui n'oſoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles défenſes, il vous aime toûjours avec une paſſion qui ne finira jamais. Callimaque en diſant cela, jetta les yeux ſur Berenice; & comme il remarqua qu'elle le regardoit d'une maniere qui n'avoit rien de rude ni d'irrité, il continua à luy parler ainſi: Croyez, Madame, que j'ay fait tous mes efforts pour étouffer cette paſſion qui vous offenſe, mais les feux que vous allumez, ſont trop difficiles à éteindre, & je ſens bien que je vous aimeray toute ma vie: Je ſens de plus

que mon amour, aigri par la contrainte où je l'ay tenu jusqu'à present, va desormais éclater malgré moy. Non, Madame, ajoûta-t-il, je n'en suis plus le maître; & si vous ne voulez pas qu'il paroisse, il faut que j'aille me cacher moy-même dans quelque desert, où je tâcheray inutilement de vous oublier. Voilà, Madame, la resolution que je prens, & d'abord que j'auray fait pour vous dans l'employ que le Roy m'a donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais; j'iray habiter des climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moy. Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eust voulu se retirer; & la Princesse l'arrêtant par le bras: Quelle étrange resolution prenez-vous, luy dit-elle? de pareils excés sont-ils dignes de Callimaque? Hélas, Madame, interrompit-il, je ne suis plus moy-même, & c'est bien injustement, que j'ay en-

core dans le monde cette reputation de sageſſe & de force d'eſprit que mes premieres actions m'ont acquiſes ; je ſuis maintenant de tous les hommes le plus foible & le plus malheureux. Que je ſuis à plaindre, s'écria-t-il enſuite, d'avoir perdu ce repos dont je joüiſſois ; uniquement occupé de l'étude & des belles Lettres. Il y en a, dit la Princeſſe, en paſſant la main ſur ſon viſage pour cacher ſa rougeur, qui ſe croiroient peut-être heureux s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoy donc, Madame, reprit-il auſſi-tôt ? en quoy faites-vous conſiſter mon bon-heur ? Comptez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ay de vous écouter & de ſouffrir les déclarations que vous me faites : Callimaque, ſongez que c'eſt beaucoup pour une perſonne de mon rang. Ah ! Madame, dit-il en ſe remettant à genoux, ç'en eſt plus que je ne merite, & je ne porte point mes deſirs plus loin : ſouffrez que je vous aime & que je vous le

diſe, & je ſeray le plus heureux & le plus content des hommes. Il ſe teut aprés cela, & comme il vit que Berenice ne luy répondoit point. Ma Princeſſe, continua-t-il, vous ne me dites rien. Helas! vous ne voulez donc pas ſouffrir la plus pure, la plus diſcrette & la plus reſpectueuſe de toutes les paſſions? Allez Callimaque, allez, luy dit-elle, en luy tendant une main qu'il prit, & qu'il preſſa entre les ſiennes, vous ne ſçavez pas connoître vôtre bon-heur: le ſilence d'une Princeſſe en de pareilles occaſions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres perſonnes. Callimaque aprés cela luy tint mille diſcours tendres qu'elle écouta avec une bonté & une complaiſance qui le charmerent; elle ſouffrit même qu'il luy baisât les mains en luy diſant adieu, & il partit avec tous les ſujets du monde d'être ſatisfait de l'Amour.

Il ne fut pas long-temps ſur la Frontiere ſans conclure une Paix

tres-glorieuſe à Ptolomée, & tres-douce à Berenice, qui fut vengée peut-être un peu trop cruellement : car on obligea Antiochus à repudier Laodice qu'il avoit épouſée contre le ſentiment de Ptolomée, & à épouſer la cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle. Callimaque ne revint point à la Cour que le Traité de Paix n'euſt été executé. La jeune Berenice fut conduite par luy en Syrie : le mariage ſe fit avec toutes les ceremonies poſſibles. Laodice repudiée & malheureuſe aima mieux demeurer comme une éxilée dans une Cour où elle avoit regné, que de retourner en Egypte.

Callimaque à ſon retour y fut receu de tout le monde avec des honneurs extraordinaires ; mais la reconnoiſſance que luy témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on luy faiſoit. Cette Princeſſe s'accoûtuma tellement à l'entendre ſe plaindre de ſes peines amoureuſes, qu'à la fin

elle le plaignit elle-même ; & luy avoüa qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorſque la mort de Ptolomée Philadelphe les affligea ſenſiblement, & troubla la tranquillité dans laquelle ils étoient. Ptolomée Evergetes ſucceda à ſon pere, & comme il fut obligé de ſe marier, il jetta les yeux ſur la Princeſſe Berenice ſa ſœur ; ces mariages qui ſont regardez à Rome, comme des monſtres & des crimes énormes, ſont ordinaires en Egypte, où les freres choiſiſſent preſque toûjours leurs ſœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetes avoit mille bonnes qualitez, il étoit jeune, il étoit bien fait, il avoit beaucoup d'eſprit, il aimoit paſſionnément Berenice. Cependant cette Princeſſe eut toutes les peines du monde à ſe reſoudre à l'épouſer : l'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, luy faiſoit regarder toutes ſortes d'engagemens, comme le plus grand

malheur qui puſt luy arriver. Elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer cet homme qui avoit été le premier qui luy euſt plû, & elle ne vouloit point promettre à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus diſpoſer.

Ptolomée qui eut pour Callimaque les mêmes bontez que ſon pere avoit euës, luy confia le deſſein qu'il avoit d'épouſer ſa ſœur ; & comme il ſçavoit qu'elle avoit pour luy beaucoup d'eſtime, il luy ordonna de luy parler de ce mariage qu'il vouloit celebrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princeſſe avec toutes les marques d'affliction & de douleur que vous pouvez vous imaginer; & aprés avoir long-temps ſoûpiré ſans pouvoir parler. Enfin, Madame, luy dit-il, le Ciel ſe laſſe de favoriſer mon Amour, il veut vous mettre entre les bras d'un Roy qui vous fera bientôt oublier le malheureux Callimaque, & il me met dans la fatale ne-

ceſſité de vous faire moy-même la premiere propoſition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur. Le Roy vôtre Frere, veut que vous partagiez ſon thrône, & l'Amour deſintereſſé que j'ay toûjours eu pour vous, veut que je vous conſeille d'accepter des offres ſi éclatantes, deuſſiez-vous m'oublier auſſitôt que vous ſerez Reine, & deuſſay-je mourir de douleur auſſitôt que vous m'aurez oublié. Que de choſes accablantes vous me dites à la fois? répondit-elle: il faut que j'épouſe le Roy: il faut que je tâche à vous oublier: il faut que ce ſoit vous qui me propoſiez ce funeſte mariage; & pour comble de douleur, il faut que vous connoiſſiez aſſez peu les ſentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je vous oublie. Ah, Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne ſçaurois le croire. Concevez donc bien, luy dit-elle, que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde:

je devray mon amour au Roy, & je ne pourray avoir pour luy que de l'indifference : j'auray pour vous toute la tendreſſe imaginable, & je n'oſeray vous en donner des marques : Callimaque, ajoûtoit-elle, ſi l'on pouvoit rompre ce terrible mariage ? ſuis-je la ſeule perſonne aimable dans cette Cour ? le Roy ne peut-il honorer une autre que moy de ſes bontez ? je ſçay que je n'ay pas dû eſperer que je ſerois à vous : mais je me ſuis fait une ſi douce habitude d'écouter vos ſoûpirs & de répondre à vôtre amour, qu'au moins je voudrois n'être à perſonne, & pouvoir toûjours vous aimer avec la même innocence que j'ay fait juſqu'icy. Callimaque luy répondit avec des tendreſſes & des tranſports de douleur qui luy firent encore mieux ſentir la perte qu'elle faiſoit d'un Amant ſi délicat & ſi parfait. Mais enfin ſon mariage fut arrêté avec le Roy, on en prepara les Fêtes & les Ceremonies, & par

une bizarrerie du destin, qui se plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux : Callimaque fut chargé du soin de ces Fêtes. Triste employ pour un cœur amoureux, que l'image cruelle du bonheur d'un Rival afflige & desespere à tout moment.

Callimaque ayant souvent l'occasion de parler en secret à Berenice, à cause de cet employ, s'approcha d'elle le jour du mariage, & la trouvant un peu à l'écart : Hé bien, Madame, luy dit-il, vous allez accorder toute sorte de faveurs à un Epoux que vous n'aimez point ; tandis qu'un Amant que vous aimez, n'ose pas même vous demander que vous daigniez d'un seul mot consoler son desespoir. Callimaque, repliqua la triste Berenice, imaginez quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puisse point s'offenser ; quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puisse être, je vous l'accorderay pour donner à

vôtre amour quelque sujet de se consoler. Callimaque ne pût luy répondre que par une reverence, tant de personnes differentes s'approcherent d'elle dans ce moment, qu'il ne pût plus luy rien dire de particulier de tout le jour.

Les Fêtes du mariage n'étoient pas encore finies, lors que les nouvelles qui vinrent de Syrie troublerent les réjoüissances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus; ce Prince avoit pour elle beaucoup de penchant, elle luy fit des reproches, elle mêla des tendresses à ses plaintes, & elle le rendit plus amoureux que jamais. Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte: mais Laodice une des plus vindicatives personnes qui ait jamais été, s'y opposa; & elle obligea ce Prince aveugle qui s'abandonnoit à toutes ses passions, à empoisonner l'innocente Berenice, qui receut de la main de sa barbare Rivale, le funeste breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta aprés sa mort sur le thrône avec autant d'éclat, & autant de pompe que si le chemin qu'elle avoit pris pour y arriver, eust été le plus innocent & le plus glorieux du monde : mais comme les grands crimes ont cela de propre, qu'ils en attirent toûjours de nouveaux aprés eux ; cette injuste & ambitieuse Reine qui apprehendoit de perdre encore une fois ce thrône qu'elle venoit de regagner, par une action si odieuse, craignit l'inconstance du Roy son mary, & l'empoisonna luy-même, comme il avoit empoisonné la jeune Berenice.

Des actions si horribles, & la mort d'une jeune & innocente Princesse, le malheur d'un Roy que son aveugle amour avoit perdu, irriterent tellement Ptolomée Evergetes, qu'il résolut d'aller punir Laodice de ses cruautez. On cessa donc en Egypte les jeux & les plaisirs, & on se prepara à la guerre avec tant d'application & tant d'empresse-

ment, que les Armées furent bientôt en état de marcher.

Lors que Ptolomée fut sur le point de partir, la Reine Berenice sa femme fut veritablement affligée : elle s'interessoit par devoir en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre ; de sorte qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les perils où le Roy alloit s'exposer, quand elle n'auroit jamais aimé que luy ; & comme elle ne crût point qu'il y eust de moyen plus asseuré pour se mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus, & aprés plusieurs sacrifices, elle promit à la Déesse qu'elle luy consacreroit ses cheveux, qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit attacher dans son Temple en action de graces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon succés qu'il pouvoit souhaitter ; il conquit

preſque toute la Syrie, & ce qui étoit plus conſiderable, il ſe rendit maître de la perſonne de Laodice, qu'il fit punir de ſes crimes par une mort qui euſt paru juſte, ſi elle euſt été ordonnée par un autre que par ſon frere : mais je ne ſçay s'il n'étoit point un peu trop cruel luy-même, de venger la mort d'une ſœur par celle d'une autre ſœur.

Quoy qu'il en ſoit, il revint bientôt triomphant en Egypte, & aprés ſon retour une des premieres choſes que fit Berenice fut de s'acquitter de ſon vœu. Elle ſe fit couper les cheveux, & on avertit les Prêtres qu'ils ſe preparaſſent à les recevoir comme une dépoüille conſacrée à Venus.

Le jour que la ceremonie ſe devoit faire, Callimaque alla voir Berenice, & l'ayant trouvée ſeule : Helas ! Madame, luy dit-il, vous allez faire à Venus un preſent dont la Déeſſe ne ſe ſoucie guere ; & je me croirois le plus heureux des

hommes ſi vous me le faiſiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'êtes pas trop ſage, de faire des ſouhaits bizarres comme celuy-là. Qu'y trouvez-vous donc de ſi éloigné du bon ſens, Madame, reprit-il? vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourveu qu'elle ne bleſſaſt point vôtre vertu; je demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus; cette faveur ſera pour moy auſſi conſiderable que toutes celles que vous avez accordées au Roy. Songez-vous bien à ce que vous me dites, répondit Berenice; ſçavez-vous que je vais porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir? Et le moyen que je puiſſe vous donner ce qui n'eſt déja plus à moy? Quel pretexte trouverez-vous pour empêcher qu'une ceremonie que tout le monde attend, ne s'acheve? Madame, achevez cette heureuſe ceremonie, reprit Callimaque, je ne

veux point m'y oppoſer, mais daignez ſeulement approuver le larcin que je pretends faire de vos cheveux, aprés que vous les aurez laiſſez dans le Temple, & je ſeray pleinement ſatisfait.

Berenice eut quelques ſcrupules ſur cela, & il luy ſembla que c'étoit ſe joüer des Dieux & de la Religion, que de conſentir au deſſein de Callimaque. Mais il ne manqua pas de raiſons pour la raſſurer; & elle voulut ce qu'il luy perſuadoit.

Vous n'euſſiez peut-être pas crû que Callimaque euſt eu peu de reſpect pour la Religion & pour les choſes ſaintes, luy qui a tant fait de vers en l'honneur des Dieux; mais entre nous je ne ſçay pas trop quelle étoit ſon opinion ſur les Dieux & ſur les choſes ſaintes; je ne penſe pas qu'il cruſt tout ce que nous croyons: jugez-en vous-même par des Vers qu'il a faits ſur le ſujet des Enfers. C'eſt une eſpece de Dialogue que j'ay traduit autrefois pour me con-

vaincre & pour me penetrer de la foibleſſe de l'eſprit humain par l'exemple d'un égarement auſſi terrible que celuy de Callimaque, qui étoit trop éclairé pour douter de l'immortalité de nos ames, & qui n'en doutant point n'eſt pas excuſable d'avoir laiſſé à la poſterité des vers où il tourne en jeu d'eſprit une verité ſi ſerieuſe & ſi conſtante. Cleopatre lût enſuite ces Vers.

Καλλιμάχου Επιγράμμα ιδ'.

Ἦ ῥα σοὶ Χαρίδας ἀναπαύεται; εἰ τὸν Ἀρίμνα.
Τοῦ Κυρηναίου παῖδα λέγῃς, ὦ σοί ἐμοί.
Ω Χαρίδα, τὰ νέρθε; πολὺ σκότος· αὖθις ὀπίσσω;
Ψεῦδος. ὁ δὲ Πλούτων; μῦθος· ἀπωλόμεθα.
Οὔτας ἐμὸς λόγος ὔμμιν ἀληθινός. εἰ δὲ τὸν ἡδὺ
Βουλῇ, Πελλαίου μέλλας εἰς ἀΐδην.

Callimachi Epigramma 14.

Anne cubat ſub te Charidas? Si dicis Arimna
Progeniem, noſtro ſecubat ille rogo.
O *Charida, quidnam eſt infra? Tenebræ. Reditus,*
quid?
Nuga. Quid Pluto? Fabula: concidimus.

Verus hic est vobis sermo : sin quæris amœnum
Ivit Alexandri sub Styga Bucephalus.

IMITATION DU GREC.

DIALOGUE

Le Passant, la Tombe, Charidas.

Le Passant.

REPONS ô Tombe, objet de douleur & d'effroy,
Le triste Charidas repose-t-il sous toy ?

La Tombe.

Oüy, dans ma nuit obscure
Charidas voit son corps réduit en pourriture.

Le Passant.

Et toy que trouves-tu là bas ?
Explique nous, ô Charidas,
De l'empire des Morts les mysteres funebres.

Charidas.

Je ne trouve icy que tenebres.

Le Passant.

Que devons-nous penser du retour des esprits ?

Charidas.

Ce n'est qu'une chimere.

Le Passant.

Et qu'est-ce que Pluton ?

Charidas.

Une fable grossiere.

Le Passant.

Dieux ! de quelle terreur frappe-tu nos esprits ?

Charidas.

Hé quoy ! ce discours t'a surpris,
Et je vois pâlir ton visage.
Pour te plaire il faut donc prendre un autre langage.
Va, croy-m'en sur ma foy, dãs les châps biẽheureux
Où sa vertu l'a fait descendre,
Le Bucephale généreux
Porte encor Alexandre.

On dit, continua Cleopatre, que le peu de respect qu'il avoit pour nôtre Religion luy venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces peuples ont des mœurs si differentes de celles des autres Nations : leur Religion est si extraordinaire, & leur sagesse a je ne sçay quoy de si singulier, que Philadelphe qui en avoit oüy parler, eut envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Callimaque à Jerusalem, où les Conferences qu'il eut avec les Sages & les Sacrificateurs Juifs, le charmerent tellement, qu'il crût une partie de ce qu'ils luy dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même respect qu'il avoit toûjours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels sentimens, Callimaque n'étoit pas fort scrupuleux, aussi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les cheveux de Berenice.

On les porta dans le Temple, & on les consacra avec une ceremonie digne de l'offrande, & de celle qui la faisoit : toute la Cour & tout le peuple en furent témoins ; mais la joye que tout le monde avoit témoignée, se changea bientôt en une tristesse qui épouventa le Roy même, lors qu'on vint luy dire peu de tems aprés qu'on fut sorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans sa confidence.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne pût avoir de nouvelles, étoit un presage funeste qui menaçoit l'Egypte de quelque effroyable malheur : mais Callimaque trouva moyen de rasseurer les esprits, & de rendre en même tems

cette

cette avanture glorieuſe pour ſa Princeſſe.

Le fameux Aſtrologue Conon, étoit ſon intime amy, & il n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de ſa ſcience, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en étoile; il fit même remarquer cette étoile; & il dit la choſe avec un air d'autorité & d'aſſeurance, qui impoſa à tout le monde: on le crût, & on fit des Fêtes pour celebrer cette eſpece d'apotheoſe.

Callimaque fit ſur ce ſujet les Vers que vous avez ſi bien traduits; & cependant il garda ſoigneuſement les cheveux de ſa belle Reine, dont il fit faire des coliers, & des bracelets qu'il porta toûjours. On les a trouvez depuis peu avec des memoires, où j'ay lû tout ce que je viens de vous dire.

Les voicy, continua Cléopatre, en tirant une boëte où étoient ces bracelets & ces coliers. Catulle les

prit, & quoy qu'ils n'euſſent rien de fort magnifique, il en admira & en loüa extrémement la beauté & l'ouvrage. Cléopatre qui vouloit le gagner & le mettre dans ſes interêts, afin qu'il la ſervît auprés de Céſar, dans les grands deſſeins que cette ambitieuſe Reine avoit conçûs : Cléopatre, dis-je, luy en fit un preſent, & l'obligea de les accepter, & reprenant enſuite ſon diſcours.

Je vous ay dit, ajoûta-t-elle, tout ce que je ſçay de particulier ſur le ſujet de Callimaque & de la Princeſſe Bernice; ils continuerent à s'aimer tant qu'ils vêcurent, ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de temps l'un aprés l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia, & loüa la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La converſation ſe tourna enſuite ſur divers ſujets l'un aprés l'autre ; & Cléopatre s'appercevant que Catulle étoit auſſi ſatisfait & au-

tant charmé d'elle qu'elle le ſouhaitoit, elle commença à luy faire confidence de ſes vaſtes deſſeins, qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle luy dit, que le Dictateur luy avoit promis de l'épouſer, qu'il iroit à Rome pour diſpoſer les Romains à approuver ce mariage, ſi contraire à leurs anciennes loix; qu'enſuite il feroit tranſporter toutes les richeſſes & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie; où il viendroit joüir tranquillement entre ſes bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla enſuite Catulle d'honnêteté & de préſens, & elle fit ſi bien qu'il luy promit qu'il luy rendroit auprés de Céſar tous les bons offices qu'il pourroit. La ſaiſon étoit déja fort avancée, & il y avoit lieu de craindre qu'elle ne devint entierement contraire à la navigation, ſi Catulle differoit davantage de s'embarquer; c'eſt ce qui fit que Cléopatre ne s'oppoſa point à ſon départ,

qui fut une des plus magnifiques choſes du monde, par le ſoin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de Céſar.

Elle fit border le rivage de ſes Gardes & des troupes qui étoient dans Alexandrie ; tous ſes ſoldats étoient magnifiquement vêtus, & on euſt pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient ſuperbes dans leur parure. Tout le peuple d'Alexandrie étoit répandu ſur le mole du Phare, & ſur les toits des maiſons ; ce qui faiſoit un effet admirable : Cléopatre elle-même étoit ſur un balcon de ſon Palais, qui regardoit le Port, & elle avoit autour d'elle les plus belles Dames de ſa Cour. Pour les hommes ils accompagnoient Catulle, qui rerecevoit tous les honneurs qu'on luy faiſoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajuſté qu'à ſon ordinaire, & il ne laiſſoit paroître ſur ſon viſage aucunes marques de joye qui

puſſent faire croire qu'il n'étoit pas accoûtumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans ſon vaiſſeau, & il fut encore conduit fort loin en mer par les galeres de la Reine; qu'il congedia le plûtoſt qu'il pût, parce qu'il y avoit long-temps qu'il ſouhaitoit d'être ſeul.

D'abord qu'il ſe vit délivré de cette foule de Courtiſans Egyptiens qui l'environnoient, il ſe fit apporter une petite caſſette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits; & toutes les Lettres qu'il avoit receuës des perſonnes qui luy étoient les plus cheres.

Il avoit réſolu de faire un Recüeil de ſes Ouvrages, & de les rendre publics; car il commençoit à regarder toutes ſes galanteries, comme des choſes étrangeres, qui ne luy tenoient plus au cœur; il enviſageoit ſon Hiſtoire avec Leſbie du même œil, qu'on regarde celles où l'on n'a aucune part; & il s'imaginoit que cette indifference luy dureroit long-

temps : ainſi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle perſonne.

Il s'occupa donc durant tout ſon voyage à revoir, & à mettre en ordre ſes Vers ; & comme il réſolut de les dédier à Cornelius homme celebre par ſa qualité & par ſon érudition, il fit pour luy ces vers qui ſervirent d'Epître à la tête de ſon Livre.

Ad Cornelium nepotem. *Carm. 1.*

QUOI dono lepidum novum libellum,
Arida modo pumice expolitum ?
Corneli, tibi. namque tu ſolebas
Meas eſſe aliquid putare nugas
Jam tum, quum auſus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis
Doctis, Juppiter, & laborioſis.
Quare habe tibi quicquid hoc libelli eſt
Qualecunque : quod, ô patrima Virgo,
Plus uno maneat perenne ſæclo.

IMITATION DU LATIN.

MON cher Cornelius, je vous offre mon Livre, Je l'ay reveu cent fois en rigoureux cenſeur ;

Et peut-estre qu'il pourra vivre
Long-temps aprés son autheur.
Vous aimiez mes folies,
Lors mêmes qu'occupé de soins plus importans ;
Dans un Livre fort court, mais rempli de lumiere
Malgré l'obscurité des temps,
Vous donniez des Romains l'Histoire toute entiere.
Recevez donc l'hommage,
Que je vous fais de mon Ouvrage,
Et puisse vôtre nom, dont j'implore l'appui,
Faire durer le mien autant que luy.

Voilà la dédicace du Livre de Catulle, il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers. Bel exemple pour les faiseurs de Livres d'aujourd'huy, qui grossissent les Volumes par de longues Epîtres, & de fades & ennuyeuses Préfaces.

Ces Vers que Catulle résolut de rendre publics, dont la plus grande partie étoient adressez à Lesbie, luy rappellerent le souvenir de cette belle Maîtresse, qui n'étoit pas encore effacée de son cœur. Il commença à s'examiner, avec moins de prévention qu'il n'avoit fait jusqu'alors, &

trouva qu'il étoit autant charmé de Leſbie qu'il l'euſt jamais été.

Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il : quoy, il faut que j'aime éternellement une ingrate qui m'a abandonné avec la plus grande injuſtice du monde ? Dequoy me ſert de paſſer pour avoir plus d'eſprit que le reſte des hommes, ſi cet eſprit m'eſt inutile dans une occaſion ſi importante ? Ah ! que ne ſuis-je plûtoſt le plus groſſier de tous les hommes ; j'aurois moins de ſenſibilité ; & ſi je ne ceſſois pas d'aimer Leſbie, je ceſſerois au moins de vouloir l'oublier ? Mais y a-t-il une peine pareille à celle de faire tous ſes efforts pour haïr une perſonne, & d'aimer cependant toûjours cette même perſonne ? Mais pourquoy veux-je la haïr, reprenoit-il enſuite, aprés avoir été quelque temps comme aſſoupi & accablé des douloureuſes penſées qui rouloient dans ſon eſprit ? Qui ſçait, diſoit-il, ſi elle ne ſe repent point de l'injuſtice qu'elle m'a faite ? Qui ſçait

si elle ne m'aime point encore ; & si un sentiment de fierté & de gloire qui s'oppose à son amour ne la fait point autant souffrir que moy ? Quoy qu'il en soit, pourquoy veux-je combattre ma destinée ? Je suis fait pour aimer Lesbie, il faut l'aimer, quoy qu'il puisse en arriver : deussay-je être le plus infortuné des Amans, il faut être le plus constant & le plus fidele : les Dieux auront peut-être pitié d'un amour si malheureux & si opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette résolution ; & comme il ne se fit plus en luy de combat entre l'amour & le dépit, il se trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit broüillé avec Lesbie, & il s'abandonna agreablement aux plus flatteuses idées, dont l'esperance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le souvenir de Crastinie qui troubla la douceur de ses

reſveries : il avoit receu des lettres en Egypte, par leſquelles on luy donnoit avis, que ſon mariage étoit arrêté avec elle : comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit trouvé des facilitez qui l'avoient inſenſiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné ſa parole au Dictateur qui avoit conclu toutes choſes ; de ſorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever ſon mariage.

Cet engagement dans lequel il ſe voyoit, le deſeſperoit ; mais comme il ne luy ſembloit pas qu'il pût s'en défaire avec honneur, il reſolut de ceder à ſa deſtinée, & ſe contenta de ſouhaiter qu'il arrivaſt quelque incident, qui le miſt en état de rompre honeſtement avec Craſtinie.

Il étoit dans cette diſpoſition lors qu'il arriva en Bithynie, où aprés qu'il eût ſalué Céſar, il alla ſe renfermer chez luy, pour entretenir un affranchi fidele qu'il avoit laiſſé à la Cour. Cet homme luy dit que perſonne ne doutoit que le Dictateur

ne fuſt amoureux de Craſtinie, & que Craſtinie n'euſt de grandes bontez pour le Dictateur. Il ajoûta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de Céſar, dont toutes les galanteries ſe faiſoient ſous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joye de trouver les choſes dans cet état, il crut que le hazard luy offroit un moyen de ſe dégager, & il reſolut de ne pas laiſſer échaper une ſi heureuſe occaſion : il alla chez Craſtinie, & au lieu de luy parler en Amant tranſporté du plaiſir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches, qui le firent paſſer pour un des plus incommodes jaloux qui eût jamais été. Il receut Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entreveuë; & comme on parla fort dans le monde de cette avanture, il fit ces vers où il rendit raiſon de ſon procedé.

Ad Aurelium. *Carm. 21.*

Aureli pater esuritionum,
Non harum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut sunt, aut aliis erunt in annis:
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴
Nec clam: nam simul exjocaris una
Harens ad latus, omnia experiris.
Frustrà. nam insidias mihi instruentem
Tangam te ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴
Atqui si id faceres satur, tacerem.
Nunc ipsum id doleo, quod esurire
Ah me me puer, & sitire discet.
Quare desine, dum licet pudico:
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴

Imitation du Latin.

Celebre libertin, eternel Paraſite,
Dont l'eſprit de débauche eſt le plus grand merite.
Tu me manques de foy,
Peu ſcrupuleux Aurele,
Et tu veux rendre comme toy,
Ma Maîtreſſe infidelle:
Tu la ſuis en tous lieux,
Tu luy parles des yeux,
Et bien loin de cacher ton ardeur criminelle,
Dans ton aveuglement fatal,
Pour me bannir de ſon cœur, & pour plaire,

Tu fais tout ce que pourroit faire
Le plus ardent Rival.
Cette belle, il eſt vray, n'a pas l'ame legere,
Tes ſoins n'ont rien gagné,
Elle t'a dédaigné.
N'importe, il y va de ma gloire
De punir ton lâche cœur,
D'une trahiſon trop noire :
Mais voudrois-tu me croire,
Etouffe ton ardeur,
Repens-toy de ton crime.
Ceſſe au plûtoſt d'aimer en même lieu que moy ;
Et ſi tu veux rentrer dans mon eſtime,
N'attends pas qu'on t'oblige à ceder malgre toy.

Si la broüillerie d'Aurele & de Catulle avoit fait beaucoup de bruit, ces Vers en firent encore davantage. Craſtinie ſe plaignit des ſoupçons de Catulle ; & elle fit tout ce que fait une femme qui veut paroître innocente, & qui croit qu'on offenſe ſa ſevere vertu. Céſar qui avoit ſes raiſons pour ménager Catulle, envoya Aurele en Italie, où il luy donna un employ qui l'éloignoit de Rome, & de la Cour ; en ſorte qu'il n'y avoit pas d'apparen-

ce qu'il pût bleſſer l'eſprit de Catulle à l'avenir.

Il eſt certain que cette rencontre fut tres-avantageuſe à Aurele, qui, comme j'ay déja dit, n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune, & qui ſe trouva enſuite en état de rajuſter ſes affaires. Cependant il en voulut toûjours mal à Catulle depuis ce temps-là, & il ne perdit aucune occaſion de luy faire du chagrin. Furius prit les mêmes ſentimens que luy, & ils ſe déclarerent tous deux contre leur ancien amy, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lors que ſes Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent ſi hautement, & avec tant de paſſion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me diſpenſera de traduire les Vers qu'il fit contre eux; ils ſont pleins de certains reproches que la pureté de nôtre langue ne ſçauroit ſouffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas

l'effet que Céſar en avoit attendu. Catulle ne parut pas moins chagrin ni moins jaloux, & il n'eut pas plus d'empreſſement d'achever ce mariage que le Dictateur ſouhaitoit avec beaucoup de paſſion ; il cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux prétextes pour en éloigner la concluſion.

Aprés mille détours, & mille fauſſes raiſons, il alloit enfin ceder à la neceſſité, lorſque le hazard fit naître une avanture éclatante qui le dégagea de la maniere que je vay dire; mais qui le jetta auſſi d'un autre côté dans de nouveaux embarras.

Céſar aimoit effectivement Craſtinie, & il étoit aimé d'elle : on ſçait qu'il ne s'eſt jamais picqué de cet amour heroïque, que la moindre inconſtance & la moindre foibleſſe effarouchent : on peut dire au contraire que Céſar étoit un peu libertin dans ſes amours, & il a aimé en tant de lieux differens, que je ne penſe pas qu'il pût ſe ſouvenir luy-

même du nom de toutes ſes Maîtreſſes. L'amour le dominoit ſi fort, que la bonne foy & la ſincerité qu'il faiſoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient point en ſeureté ſes meilleurs amis du côté de l'Amour; ils craignoient toûjours qu'il ne devint amoureux de leurs femmes ou de leurs filles; & il ſe connoiſſoit ſi bien luy-même là-deſſus, qu'il ne s'offenſoit point des railleries & des chanſons qu'on faiſoit contre luy ſur ce ſujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à ſe réſoudre de faire à Catulle une ſupercherie, qu'un homme un peu plus délicat euſt ſans doute condamnée.

Il cacha ſa paſſion pour Craſtinie le mieux qu'il pût, & il engagea ſi bien Catulle auprés d'elle, que le jour étoit déja pris pour le mariage. Catulle avoit été toute la journée auprés de Craſtinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revint le

soir ; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. César ne craignant donc aucune surprise, alla chez cette belle, qui soit par goût, soit par vanité souffroit ses galanteries, & tâchoit de le rendre toûjours plus amoureux.

Il arriva que Catulle qui se voyoit si proche du fatal moment qu'il avoit tant apprehendé, aprés avoir long-tems révé à ce qu'il feroit, avoit enfin résolu d'aller trouver Crastinie, & de luy avoüer avec toute la sincerité dont il faisoit profession, qu'il ne se sentoit aucune passion pour elle ; & qu'il apprehendoit de la rendre malheureuse en luy faisant épouser un homme qui ne l'aimeroit peut-être jamais.

Comme son mariage se devoit faire le lendemain, il ne crût pas devoir differer plus long-tems un aveu si important. Il vint donc chez Crastinie plein de ce qu'il alloit luy dire, & comme il ne trouva personne qui l'arrêtast, il entra si brusquement,

que peu s'en fallut qu'il ne surprit César auprés d'elle ; mais le Dictateur ayant entendu du bruit se retira promptement dans un Cabinet. Il est vray que la précipitation avec laquelle il s'y jetta, fit que sans s'en appercevoir, il laissa tomber une espece d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter, & qui étoit si magnifique, qu'il n'y avoit personne qui ne la reconnust.

Catulle entra, & trouva Crastinie si étonnée, que l'embarras qui paroissoit sur son visage l'obligea à regarder de tous côtez pour en trouver la cause. Il apperceut cette écharpe de César, & l'ayant relevée : Madame, dit-il à Crastinie, je voy que je suis plus heureux que je ne pensois. Je ne croyois pas en vous épousant, épouser la Maîtresse du Maître de la terre. Crastinie ne sçût que luy dire, honteuse de se voir si clairement convaincuë d'une infidelité.

Quoy que Catulle n'aimât point

Craſtinie, il ne laiſſa pas par un ſentiment de gloire de ſentir auſſi vivement ſon infidelité, que s'il en eut été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été ſi longtems trompé par Céſar, & il conçût dans ce moment cette haine furieuſe qui luy a fait faire tant de vers ſanglans contre luy.

Il chercha de tous côtez, s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin : Enfin il s'aviſa de pouſſer la porte de ce Cabinet que Céſar n'avoit pû fermer ; & il le trouva dans une ſurpriſe & dans un étonnement qui ne laiſſerent pas de le réjoüir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, luy dit-il en ſe retirant, pardonnez à mon ignorance l'indiſcrétion que j'ay euë d'être vôtre Rival. Je ſçay trop ce que je dois au rang que vous tenez, pour ne vous pas ceder toutes les prétentions que j'avois ſur Craſtinie. Catulle aprés cela ſortit ſi promptement, qu'il ne donna pas à Céſar le tems de luy répondre.

Cependant cette avanture affligea sensiblement le Dictateur ; qui aimoit Crastinie, & qui apprehendoit que cet éclat ne la perdist. Il envoya le lendemain chez Catulle Mamurra, celuy de tous ses Favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il luy attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Ce Favori tâcha de persuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Crastinie, & que l'inclination de César pour elle ne pouvoit que luy être tres-avantageuse. Catulle reçût tout ce qu'il luy dit sur ce sujet, avec la fierté d'un Romain qui préfere l'honneur à la fortune, & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fust le persuader ; repeta tant de fois que César étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la destinée de tous les hommes étoit entre ses mains ; & qu'il n'y avoit rien de si grand dans le monde qu'il

ne pût abaiſſer quand il luy plairoit. Il redit ces choſes tant de fois, que Catulle, à qui ſa naiſſance & la conſidération qu'il avoit parmi les Romains, donnoient un peu de fierté, s'en offenſa ; & crût qu'il y alloit de ſon honneur de faire voir à Mamurra, que la puiſſance de Céſar ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en révant, & luy dit enſuite ces petits Vers, qui bientôt aprés furent ſçûs de tout le monde.

In Cæſarem. *Carm. 92.*

Nil nimium ſtudeo, Cæſar, tibi velle placere ;
Nec ſcire utrum ſis albus an ater homo.

∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴

Imitation du Latin.

Non, je n'en fais point de myſtere.
Céſar, je ne veux point te plaire ;
Heureux qui peut ne point ſçavoir,
Si ton viſage eſt blanc ou noir.

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit de Catulle,

se retira, aprés luy avoir dit tant de choses que la conversation s'aigrit, & qu'ils se separerent avec des sentimens de haine & d'aversion l'un pour l'autre, qui leur ont duré jusqu'à la mort.

Cependant plusieurs gens se mêlerent de cette affaire, & on fit ce qu'on pût pour raccommoder Catulle avec César; mais comme il arrive presque toûjours que dans de pareilles rencontres des indiscrets vont dire cent choses qui aigrissent les esprits; il y en eut qui allerent trouver Catulle, & qui luy dirent qu'il devoit prendre garde à luy, que le Dictateur le menaçoit si hautement, qu'il y avoit lieu de tout craindre pour luy.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger Catulle à se déclarer contre César plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait; il crut que s'il ne faisoit rien contre luy, sa retenuë passeroit pour timidité, & il ne garda plus de mesures depuis ce tems-

là. Il cessa d'aller chez César, & il fit contre luy des vers si sanglants, qu'il faut croire que la bonté de César étoit extrême, ou que la naissance de Catulle étoit fort élevée, puisqu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour se venger de luy. Voïcy quelques-uns de ces vers.

In Mamurram & Cæsarem. *Carm.* 57.

PULCHRE *convenit improbis Cinædis*
Mamurræ pathicoque, Cæsarique,
Nec mirum: macula pares utrisque,
Urbana altera, & illa Formiana,
Impressa residēt, nec eluentur.
Cubo in lectulo erudituli ambo:
Non hic, quàm ille magis vorax adulter.
Rivales socii puellularum.
Pulchrè convenit improbis Cinædis.

IMITATION DU LATIN.

CONTRE César, & contre Mamurra,
Le peuple en vain s'irritera,
De leur amitie criminelle,
En vain on se plaindra.
Leurs vices ressemblans, la rendront eternelle;
Tous deux effeminez,

A de honteux plaisirs tous deux abandonnez,
Dans leurs amours infames,
Compagnons & rivaux des femmes,
Tous deux spirituels,
Et d'un peu de science,
Pour tromper les mortels,
Affectant l'apparence;
Comme tant qu'ils vivront ils seront vicieux,
Aussi tant qu'ils vivront ils s'aimeront tous deux.

La moderation de César fut admirable dans cette rencontre; car quoy que ces Vers fussent tres-offensans, & qu'il en eut un tres-grand chagrin, il feignit de les ignorer, & bien loin de se venger de Catulle, comme il l'eust sans doute pû, il le fit prier de venir souper à sa table, le jour même que ces vers parurent.

Un procedé si plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle; mais l'injure qu'il prétendoit avoir reçûë de César étoit encore trop récente pour être oubliée; il ne cherchoit qu'un honnête prétexte pour s'éloigner de sa Cour, lorsque la fortune qui sembloit prendre plaisir à le

le perſecuter luy en fournit un bien funeſte pour toute ſa famille.

Il avoit un Frere qu'il aimoit cherement, & qui depuis deux ou trois ans ſervoit dans les troupes de Phrygie; il reçût des Lettres par leſquelles on luy donnoit avis que ce cher Frere étoit à l'extremité; il s'embarqua auſſitôt & partit pour aller le voir.

Cependant Céſar qui avoit terminé en Bythinie avec les Rois & les Députez des Peuples toutes les affaires des Provinces Aſiatiques, partit auſſi pour retourner en Italie, où Antoine & ſes Lieutenans exerçoient des violences & des tyrannies qui faiſoient haïr ſa domination, quoy que de luy-même il fuſt le plus doux de tous les hommes. La belle Craſtinie le ſuivit, & Céſar luy promit qu'il rendroit ſa fortune ſi éclatante, que Catulle ſe repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Pour Catulle, il arriva bientôt au

Port de l'ancienne Troye, où il apprit que son Frere étoit mort. Il donna des marques d'une douleur si vive, qu'on apprehenda pour sa vie; il abandonna toutes sortes de plaisirs; il cessa même ses études, & long-tems durant, les lettres qu'il écrivit à ses amis furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprés du tombeau de son Frere, où il disoit qu'il vouloit achever le peu de vie qui luy restoit. Enfin on le fit résoudre à partir, & il prit le chemin de Sirmion, qui étoit cette presqu'Isle où nous avons dit que son Pere avoit une maison. Voicy les vers qu'il fit en partant sur la mort de son Frere.

Inferiæ ad fratris tumulum. *Carm. 99.*

MULTAS *per gentes, & multa per æquora vectus,*
Adveni has miseras, frater, ad inferias;
Ut te postremo donarem munere mortis,

Et mutum nequicquam alloquerer cinerem.
Quandoquidem fortuna mihi te te abstulit ipsum,
Heu miser indignè frater adempte mihi.
Nunc tamen interea prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristes munera ad inferias,
Accipe fraterno multùm manantia fletu:
Atque in perpetuum, frater, ave, atque vale.

IMITATION DU LATIN.

N'AY-JE donc traversé tant de vastes deserts,
Tant de lieux inconnus, de Fleuves & de Mers,
Que pour parler en vain aux cendres de mon Frere;
Dont le Destin à mon bonheur contraire,
Lorsque je vole à son secours,
S'est hasté de finir les jours.
Cher Frere, puis qu'enfin la Parque trop cruelle
T'enleve aux soins qu'eût pris mon amitié fidelle;
Frere digne d'un meilleur sort,
Reçois du moins aprés ta mort,
Le pitoyable office,
Qu'à tes manes cheris vont rendre mes douleurs.
Puisse touché de mes pleurs,
Le Dieu du Stix t'estre propice;
Dans ce funeste lieu,
Puisse-tu trouver quelques charmes,
A voir qu'en te disant un éternel adieu,
Je fais nager tes cendres dans mes larmes.

Comme il y a peu de douleurs

que le temps ne diminuë, Catulle n'ayant plus devant les yeux le tombeau de ſon Frere, commença à ſe conſoler ; il ſentit même quelque joye en approchant de chez luy. Leſbie luy revint dans l'eſprit, telle qu'il ſouhaitoit qu'elle fuſt, & l'eſperance le flatta ſi fort, qu'il ne s'occupoit plus que du plaiſir qu'il auroit à ſe racommoder avec elle ; car il ne doutoit plus qu'elle ne l'aimaſt toûjours. Leſbie n'eſt point inconſtante, ſe diſoit-il ſouvent à luy-même, Leſbie m'a témoigné de la haine malgré elle ; mais les dernieres marques de fidelité que je viens de luy donner en abandonnant Craſtinie, feront ceſſer l'injuſte violence qu'elle ſe fait.

C'étoient là les douces penſées qui l'occupoient durant ſon voyage. Enfin aprés pluſieurs jours de navigation, il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des tranſports & des émotions de cœur qu'il eſt mal-aiſé d'exprimer.

Ces vers qu'il fit en arrivant les feront assez connoître.

Ad Sirmionem peninsulam. *Carm. 31.*

PENINSULARUM *Sirmio, insularumque*
Ocelle; quascunque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus:
Quàm te libenter, quàmque lætus inviso,
Vix mi ipse credens Thyniam, atque Bithynos
Liquisse campos, & videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis?
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto.
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, ô venusta Sirmio, atque hero gaude,
Gaudete, vosque Lydia lacus undæ.
Ridete quidquid est domi cachinnorum.

IMITATION DU LATIN.

AIMABLE Sirmion, des Isles la plus belle,
Qu'à regret je quittay,
Et de qui la beauté
Semble à mes yeux toûjours nouvelle:
Enfin je te revoy,
Enfin je me rends à toy,
Tranquille & l'esprit libre,
Des soins qui sur les bords du Tibre,

Me troublerent jadis.
Ah ! qu'il eſt doux de n'eſtre plus en proye,
A mille noirs ſoucis,
Et de porter à ſes amis
Un cœur qui nage dans la joye.
Aimable Sirmion à mes yeux ſatisfaits,
Puiſſe-tu deſormais
N'offrir que les plaiſirs, les ris, les jeux, les graces,
Ris, jeux, qui me tenez ſous vôtre douce loy ;
Venez auprés de moy,
Reprendre vos premieres places.

Enfin Catulle débarqua au port de Sirmion, & il y fut embraſſé par beaucoup de ſes amis qui étoient venus l'attendre juſque chez luy. Peu de jours aprés qu'il fut arrivé il fit faire des ſacrifices à Caſtor & Pollux, à qui il conſacra ſon Vaiſſeau ; & pour en rendre la memoire eternelle, il fit ſur ce ſujet les vers que voicy.

De Phaſelo, quo in patriam revectus eſt. *Carm. 4.*

PHASELUS *ille, quem videtis hoſpites,*
Ait fuiſſe navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis

Nequisse præterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare littus, insulasve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum sinum.
Vbi iste post phaselus antea fuit
Comata silua. nam Cytorio in jugo
Loquente sæpe sibilum edidit comâ.
Amastri pontica, & Cytore buxifer,
Tibi hæc fuisse, & esse cognitissima.
Ait phaselus. ultimâ ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine:
Tuo imbuisse palmulas in æquore:
Et inde tot per impotentia freta
Herum tulisse, læva, sive dextra
Vocaret aura, sive utrumque Iuppiter
Simul secundus incidisset in pedem:
Neque ulla vota littoralibus Deis
Sibi esse facta, quum veniret à mari
Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed hæc prius fuere. nunc recondità
Senet quiete, seque dedicat tibi
Gemelle Castor, & gemelle Castoris.

IMITATION DU LATIN.

CE petit Brigantin,
Toûjours sur l'Ocean eut un heureux destin,
Et sa rame & sa voile éxempte de naufrages,
Toûjours heureusement finirent ses voyages.

Meſme il peut ſe vanter qu'étant aſſez leger,
Il a ſans le connoiſtre évité le danger :
Il a porté ſon Maiſtre en cent climats affreux ;
Il le ramene enfin dans ſa Patrie, heureux
D'avoir ſçeu conſerver une teſte ſi chere :
Jadis il fut Foreſt ſur le mont de Cythere,
Dont les bois élevez ſe dérobant aux yeux,
Semblent toucher les Cieux,
Et ſouvent un zephire aimable
Luy faiſoit faire un murmure agréable ;
Maintenant dans le port,
Il vieillit content de ſon ſort.
Vous Caſtor, vous Pollux, qui luy fûtes propices
Aprés mes pieux ſacrifices,
Daignez-en accepter le don que je vous fais,
Et dans l'état qu'il eſt, conſervez-le à jamais.

LES AMOURS DE CATULLE.

QUATRIE'ME PARTIE.

IL y avoit dix ou douze jours que Catulle étoit à Sirmion, où il commençoit à goûter un repos dont il n'avoit pas été capable depuis long-temps, lorſque ſe promenant dans une grande allée qui étoit audevant de ſa maiſon, il apperçut une troupe de Cavaliers qui venoient à luy. Il s'avança pour les reconnoître, & vit ſon cher Licinius Calvus, qui l'ayant auſſi reconnu mettoit pied à terre.

Ils coururent tout deux pour s'em-

braſſer, & ils furent long-temps à ſe faire des careſſes ſans pouvoir parler ; ils s'aimoient parfaitement, & il y avoit tres long-temps qu'ils ne s'étoient veus.

Les premiers jours qu'ils furent enſemble ſe paſſerent en proteſtations d'amitié, en plaintes, en reproches, que chacun croyoit être en droit de faire à ſon amy ; & en éclairciſſemens, qui leur firent voir que l'abſence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Eſt-il poſſible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à ſon amy, que vos ſoins, vos raiſons, vôtre éloquence, n'ayent pû me juſtifier auprés de mon ingrate ; car enfin ce n'eſt point avec vous que je veux diſſimuler ; il faut que je vous l'avouë, j'aime toûjours Leſbie, je l'ay toûjours aimée ; & quand j'ay fait croire par mes actions que j'étois gueri de cette paſſion ; j'en étois bleſſé plus que jamais, & je faiſois à peu

prés ce que font les captifs qui en se débattant dans leurs fers, les rendent plus difficiles à porter, par l'épuisement de leurs forces en de vains efforts ; je n'ay fait que serrer mes liens, & qu'augmenter ma blessure, au lieu de la fermer. Si tout ce que vous me dites-là est vray, répondit Licinius, en verité vôtre conduite a été bien irréguliere ; que ne souffriez-vous plûtost patiemment, que ne faisiez vous voir une douleur modeste. Pourquoy par des révoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtresse qui vouloit vous pardonner ? car enfin Lesbie vous a toûjours aimé, & vous aime sans doute encore. Elle m'aime, interrompit Catulle, & elle se jette dans les bras d'un autre ? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites ? comment avez-vous pû le croire vous-méme ? Elle vous aime, reprit son ami, & si vous sçaviez les choses comme je les sçay, vous en seriez convaincu. Ah ! de grace, luy dit

Catulle en l'embraſſant, apprenez-moy tout ce que vous ſçavez ; & ne refuſez-pas à un malheureux ami la ſeule ſatisfaction qu'il puiſſe recevoir dans le déplorable état où l'amour l'a réduit. Je veux bien vous ſatisfaire, repliqua Licinius, mais comme il faudra que je vous faſſe un long récit d'avantures fort mêlées où Céſar & Craſtinie ont beaucoup de part, & où j'en ay beaucoup moy-même ; donnez ordre que perſonne ne vienne nous interrompre, & paſſons dans quelque lieu où nous puiſſions être en repos. Catulle appella un de ſes eſclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chaſſe. En ſuite avec ſon ami, il traverſa un petit bois qui étoit derriere ſon jardin, & ils allerent tous deux ſe renfermer dans un appartement que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce bois, où il alloit ſouvent réver. Licinius Calvus s'étant un peu repoſé, commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE DE LESBIE ET D'HELVIUS CINNA.

APRE'S que vous fûtes parti de Rome, je crûs que la colere de Lesbie contre moy ceſſeroit, & qu'elle ſouffriroit que j'allaſſe chez elle, comme j'y allois à Veronne; mais lors que je luy fis demander la permiſſion de la voir, elle répondit avec tant de fierté, & tant d'aigreur, que je deſeſperay de pouvoir la fléchir. Je vous l'écrivis; & peut-être que ma lettre qui vous obligea à chercher d'autres engagemens, a été la principale cauſe de vôtre malheur.

J'allay un jour chez Servilie mere de Brutus, pour faire ma Cour; car, comme vous ſçavez, c'eſt celle de toutes les maîtreſſes du Dictateur

qui a toûjours regné le plus souverainement dans son cœur ; les autres l'amusent quelque temps, mais celle-cy l'occupe toûjours ; il revient toûjours à Servilie, il ne laisse pas même de la voir & de l'aimer, dans le temps qu'il a des intrigues avec quelqu'autre ; elle ne s'allarme point de ses inconstances, assurée de le ramener quand il luy plaira ; elle le laisse quelquefois échaper, mais elle le rapelle bientôt. En effet nous avons veu que Postumie, Lollie, Tertulle, Mucie, & les Princesses étrangeres qu'il a aimées, n'ont pas joüy long-temps de leur conqueste. Et Servilie quoy que déja assez âgée, l'emporte même à present sur la jeunesse, & sur les charmes de Crastinie sa nouvelle rivale. Quoy que César ne soit pas encore gueri de la passion qu'il a euë pour cette derniere, il ne laisse pas d'avoir une complaisance aveugle pour Servilie, & de l'accabler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiscation des

biens des Citoyens proſcrits,& luy a attiré par là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez elle,& je vis auprés de Tertie ſa fille, qui à ce qu'on dit a auſſi partagé avec ſa mere les bonnes graces & le cœur de Céſar..... On dit même, car il eſt bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peut-être: on dit que la mere, qui, à quelque prix que ce ſoit, veut ſe conſerver l'empire qu'elle a ſur Céſar, a ménagé le commerce & l'intrigue que ſa fille a eu avec luy; & on raporte ſur cela dans le monde un bon mot, que Ciceron a dit, qui peut-être luy coûtera cher. Mais revenons à nôtre ſujet.

Je vis auprés de Tertie une jeune perſonne qui me plut extrémement; elle avoit je ne ſçay quoy de ſi doux & de ſi modeſte dans la phiſionomie, qu'on ne pouvoit s'empécher de l'admirer, dans une Cour où la retenuë n'eſt pas une qualité

fort ordinaire. Cette perſonne étoit venuë à la Cour pendant mon abſence ; & je ne ſçavois qui elle étoit. Je m'en informay à un vieux Chevalier Romain, qui n'eſt jamais ſorti de Rome. Il me dit qu'elle s'apelloit Sératine ; & comme c'eſt un fort grand parleur, il me fit enſuite l'hiſtoire de la famille de Sératine qui eſt fort illuſtre ; il n'oublia aucune de ſes bonnes qualitez, & il m'en parla ſi long-temps, qu'il m'euſt ſans doute ennuyé, ſi des raiſons ſecrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'euſſent fait prendre un plaiſir ſingulier à entendre parler de cette admirable perſonne.

Ce Chevalier ajoûta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Sératine étoit la bonne amie de Leſbie, & que leur amitié avoit quelque choſe de fort rare, parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalouſie l'une de l'autre, & que cepen-

dant elles vivoient dans une union parfaite.

Lorſque j'appris que Sératine étoit amie de Leſbie, je me ſentis piqué d'un violent deſir de la connoître plus particulierement, & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'enviſageois que vous en cela, & que je ne ſouhaitois d'être des amis de Sératine, qu'afin de la mettre dans vos intereſts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprés de Leſbie; mais en effet je n'enviſageois que moy. Dés le premier moment que je la vis, j'étois devenu amoureux de Sératine; & l'amour qui comme vous ſçavez ſe cache & ſe déguiſe toûjours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre ſervice pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donnay tant de peine, & je m'informay avec tant de ſoin, qu'enfin je trouvay une femme de mes amies, qui étoit aſſez bien avec Sé-

ratine. Elle me préſenta à elle, & j'obtins de cette belle perſonne la permiſſion de luy rendre viſite. Inſenſiblement je l'accoûtumay à me voir ; & enfin je me rendis ſi aſſidu, qu'il ne ſe paſſoit point de jour que je n'allaſſe chez elle.

Leſbie à qui elle faiſoit confidence de tout, ſceut d'abord nôtre commerce, & pria ſeulement ſon amie de ne me point mener chez elle ; mais en même temps elle luy dit mille biens de moy. De ſorte que la répugnance qu'elle témoignoit à me voir, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Sératine, auprés de qui je ne laiſſay pas de me mettre aſſez bien.

Cependant pluſieurs Chevaliers de grande conſidération s'étoient attachez auprés de Leſbie ; elle les recevoit tous avec de grandes honnêtetez ; & ſes manieres obligeantes luy attirerent tant de monde, qu'il étoit impoſſible de la trouver ſeule. Vous ſçavez combien elle

haïſſoit autrefois le tumulte du grand monde, & vous jugez bien qu'un changement d'humeur ſi extraordinaire ſurprit tous ſes amis. Quelques-uns luy en parlerent. Mais Gellius qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua ſi ouvertement, & la jalouſie luy fit faire tant d'extravagances, que Leſbie qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre luy, & le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il pût pour ſe racommoder; mais il n'y réüſſit point, & s'en retourna à Veronne, où il mena depuis une vie aſſez obſcure, reſſerré dans ſa famille, dont comme vous ſçavez, la conduite avec luy ne paſſe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus de paſſion pour Leſbie, étoit Helvius Cinna: vous le connoiſſez, vous ſçavez qu'il eſt d'une qualité diſtinguée, qu'il a eu dans la République de grands emplois, & que les beaux Vers qu'il a donnez au

public luy ont acquis une grande reputation d'esprit. Soit que Lesbie eût plus de goût pour luy que pour les autres, soit qu'elle crût qu'il étoit celuy qui pouvoit le mieux réparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traita beaucoup mieux que les autres, elle luy fit croire qu'elle l'aimoit.

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de sa passion. Je sçay bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ay toute l'amitié & toute l'estime, que la bonté qu'il a pour moy & que ses rares qualitez méritent, a été fort amoureux de Lesbie; & il semble que je devrois à nôtre amitié le sacrifice de mon amour. Je ne balancerois pas, continüa-t-il, a étoufer ma passion, si Catulle avoit encore lieu d'esperer; mais il est certain qu'il ne se raccommodera jamais avec Lesbie. On dit même qu'il prend d'autres engagemens, ainsi je ne croy point que nôtre amitié soit blessée par les soins que

je rends à une perſonne, que mon ami n'aime ſans doute plus, ou du moins qu'il ne doit plus aimer; puis qu'il n'y a nulle apparence qu'il puiſſe jamais rentrer dans ſes bonnes graces.

Il me dit enſuite toutes les marques de bonté que Leſbie luy donnoit; & comme je regardois les choſes avec des yeux moins prévenus que luy, je vis dans les actions de Leſbie, & dans tout ſon procedé avec luy, beaucoup d'eſtime & de conſidération pour ſon merite; mais peu de tendreſſe. Les Amans ſe flattent toûjours, & il en jugeoit autrement que moy.

Au reſte, m'ajoûta-t-il, elle me parle à tout moment de Catulle, mais c'eſt dans des termes ſi pleins d'aigreur, c'eſt avec tant de marques de mépris & d'indignation, que je ne penſe pas qu'on ait jamais haï auſſi fortement qu'elle le haït.

Prenez garde, luy dis-je, que vous ne vous trompiez, ces marques ap-

parentes de mépris & d'indignation, ſont peut-être des marques d'un violent amour qu'elle ne peut ſurmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoy ſonge-t-elle à luy? pourquoy vous parle-t-elle de luy à tout moment? Croyez-moy, continuay-je, elle ſe trompe elle-meſme, & vous trompe avec elle; elle aime toûjours Catulle. Ah! mon cher Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé, vous connoiſſez tous les mouvemens & toutes les délicateſſes de l'amour, vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en ſçavez pénetrer tous les replis & tous les détours; & au travers de mille froideurs, vous ſçavez démêler un reſte de paſſion qu'on ne ſçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire, me rend la vie; n'en doutous point, mon cher Licinius, on m'aime.

De Lesbiæ marito. *Carm. 83.*

Lesbia mî, præsente viro, mala plurima dicit.
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis; si nostri oblita taceret,
Sana esset: quod nunc gannit, & obloquitur,
Non sólùm meminit: sed, quæ multò acrior est res:
Irata est: hoc est uritur, & loquitur.

Imitation du Latin.

Lesbie en termes pleins d'aigreur,
Parle de moy sans ceſſe;
Elle change en mépris, dit-elle, ſa tendreſſe,
Et je n'occupe plus ſon cœur.
Si Leſbie offenſée
Avoit éteint l'amour, dont j'ay ſceu la bleſſer,
Amy de ſa penſée,
Leſbie auroit ſceu me chaſſer.
Mais quoy! ſur mon ſujet elle ne peut ſe taire,
Elle n'en parle qu'en colere.
En vain de ſes froideurs, je ſerois alarmé;
Elle ſe plaint de moy: je ſuis toûjours aimé.

De Leſbia. *Carm. 91.*

Lesbia mî dicit semper malè, nec tacet unquam
De me: dispeream, me nisi Lesbia amat.
Quo signo? quasi non totidem mox deprecor illam
Assiduè: verùm dispeream, nisi amo.

IMITATION DU LATIN.

QUE Lesbie est trompée !
De moy seul occupée ;
Elle croit me haïr, lors qu'elle en dit du mal ;
Aveuglement fatal !
J'en use à son égard de mesme ;
Mais je meure, si je ne l'aime.

Pardonnez, mon cher Licinius, aux transports d'un Amant, qu'une amoureuse joye a emporté plus loin qu'il ne vouloit. Vous connoissez l'Amour & les Muses, & vous sçavez si l'on peut résister à leurs mouvemens secrets, lors qu'il leur plaist de s'emparer de nous.

Je serois bien fâché, dit obligeamment Licinius, que vous leur eussiez résisté ; ces divinitez vous ont fait dire de trop agréables choses ; mais reprenons nôtre histoire.

Helvius Cinna avoit trop de plaisir à croire que Lesbie l'aimoit, pour se laisser persuader par mes raisons ; il continüa ses assiduitez auprés d'elle, & il se confirma dans la pen-

sée

sée qu'elle sentoit pour luy quelque chose de plus tendre que pour les autres.

Cependant un parent de Lesbie qui avoit fait une grande fortune à Rome, mourut, & la laissa seule heritiere de ses grands biens. Ceux sous l'autorité de qui elle étoit, la voyant devenuë si riche, résolurent de la marier au plûtost : & comme parmi tous ses Amans, il n'y en avoit pas un qui n'eust beaucoup de bien, beaucoup de qualité, & beaucoup de considération dans le monde, ses parens luy dirent de choisir celuy qui luy plairoit le plus, & de se préparer à l'épouser.

Elle fut frappée de cette déclaration, & elle commença à sentir qu'elle vous aimoit encore, lors qu'elle envisagea le mariage, & qu'elle songea que vous n'étiez point du nombre de ceux qu'on luy proposoit pour époux ; elle fremit de la seule pensée de se donner à un autre que vous. Elle ouvrit son cœur à

Sératine, qui me disoit tout ce qu'elle luy confioit, & qui pourtant ne put obtenir d'elle que j'allasse la voir. Cependant ses parens la pressoient étrangement, & plus elle témoignoit de répugnance au mariage, plus ils augmentoient leurs persécutions. Enfin aprés beaucoup de plaintes & de remontrances inutiles, ils allerent la trouver, & celuy d'entr'eux qui étoit le plus considérable, luy dit que puis qu'elle ne vouloit pas se choisir elle-même un Epoux, sa famille luy en choisiroit un.

Lesbie ne luy répondit que par des larmes qu'elle répandit en grande abondance : le même homme qui luy avoit déja parlé feignant de se laisser toucher par ses pleurs, luy dit qu'on luy donnoit encore trois jours pour se déterminer ; que pendant ce temps-là elle pouvoit choisir qui bon luy sembleroit, mais que ce tems expiré, on ne la laisseroit plus maîtresse d'elle-mê-

me. Ses parens aprés cela se retirerent, & la laisserent dans le plus grand accablement, & dans la plus grande affliction qu'on puisse s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ay sceu depuis par elle-même, immobile, les bras appuyez sur une table auprés de laquelle elle étoit assise: elle m'a avoüé que sa douleur avoit été si vive, qu'il luy étoit impossible de dire ce qu'elle avoit pensé dans ces premiers momens, où à peine sçavoit-elle si elle vivoit encore, tant son esprit & ses sens mêmes étoient accablez par les funestes idées qui se présentoient en foule à son imagination.

Aprés qu'elle fut un peu revenuë, elle envoya prier Sératine de la venir trouver; & d'abord qu'elle la vit, ma chere Sératine, luy dit-elle, vous voyez la plus infortunée personne du monde; ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous à voir bientôt mourir vôtre amie: il

faut, continüa-t-elle sans luy donner le tems de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce soit chez vous, car mille raisons m'empêchent de le voir chez moy. Sératine luy promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Lesbie luy dit, qu'elle iroit le lendemain dés le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fist avertir.

Dés le soir même Sératine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire, & le lendemain je me trouvay chez elle plûtôt que Lesbie. Elle vint dans un état à faire pitié aux plus insensibles; elle étoit si négligée & si abbatuë, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur tres-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-moy toutes mes incivilitez, vous méritiez d'être traité avec plus d'égards que je n'en ay eu pour vous; mais vous connoissez les caprices de l'amour, & vous êtes trop sensible à cette

paſſion, pour ne pas pardonner à une malheureuſe Amante, toutes les fautes que l'amour luy a fait faire : j'aime, ajoûta-t-elle, & c'eſt toûjours vôtre ami que j'aime. Hé pourquoy donc, Madame, luy dis-je en l'interrompant, l'avez-vous laiſſé aller dans des païs éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins ? il vous adore, & la douleur qu'il a de vous voir irritée contre luy, ſans en ſçavoir la cauſe, l'a jetté dans un deſeſpoir, dont ſes amis doivent craindre les effets : lors que vous l'avez veu preſt à s'éxiler, que ne l'avez vous retenu.

Helas ! me dit-elle, eſt-on bien raiſonnable quand on a une violente paſſion dans le cœur ? eſt-on maîtreſſe de ſoy, & ſçait-on bien ce qu'on fait ? j'ay voulu haïr Catulle, j'ay crû le devoir faire ; mais je n'ay pû ſurmonter le penchant que j'ay à l'aimer ; plus j'ay feint de le haïr, plus je l'ay aimé ; plus je l'ay éloigné de ma préſence, plus je

l'ay approché de mon cœur ; je n'ay point voulu le voir ; je vous ay fui vous-même, parce que vous êtes ſon ami, & que je craignois que vous me parlaſſiez de luy. Que toutes ces précautions m'ont été inutiles ! l'amour me le rendoit toûjours préſent, je croyois le voir par tout, & je me diſois pour le juſtifier, plus de choſes que luy-même n'euſt pû m'en dire. Helas ! ajoûta-t-elle douloureuſement, avois-je merité d'être traitée comme je l'ay été par luy ? une paſſion auſſi violente & auſſi ſincere que la mienne devoit-elle être ſacrifiée ? devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenuës de moy, & s'il falloit que tout le monde aprit mes foibleſſes, devoit-ce être par la bouche de Catulle ? Je l'ai aimé, s'écria-t-elle en pleurant ; que dis-je ? je l'aime encore avec trop de tendreſſe.

Les ſoupirs qu'elle pouſſa, & les pleurs qu'elle répandit, m'empêcherent long-tems de luy répondre.

Enfin quand je la vis un peu remiſe, je pris la parole, & je luy dis tout ce qui pouvoit ſervir à vôtre juſtification; & comme elle prenoit vôtre parti contre elle-même, je n'eus pas de peine à la perſuader. Je luy proteſtay enſuite que vous l'aimiez toûjours avec la même tendreſſe & la même conſtance que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit-elle, je croy que Catulle eſt innocent, je croy qu'il m'aime, & tout cela ne ſert qu'à me rendre plus malheureuſe. Elle m'apprit alors les perſécutions de ſes parens. Il faut, continüa-t-elle, que je choiſiſſe un Epoux; & ce qui me deſeſpere, il n'eſt pas en mon pouvoir de choiſir Catulle; mes cruels parens ont enviſagé ſon procedé pour moy avec des yeux bien differens de ceux d'une Amante toûjours diſpoſée à pardonner à ſon Amant. Ils ont crû qu'en m'offenſant il avoit outragé toute leur famille; ils ont conçû pour luy une haine terrible, & je n'o-

ſerois même prononcer ſon nom en leur préſence : jugez maintenant, continüa-t-elle, de mon accablement, je n'ay que trois jours pour me déterminer ſur ce funeſte choix ; c'eſt à dire, ajoûta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reſte plus que trois jours à vivre.

J'avoüe que je fus ſi vivement touché de vos malheurs & de ceux de Leſbie, que j'en perdis preſque l'uſage de la raiſon. Nous demeurâmes long-tems l'un & l'autre dans un ſilence morne ; & nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, ſans avoir la force de nous rien dire.

Leſbie fut la premiere qui parla, & ſoit que comme elle avoit déja reſvé aux moyens de détourner un malheur dont elle étoit menacée, il y avoit long-tems, ſoit dis-je que le remede qu'elle me propoſa luy fut déja venu en penſée, ſoit qu'il luy fuſt tout d'un coup inſpiré par ſa paſſion, elle ouvrit un avis que Sé-

ratine & moy jugeâmes le plus raisonnable, & que nous résolûmes de suivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna, & que sans déguisement je luy dirois les véritables sentimens de Lesbie, qu'ensuite comme il étoit vôtre ami, & qu'il avoit de la considération pour Lesbie, je le priérois de sa part de luy aider à se conserver pour vous. Vous pouvez juger quelle fut la surprise de cet Amant qui se flattoit d'être aimé, lors que j'allay luy faire les propositions que je viens de vous dire : il m'écouta sans m'interrompre, & ne fut de longtems en état de parler.

Quoy, me dit-il aprés un long silence, Lesbie aime toujours Catulle, & cependant elle me dit qu'elle le hait ; elle souffre que je m'engage auprés d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma passion, elle me laisse esperer qu'un jour elle m'aimera, & cependant elle en aime un autre ; & elle veut que je me

ſacrifie pour les intereſts de cet heureux rival : non Leſbie ne merite pas que j'aye pour elle la moindre complaiſance. Allez, Licinius, allez luy dire qu'elle cherche d'autres ſecours que le mien, & qu'aprés la cruauté qu'elle a euë de prendre plaiſir à me rendre le rival d'un de mes meilleurs amis, c'eſt bien aſſez que je ne la haïſſe point, & que je me réſolve paiſiblement à l'oublier : elle ne doit rien attendre davantage de moy.

Je le laiſſay dire tout ce qu'il voulut ; mais lors que je crûs, que par ſes plaintes ſa douleur s'étoit, pour ainſi dire, exhalée, & n'avoit plus la meſme violence, je luy répréſentay qu'il ne devoit point vouloir de mal à Leſbie, qui s'étoit trompée la premiere avant que de le tromper ; & qu'enfin puis qu'il étoit vôtre ami, il devoit ſacrifier à vos intereſts une paſſion inutile. Comme vous ſçavez qu'il eſt parfaitement honnête homme, & qu'il y a peu de gens au

monde auſſi éxacts que luy ſur les devoirs de l'amitié, il entra inſenſiblement dans mes raiſons, & me demanda ce qu'il falloit qu'il fit.

Il faut, luy dis-je, que vous promettiez à Leſbie que vous n'abuſerez point du droit qu'elle va vous donner ſur elle-même. Leſbie aprés cela pour ſe délivrer de la perſécution de ſes parens, leur dira qu'elle veut vous épouſer; & vous pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui ſe paſſe & de le faire revenir à Rome, vous differerez le mariage ſur des prétextes qu'il ſera aiſé de trouver.

A quoy m'engagez-vous, s'écria-t-il douloureuſement. Hé bien! continüa-t-il enſuite, faiſons tout ce que vous voulez; ſi je ne puis être aimé de Leſbie, je mériteray au moins d'en être plaint, & je donneray à nôtre ſiécle un des plus rares éxemples d'amitié, qu'un homme bien amoureux puiſſe donner. Mais, ajoûta-t-il, je veux que Leſbie me

promette que si elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'épousera.

Je n'eus pas de peine à luy faire promettre ce qu'il souhaitoit. Lesbie étoit si résoluë à faire toutes choses imaginables pour vous épouser, qu'elle ne doutoit nullement du succés, & qu'elle croyoit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choses réussirent comme nous l'avions imaginé : les parens de Lesbie furent satisfaits du choix qu'elle fit ; & il trouva moyen d'éloigner le mariage sans qu'ils se doutassent le moins du monde de la verité. Je fis partir aussitôt un Affranchi chargé de lettres pour vous informer de tout. Je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même de vos nouvelles ; mais vôtre mauvais destin qui n'avoit pas résolu de finir si-tost vos malheurs, empécha que vous ne receussiez mes lettres. Le vaisseau qui portoit mon Affranchi

fut battu d'une si furieuse tempête, qu'il périt, & que personne de ceux qui étoient dedans ne se sauva.

Nous n'avons appris ce funeste accident, que long-tems aprés qu'il a été arrivé, & lors que les choses étoient dans un état où il n'y avoit plus de remede à vôtre malheur. Lesbie passa quelque tems assez agréablement: elle esperoit de vous revoir bientôt, je luy disois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été; cette esperance luy donnoit un enjouëment qu'on attribuoit à la satisfaction qu'elle avoit d'épouser Cinna: il n'y avoit que l'abattement de Cinna qui embarrassoit les gens: on voyoit sur son visage une tristesse dont il ne pouvoit être le maître, & on ne pouvoit s'imaginer que le retardement d'un bonheur assuré luy pust causer un si violent chagrin.

L'inquiétude de n'apprendre point de vos nouvelles, troubla bientôt la joye de Lesbie: elle comptoit

tous les jours & tous les momens, elle se plaignoit à moy de vôtre négligence, & elle me disoit souvent que je l'avois trompée; j'étois moy-même si étonné de ne voir arriver ni vous ni mon Affranchi, que je ne sçavois que penser ni que dire.

Plus Lesbie paroissoit triste & inquiette, plus Cinna qu'un rayon d'espérance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoüé.

Pour moy j'étois dans de continüelles alarmes, & je m'imaginois les choses méme les plus impossibles, plûtôt que de penser que vous eussiez oublié Lesbie. Il courut alors un bruit, qui se confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entierement dans son esprit. Gellius en ce méme tems fit un voyage à Rome, & quoy qu'il ne vît point Lesbie, j'ay toûjours crû qu'il étoit l'auteur de ce bruit, & de ces lettres malheureuses qui vous perdirent. On mandoit que vous êtiez à la Cour du Dictateur le plus satisfait

& le plus galant des hommes, que vous ne ſongiez qu'à plaire & qu'à vous réjoüir ; que vous faiſiez tous les jours de nouvelles intrigues, & qu'une Princeſſe qu'on nommoit & dont j'ay oublié le nom, vous occupoit alors ſi fortement, qu'il ne ſembloit pas que vous vous ſouvinſſiez ſeulement qu'il y euſt d'autres perſonnes au monde.

Je ne ſçaurois vous dire quelle fut la ſurpriſe & la douleur de Leſbie ; l'ingrat, s'écria-t-elle pluſieurs fois, en préſence de Sératine qui me l'a dit, j'ay la foibleſſe de le rapeller, & il n'a pas même la complaiſance de m'amuſer par quelque vaine excuſe. Il retient auprés de luy l'envoyé de ſon ami, & il ne ſe ſouvient peut-être plus que cet homme attend ſa réponſe pour revenir. Helas ! que je ſuis à plaindre, il triomphe, il me ſacrifie à ſa nouvelle Maîtreſſe, il luy raconte mes vaines fiertez dont je me ſuis ſi honteuſement démentie, mais il ne joüira pas long-

tems, ajoûta-t-elle, du plaisir de me croire amoureuse de luy. Ma chere Sératine, poursuivit-elle, ne me parlez jamais de cet infidelle, aidez-moy à l'oublier ; & pour commencer dés ce moment, faites chercher Cinna, il faut que je l'épouse. Sératine n'osa s'opposer aux résolutions de son amie qui luy paroissoient trop justes.

J'étois avec Cinna lors qu'on vint luy dire que Lesbie le demandoit, & nous allâmes ensemble chez elle. Cinna, luy dit-elle d'abord qu'elle le vit, je suis indigne de la considération que vous avez euë pour moy ; je vous ay préferé un ingrat qui me mépriſe, je vous ay obligé à servir ma folle passion contre vos propres intérests, je ne merite pas aprés cela que vous pensiez à moy ; mais si vous pouvez vous résoudre à oublier mes injustices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entierement desoccupée de ce perfide qui m'a si lâchement trahie.

Cinna se jetta à ses genoux, & en les embrassant avec une tendresse extréme : Ah ! Madame, luy dit-il, est-ce à vous à me demander pardon ? vous regnez toûjours dans mon cœur ; je vous aime toûjours, & lors qu'il s'agit de se faire aimer de vous, je n'éxamine rien, je ferme les yeux sur vos rigueurs passées, & je ne veux plus rien voir que vos bontez présentes : mais, Madame, ajoûta-t-il, si vous voulez vous guerir entierement de la passion que vous avez pour Catulle, il ne faut plus differer de me rendre heureux.

Je pris vôtre parti, & je dis pour vous excuser tout ce que l'amitié que j'ay pour vous put me suggerer ; mais Lesbie étoit si irritée, qu'elle ne voulut pas même m'entendre ; elle promit à Cinna qu'elle l'épouseroit dés le lendemain, & se tournant ensuite de mon côté, je sçay, me dit-elle, que vous n'êtes point coupable des perfidies de vô-

tre ami, & il vous paroîtra peut-être étrange que je veüille vous en punir; mais comme j'ay oublié même le nom de Catulle, ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir, vous ne pourriez vous empécher de me parler de luy; & quand vous pourriez vous taire sur son sujet, vôtre veuë m'y feroit penser malgré moy, je l'ay trop aimé, je connois trop ma foiblesse, enfin je le crains toûjours, je vous crains, & je me crains moy-même.

Cinna qui a toûjours eu beaucoup d'amitié pour moy, fit tout ce qu'il pût afin de l'obliger à ne me point bannir de chez elle, mais il ne pût rien obtenir. Je me retiray plus affligé de ma disgrace, quoy que j'en deusse craindre les suites à cause de l'amour que j'avois pour Sératine, qui passoit presque tous les jours entiers chez Lesbie, & qui ne me voyant plus si souvent, pouvoit se desaccoûtumer de moy &

ſouffrir que quelqu'autre l'aimaſt.

Enfin le mariage de Cinna & de Leſbie ſe fit, & jamais Amant ne parut ſi ſatisfait de ſa fortune que Cinna, lors qu'il ſe vit dans le Temple preſt à devenir l'Epoux d'une Maîtreſſe qu'il adoroit. Pour Leſbie, quoy qu'elle fiſt tout ſon poſſible pour faire paroître beaucoup de joye, elle laiſſoit voir malgré elle dans ſes yeux le chagrin qui la devoroit.

Peu de temps aprés ce mariage, Craſtinie étant prête à partir pour ſe rendre à la ſuite du Dictateur, vint dire adieu à Sératine chez qui j'étois. Je priay Aurelius qui devoit l'accompagner, de vous apprendre tout ce que je viens de vous dire ſur le ſujet de Leſbie & de Cinna, & de me faire ſçavoir de vos nouvelles: je ne ſçay s'il le fit; mais comme j'ay ſceu depuis qu'il avoit de grandes liaiſons avec Gellius, je crains bien qu'il ne vous ait déguiſé la verité.

Il me l'a déguiſée, n'en doutez

point, interrompit Catulle, il ne m'apprit rien autre choſe que le mariage de Leſbie, & le bonheur de Cinna, dont je fus deſeſperé, & qui m'obligea à prendre avec Craſtinie les engagemens que vous avez ſceu que j'ay pris.

Peu de tems aprés ce malheureux mariage, reprit Licinius, je ſceu que mon Affranchi s'étoit perdu dans la mer, & que vous n'aviez pû recevoir mes Lettres. J'en fis informer Leſbie, & cette nouvelle fit ſur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore; cependant elle gardoit avec Cinna les meſures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort ſatisfait d'elle.

Il ſe paſſa quelque tems ſans qu'on entendît parler de vous; enfin je receus cette grande Lettre où vous m'appreniez toute vôtre avanture avec Craſtinie, & vôtre broüillerie avec Céſar. Je donnay cette Lettre à Sératine, qui feignant de me l'avoir priſe ſans que je le ſceuſſe,

n'eut pas de peine à la faire lire à Leſbie.

Ah ! s'écria-t-elle en regardant Sératine, pourquoy m'avez-vous montré cette fatale Lettre ; que me faites-vous enviſager ? Catulle m'aime encore, il abandonne pour moy le ſoin de ſa fortune ; j'avouëray que cette idée me donne une joye que je ne puis m'empécher de ſentir plus que je ne devrois. Mais que cette joye d'un moment attirera de chagrins aprés ſoy ! Je n'avois déja que trop de peine à oublier Catulle criminel, & je ne pourray m'empécher de l'aimer innocent. Jugez, continüa-t-elle, ma chere Sératine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ay pour Cinna une conſidération qui ne me permettra jamais de me relâcher à la moindre choſe, dont la vertu la plus ſcrupuleuſe puiſſe être bleſſée ; cependant j'aime Catulle, je l'aimois tout inconſtant & tout perfide qu'il me paroiſſoit ; vous venez de me le juſti-

fier. Ah ! qu'avez-vous fait ?

Sératine ne faiſoit que la plaindre, & n'oſoit combattre ni ſes réſolutions ni ſa douleur : elle la prioit ſeulement de tems en tems de permettre que je revinſſe chez elle ; mais elle ne put l'y faire conſentir que lors que le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous diray rien des magnificences de ſon entrée dans Rome, vous pouvez vous les imaginer ; & le récit en eſt inutile à vôtre Hiſtoire.

Craſtinie arriva avec luy ; mais elle parut ſi fiere, elle prit avec toutes ſes anciennes amies des manieres ſi orgueilleuſes, qu'elle s'attira bientôt la haine de tout le monde. Leſbie ſur tout ne pouvoit s'accoûtumer à ſouffrir cette fierté ridicule, qui n'étoit pas la ſeule raiſon de la haine qu'elle conceut contre Craſtinie ; l'attachement que cette indiſcrette fille diſoit par tout que vous aviez eu pour elle, l'irrita bien plus que toutes les hauteurs qu'elle

luy voyoit; elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrast les causes des sentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faisoit paroître pour Crastinie.

Le trouble que causa dans toute l'Italie la récompense des vieux soldats de César, à qui il donnoit quelquefois des terres & des maisons qui appartenoient à d'illustres Romains qui n'avoient point porté les armes contre luy, obligea plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe à aller le trouver, pour leurs propres interêts, ou pour ceux de leurs amis. Lesbie fut une des premieres qui alla luy demander justice pour une de ses parentes, qui ne pouvoit venir elle-même se jetter à ses pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la satisfaction qu'elle esperoit; & elle fut si irritée du refus qu'il luy fit, que voulant se vanger de quelque maniere que ce fust, elle pria aussitôt Sératine de m'amener chez elle: & lors que j'y allay; vous voyez,

me dit-elle, Licinius, que mon destin est de vous vouloir bannir de ma memoire, & de ne pouvoir me passer de vous : elle me raconta ensuite les sujets de chagrin qu'elle avoit contre le Dictateur.

Il aime la gloire, poursuivit-elle, & c'est par là qu'il le faut punir ; faites des Vers qui apprennent ses vices & ses cruautez à toute la posterité, & qui rendent son nom aussi odieux qu'il s'efforce de le rendre illustre. Vengez-moy, vengez vôtre ami, me dit-elle en rougissant, & pardonnez-moy toutes les inégalitez, qu'une tendresse secrette, que toute ma vertu ne sçauroit étouffer, m'a fait avoir à vôtre égard.

J'avois moy-même quelques raisons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me résoudre de satisfaire Lesbie. Je fis donc ces Vers si sanglans que vous aurez peut-être veus.

Bithynia quidquid
Et P. Cæſaris unquam habuit.

Tout ce qu'a jamais eu la Bithynie entiere;
Et ce Roy dont Céſar ſceut toucher l'ame fiere.

Je les ay veus, interrompit Catulle, & je les ay admirez, quoy que je ne ſceuſſe point qu'ils fuſſent de vous. Il eſt donc inutile que je vous les diſe, reprit Licinius, & je vais pourſuivre mon récit.

Je ne ſçay ſi Sulpicie devint jalouſe de Craſtinie, & employa pour en détacher Céſar, le pouvoir qu'elle a toûjours conſervé ſur luy, ou bien ſi luy-même dégoûté d'une Maîtreſſe dont le cœur luy avoit donné trop peu de peine à toucher, chercha les moyens de s'en défaire honnêtement. Enfin il ſongea à la marier, quoy qu'elle-même peu ſoigneuſe de ſa réputation ne s'en ſouciaſt pas trop.

Il offrit à pluſieurs Chevaliers Romains de grands emplois, & de grands biens, afin de les obliger à l'épouſer; mais il n'en trouva aucun

à qui le soin de sa fortune fit oublier celuy de sa gloire. Il commençoit à être fort embaraſſé de Craſtinie, lorſque quelques affaires obligerent Heratius à ſe préſenter devant luy.

Heratius eſt un Plebeïn fort riche, dont le pere avoit été eſclave, & aprés avoir amaſſé de grands biens étoit mort aſſez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort baſſe, renfermé dans une petite maiſon avec ſa mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne ſentît la baſſeſſe de ſa condition. Céſar ſceut tout ce que je viens de vous dire, & jetta les yeux ſur cet homme pour en faire le mari de Craſtinie. Il l'écouta favorablement, & tâcha de le gagner par les honneurs qu'il luy fit. Enfin on luy propoſa le mariage de Craſtinie, & contre l'eſpérance de Céſar, il y témoigna une répugnance invincible: ſa mere même fit des éclats & dit des choſes qui aigrirent Céſar, & qui le picquerent de telle ſorte,

qu'il réſolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on ſouhaitoit de luy. On menaça la mere & le fils de les dépoüiller de tous leurs biens qu'on prétendoit avoir été acquis par des voyes honteuſes & criminelles : l'appréhenſion d'être ruinez diſpoſa ces ames ſerviles à obéïr, & Céſar voulut que la pompe du mariage ſe fiſt dans ſon Palais. Il donna enſuite une charge à Heratius, & luy promit l'anneau de Chevalier.

Craſtinie étant mariée avec Heratius, devint encore plus fiere, & ſe rendit odieuſe à tout le monde. Elle eut un démêlé avec Leſbie qui fit beaucoup de bruit, & où Céſar prit ſon parti avec tant de chaleur, que Leſbie qui naturellement eſt aſſez glorieuſe, ceſſa d'aller à la Cour ; & par la froideur & l'indifference qu'elle témoigna pour Céſar à tous ceux qui luy parlerent de ſe racommoder avec luy, elle l'aigrit tellement, qu'il a cherché

depuis, toutes les occaſions de nuire à Cinna, qui s'eſt conſolé de cette diſgrace avec ſes Livres.

Cependant Heratius qui d'abord avoit paru fort content de ſa fortune & de ſon mariage, ſe broüilla bientôt avec Craſtinie. Il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de Céſar qui l'empécha de la répudier; mais il la quitta, & alla demeurer à une maiſon de campagne qu'il a à dix milles de Rome.

Cette avanture fit beaucoup de bruit dans le monde, & Leſbie croyant avoir trouvé l'occaſion de ſe venger de Craſtinie, m'obligea à faire encore des vers.

Je pris un tour myſterieux, & je fis une eſpece de fable ſatirique, dont il ſemble que perſonne ne ſe peut plaindre. C'eſt l'Hiſtoire d'Europe aimée, comme vous ſçavez, de Jupiter, & enſuite mariée à Aſterius Roy de Crete. Ceux qui ont oüy parler de Craſtinie, n'ont pas

de peine à en démêler le myſtere; & ceux qui n'y entendent point de fineſſe, ne laiſſent pas de ſe divertir en la liſant.

Catulle pria ſon ami de luy montrer cette Fable qu'il n'avoit point veuë, & Licinius ayant tiré ſes Tablettes leut ces Vers.

HISTOIRE D'EVROPE.

ASTERIUS Prince aſſez débonnaire,
D'eſprit peu rafiné,
Et d'humeur fort legere,
Gouvernoit les Cretois: & par ſa vieille mere
Etoit luy-même gouverné.

La bonne Dame honnêtement avare,
Pour marier ſon fils cherchoit un grand party,
Dont le bien fuſt aux ſiens dignement aſſorty;
Mais (ô! pour la punir, événement bizarre!)
Tandis qu'avec tous ſes voiſins
De ſa part ſur le bien on chicane, on conteſte,
L'amour qui n'avoit point de part dans ſes deſſeins,
Luy rend pour ſe venger ſa prudence funeſte.

Jupiter; Dieu, qui comme chacun ſçait,
Plus d'une fois s'eſt veu pris ſur le fait;

Et qui des honnêtes familles
Devenu la terreur par cent larcins divers ;
Au lieu de régir l'Univers ;
Ne ſonge qu'à tromper jeunes femmes & filles.

Ce Dieu donc, un beau jour d'Eſté
Se promenant en Phénicie,
Aperçut par haſard une jeune beauté,
Qui pour reſver avoit quitté ſa compagnie ;
C'étoit la fille d'Agenor,
La jeune Europe à la treſſe dorée,
Qui de cette contrée
Etoit le plus charmant tréſor.

Jupiter auſſitoſt devint amoureux d'elle,
Elle ne fit point la cruelle,
En moins de rien leur traité ſe conclut,
Et la Nymphe fidelle
Fit tout ce que le Dieu voulut.
On ſçait ſous quelle figure,
Et comment à la belle il fit paſſer les mers ;
Et de cette avanture
Je ne veux point charger mes vers.

Je vais conter choſes plus importantes,
La Nymphe avoit deux ou trois confidentes ;
C'en eſt trop quand on veut du ſecret en amour.
De cette intrigue auſſi Junon eut des nouvelles,
A ſon Epoux en fit groſſes querelles ;
Et Jupiter fut jaloux à ſon tour.

Le jeune Endymion plaiſoit fort à la Dame,
Qui grandes privautez ſouffroit à ſon amant,
Et déja dans le Ciel on diſoit hautement,
Que Junon trahiſſoit Jupiter dans ſon ame.
Ce Dieu donc alarmé,
Et des mêmes attraits n'étant long-temps charmé,
Pour ſe racommoder alla trouver ſa femme,
Luy dit qu'à l'avenir il feroit ſon devoir;
Mais qu'en quittant Europe, il falloit la pourvoir.

Junon promit d'avoir ſoin d'elle,
Et ſoudain traverſant les airs à tire d'aiſle,
Vint chez Aſterius;
Mere, Fils, Courtiſans, tous furent bien confus,
De voir la Souveraine & des Dieux & des hommes,
Entrer dans leur obſcur Palais,
Où beaux ameublemens ne ſe virent jamais,
Car c'étoient gens fort œconomes,
Qui bien paiſiblement gouvernant leur Etat,
Fuyoient la dépenſe & l'éclat.

Junon radouciſſant ſa voix & ſon viſage,
Parla d'abord de mariage,
Dit qu'avec tant de vertus,
Il étoit grand dommage,
Que le charmant Aſterius,
Paſſaſt le plus beau de ſon âge,
Sans goûter de l'Hymen les plaiſirs innocens,
Et voir naiſtre de ſoy de beaux petits enfans.

La Déeſſe charitable
Ajoûta que ſous ſon pouvoir
Elle avoit une Nymphe aimable,
Qu'elle vouloit luy faire voir.
Vous l'aimerez, luy dit-elle,
Et je vous en feray l'Epoux ;
Elle eſt jeune, elle eſt belle,
Et le deſtin exprés l'a fait naître pour vous.

Aprés ce beau diſcours Europe fut nommée.
Aſterius fremit ; & ſa Mere alarmée
Fit d'un cry douloureux retentir ſon Palais.
Déja la Renommée
D'Europe avoit publié les beaux faits ;
On ſçavoit ſes amourettes,
Et Jupiter n'étoit pas, diſoit-on,
Le premier dont elle eut écouté les fleurettes.
Le folâtre Alcidas, & l'habile Ariſton,
D'elle avoient obtenu maintes faveurs ſecrettes.

Les parens furent aſſemblez,
Et tous non ſans être troublez,
Du pauvre Aſterius plaignirent l'innocence,
Qui plus puiſſant que ſes ayeux ;
Mais n'ayant jamais fait aux Dieux
La moindre offenſe,
Se voyoit menacé d'une telle alliance.

Enfin ils convinrent entr'eux,
Que pour sortir d'un pas si dangereux
Asterius feignant quelque pressante affaire,
S'imposeroit luy-même un exil volontaire,
Et loin de son Royaume iroit vivre en repos:
Inutiles & vains complots!

De tout cecy Junon fut avertie,
(Car les Dieux sçavent tout)
Et Jupiter se mit de la partie,
Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne vienne à bout.

Du bruit de son tonnerrre,
Il fit trembler la terre;
Et d'un nuage épais
Du rebelle mortel il couvrit le Palais;
La gresle & les éclairs sortant de ce nuage,
Du seul Asterius menaçoient l'heritage;
Le feu déja prenoit à ses maisons,
Et l'on crut que l'orage
Alloit pour luy faire moissons.

Ah! mon Fils, s'écria sa mere,
Allons de Jupiter appaiser la colere,
Et pour nous dérober à ses terribles coups,
Recevons s'il le faut son Europe à genoux.

Qu'eust-il fait? chaque instant grossissoit la tempeste,
Il n'avoit point d'appuy.

Et tout le Ciel alloit fondre sur luy.
Le bon Prince baissa la teste,
Il fit ce qu'on voulut, & prit le bon parti.
Jupiter en fut averti,
Le Ciel devint serain ; on fit le mariage.

Asterius fut mis au rang des Immortels,
Et peut-estre qu'un jour il eust eu des Autels,
S'il n'eust point laissé voir quelque jaloux ombrage ;
Mais pour estre comblé de tant d'honneurs divins,
Il n'avoit pas perdu tous les défauts humains.

Il vouloit qu'à ses loix sa femme fust soûmise,
Et luy gardast la foy promise ;
Ridicule entestement !
Qui de sa premiere gloire,
Détruisant même la memoire,
Le jetta dans l'abaissement.
Sur ce prompt changement
Sans pousser plus loin son histoire,
Moralisons un moment.

N'enviõs point des biẽs que nous ne gardõs gueres,
Et qui causent souvent nos plus grandes miseres,
Vivons dans l'obscurité,
Où le sort nous a fait naître,
Et ne souhaitons point d'être
Plus que nos Peres n'ont été :
Ces fortunes élevées

Sur des baſes d'iniquité,
En moins de rien ſont renverſées,
Et le plus ſeur moyen d'être toûjours heureux,
C'eſt de ne point porter trop haut ſes vœux.

Céſar, pourſuivit Licinius, entendit la lecture de ces vers avec autant de froideur que s'il n'y euſt eu aucun intéreſt; cependant il avoüa à ſes plus particuliers amis qu'il en étoit picqué juſqu'au vif. J'en fus averti, & on me conſeilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'apris alors que vous étiez à Sirmion, & je réſolus de venir vous y trouver. Leſbie à qui ſes chagrins, & le malheur de ſa paſſion faiſoient haïr le monde & chercher la ſolitude, fit dans le même tems conſentir Cinna à la laiſſer aller pour quelques mois dans une aſſez agréable maiſon qu'il a ſur le chemin de Verone. Sératine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour. Je paſſay quelque tems dans cette maiſon, où mon amour pour

Sératine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin je me préparay à partir, & la veille de mon départ Lesbie me fit entrer dans son cabinet, où aprés m'avoir dit que j'étois le seul homme au monde en qui elle prist quelque confiance ; elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foiblesses que je luy avois veuës pour vous. Ce que vous luy diriez, ajoûta-t-elle, ne serviroit qu'à le rendre plus malheureux, il croiroit que je l'aimerois : dans cette pensée il voudroit se raprocher de moy, & il n'y trouveroit qu'une aversion invincible pour luy. Car enfin, poursuivit-elle en rougissant, je me sens toute changée, sans que j'en puisse dire la raison. Il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle, je ne sçay même si je ne l'aimois point un peu ; mais à présent je le hais comme le plus mortel de mes ennemis.

Voilà, continüa Licinius en se

levant, l'état auquel étoit Lesbie lors que je suis parti ; c'est à vous de voir sur cela quelles résolutions vous voulez prendre. Ma résolution, dit Catulle, est de l'aimer toûjours, & de souffrir tous les maux que sa rigueur pourra imaginer. Mais croiriez-vous, poursuivit-il, que plus je l'aime, plus je hais le Dictateur, je le regarde comme l'auteur de tous mes malheurs, & je luy impute même ceux qui me sont arrivez avant que je l'eusse trouvé en Bithynie. Cependant, reprit Licinius, il commence à se faire aimer de tous les Romains. Le peuple ne le regarde plus comme un tyran, & sa domination est si douce, qu'il semble qu'il ait donné plus de liberté aux Romains en détruisant la République. Pour moy je vous avouë que j'ay un regret tres-sensible d'avoir fait contre un si grand homme des vers si injurieux, & j'ay prié mes amis de luy en demander pardon pour moy.

Catulle ne répondit rien à son ami ; & ils avoient déja repris le chemin de la maison, lors qu'un esclave vint leur dire qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils se regarderent l'un l'autre, & ils ne purent se cacher l'inquiétude que leur donnoit l'arrivée du Courier. Ils étoient si accoûtumez à recevoir de mauvaises nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pust venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin Licinius ouvrit son paquet, & il fut fort surpris de trouver une Lettre du Dictateur pleine d'honnêtetez & d'assurances de son amitié. César n'avoit pas attendu que Licinius vint luy-même demander pardon des vers qu'il avoit faits contre luy ; il s'étoit contenté des satisfactions que les amis de ce Poëte étoient venus luy offrir pour luy ; & comme sa générosité & sa clémence passoient l'imagination, il s'étoit fait un plaisir de le con-

fondre à force de bontez & de careſſes.

Il fut donc le premier à luy écrire, & il luy offrit ſon amitié, & luy demanda la ſienne en des termes ſi obligeans, que Licinius en liſant ſa Lettre ne puſt s'empécher de s'écrier, que Céſar étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il meritoit l'empire de l'Univers.

Il ſe retira enſuite avec Catulle dans ſon cabinet, où aprés avoir fait à Céſar la réponſe qu'il crut luy devoir faire, il prit la réſolution de retourner à Rome, & perſuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours aprés, & durant tout leur voyage ils n'eurent aucun entretien qui ne fuſt ſur le ſujet de Leſbie, à qui Catulle ſongeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou ſeize milles de Rome, lors qu'ils furent tout d'un coup ſurpris par un orage furieux, & par une des plus obſcures nuits qu'on ait encore

veuës. Ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprés d'un buiſſon, où ils étoient preſque réſolus d'attendre le jour, ils entendirent derriere eux le bruit de quelques cavaliers qui ſuivoient leur chemin malgré l'orage & la nuit, & qui en marchant avec aſſez de viteſſe, ſe plaignoient & ſe diſoient les uns aux autres, vôtre précaution nous les fera manquer, nous ne pourrons plus les rejoindre, & la nuit nous les dérobera. Licinius ſe ſouvint alors, que pluſieurs Citoyens de Rome avoient des maiſons aſſez proche du lieu où ils étoient, & il propoſa à ſon ami de ſuivre ces cavaliers, qui, à ce qu'il diſoit, alloient à quelqu'une de ces maiſons. Furius, ajoûta-t-il, en a une qui n'eſt pas fort loin d'icy; c'eſt celle-là même qui eſt devenuë célebre par les vers que vous avez faits. Tout le monde les ſçait à Rome, continüa-t-il, & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter.

Ad Furium. *Carm. 26.*

Furi, villula noſtra non ad Auſtri
Flatus oppoſita eſt, nec ad Favoni,
Nec ſævi Boreæ, aut Apeliotæ:
Verum ad millia quindecim, & ducentos.
O ventum horribilem, atque peſtilentem.

Imitation du Latin.

Les vents ni les orages,
N'incommodent point ta maiſon,
L'âpre bize n'y ſoufle en aucune ſaiſon;
Mais tes vieux créanciers y font d'affreux ravages;
Il leur eſt dû deſſus quinze mille deux cent:
O que c'eſt un terrible vent!

Il y a encore, pourſuivit-il, quelque part aux environs de ce lieu, un Temple de Venus qui n'eſt qu'à quatre ou cinq milles de la maiſon de Leſbie, & où elle vient aſſez ſouvent, ſoit pour faire ſes prieres à la Déeſſe, ſoit pour ſe promener dans un petit bois de Mirte qui eſt derriere le Temple, & qui eſt ſi agréable, qu'on diroit que la Déeſſe a ſoin elle-même de le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore achevé de parler, lors qu'on entendit un bruit confus d'armes & de cris ; il sembla même à Catulle qu'il avoit distingué quelques voix de femmes qui imploroient du secours. Son ami & luy remonterent aussitôt à cheval, & coururent avec précipitation vers le lieu où se faisoit le bruit. Lors qu'ils y furent arrivez à la faveur des foibles rayons de la Lune qui parut un moment au-travers des nuages où elle se cacha aussitôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de se faire : des chevaux épouvantez & sans conducteur, traînoient un chariot vuide : deux ou trois esclaves étendus sur la place expiroient, & tout mourans qu'ils étoient, ne laissoient pas de crier qu'on secourût leurs Maîtresses, que vingt ou trente cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancerent pas un moment, & sans s'informer du nom des Dames pour qui on

leur demandoit secours, pouſſez par la généroſité qui leur étoit naturelle, ils tournerent bride, & atteignirent bientôt les Raviſſeurs qui s'éloignoient avec le plus de viteſſe qu'ils pouvoient. Arrêtez, lâches, leur cria Catulle, & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de vôtre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius les ſuivoient avec une réſolution pareille à celle de leurs maîtres; & les cavaliers qui ſe croyoient déja en ſeureté, furent fort étonnez de ſe voir des ennemis ſur les bras. Ils ſe défendirent en gens de cœur; mais il fallut enfin qu'ils cédaſſent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne fuſt mortel. Trois ou quatre de ces malheureux étant d'abord tombez, le reſte prit la fuite, & ſe ſauva, ſans qu'on ſe mit en peine de les ſuivre, parce que ceux qui avoient les Dames ſur la croupe de

leurs chevaux, les avoient d'abord miſes à terre, où elles attendoient avec des inquiétudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui alla les aborder, Catulle ayant été un peu bleſſé, ne pouvoit marcher auſſi viſte que luy. Pour elles, elles étoient ſi troublées, qu'elles ne purent rien dire à leurs défenſeurs. Ils les preſſerent long-tems de leur apprendre leurs noms ; mais comme elles ne les connoiſſoient pas, elles ne voulurent point ſe faire connoiſtre, qu'elles ne fuſſent en lieu de ſeureté : elles prierent les deux Chevaliers de les eſcorter juſqu'à une maiſon qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient, & leur promirent que d'abord qu'ils y ſeroient arrivez, ils ſçauroient qui elles étoient. Par bonheur un de leurs eſclaves qui n'avoit point été bleſſé vint les retrouver, & s'étant ſaiſi d'un cheval dont le maître avoit été tué, leur ſervit de guide.

Ce fut une choſe aſſez ſinguliere que la marche de cette petite troupe; perſonne ne parloit, & chacun tâchoit à deviner qui étoient les perſonnes avec qui il étoit. Enfin on arriva auprés d'une maiſon, d'où au ſignal que donna l'eſclave, deux ou trois autres eſclaves ſortirent avec des flambeaux. Catulle voyant que la Dame auprés de qui le hazard l'avoit mis, vouloit deſcendre de cheval, ſe jetta à bas du ſien pour luy aider, les eſclaves approcherent avec leurs flambeaux. La Dame fit un grand cry & tomba évanoüie entre leurs mains. Catulle fut fort ſurpris de cet accident; mais il le fut bien davantage, lors qu'ayant levé les voiles qui couvroient le viſage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Leſbie. Licinius qui étoit encore aſſez loin derriere eux avec Sératine, qui ne le connoiſſoit point, & qu'il ne connoiſſoit point, s'avança pour voir d'où venoit le deſordre qui paroiſſoit au-

tour de son ami ; & ne fut pas moins étonné que luy, de voir Lesbie que ses esclaves emportoient. Il se tourna du côté de Sératine, qui le regarda avec une surprise bien differente de celle qu'avoit euë Lesbie en voyant Catulle ; & la joye qui parut dans ses yeux luy apprit qu'il étoit toûjours aimé.

Lesbie étant revenuë à soy se renferma dans son appartement avec Sératine, & Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que ni les uns ni les autres ne passerent pas la nuit fort tranquillement. Licinius & Sératine avoient tant d'impatience de se voir & de se parler, que quoy qu'ils fussent dans un état bien different de celuy où étoient Catulle & Lesbie, ils n'étoient gueres plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à souffrir qu'on mist un appareil sur sa blessure. Qu'ay-je à faire de la vie, disoit-il à son amy, puis que

Lesbie me haït, & que je suis si odieux à cette ingrate, que ma seule veuë a pensé la faire mourir. Que seroit-ce si j'osois luy parler ? quels transports ne luy causeroit point son aversion pour moy, si j'allois me jetter à ses pieds, & luy jurer que je l'aime ? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celuy qui vient de luy arriver ; je veux la délivrer de l'importune présence d'un malheureux Amant : si je vivois, je ne serois point assez maître de moy pour l'éviter ; l'amour me présenteroit sans cesse à ses yeux, elle en souffriroit trop, il vaut mieux que je meure ; les Dieux ne m'ont conduit icy que pour me donner la triste satisfaction de faire entendre mes derniers soupirs à la cruelle. Souffrez, cher ami, continuoit-il, que tout mon sang sorte par cette playe, & que je puisse expirer entre vos bras en vous parlant de Lesbie, & en vous priant de l'assurer, qu'il n'y a jamais eu d'A-

mant plus infortuné ni plus fidelle que moy.

Licinius avoit beau luy répréſenter que l'évanoüiſſement de Leſbie n'étoit peut-être pas pour luy d'un auſſi mauvais augure qu'il vouloit ſe l'imaginer ; il eut bien de la peine à luy perſuader de laiſſer penſer ſa bleſſure : mais il ne put jamais le réſoudre à tâcher de prendre un peu de ſommeil pour rendre ſa gueriſon plus prompte & plus facile. Il ne fit que ſoupirer toute la nuit, & que ſe plaindre de la cruauté de Leſbie, & le jour parut avant qu'il euſt fermé les yeux.

Leſbie de ſon côté n'avoit pas de moindres inquiétudes. Admirez, diſoit-elle à Sératine, la bizarrerie de ma deſtinée ; j'éloigne de moy tout ce qui peut me faire ſouvenir de Catulle ; j'évite ceux que je croy qui m'en parleroient ; je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne ; je viens pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette ſoli-

tude,

tude, le hazard l'y conduit, & fait que je luy ſuis redevable de la vie. Je ne puis ſans ingratitude refuſer de le voir, & je ne puis le voir ſans crime : car enfin, je dois mon cœur à Cinna ; & je ſens bien que la veuë de Catulle me fera oublier ce que je ſuis à Cinna. Dans quel embarras les Dieux m'ont-ils jettée ? Que dira Cinna, s'il aprend que j'ay receu Catulle ? Que dira Catulle, ſi j'ay l'inhumanité de l'abandonner bleſſé, & peut-être mourant pour l'amour de moy ? ſon deſeſpoir rendra ſes bleſſures mortelles, & j'auray la cruauté de le voir mourir ? Non, ma chere Sératine, je ne le verray point, je mourray moy-même, il n'eſt pas poſſible que je ſoutienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me livrent. J'y ſuccomberay : heureuſe, ſi en mourant je puis avoir la conſolation de voir Catulle perſuadé de ma fidelité. Mais, continüoit-elle, n'avez-vous point

remarqué si sa blessure est grande ? pensez-vous qu'il soit encore en état de recevoir quelque soulagement par ma présence ? Allons le voir, disoit-elle, & un moment aprés elle se repentoit de la résolution qu'elle venoit de prendre. Elle étoit quelque tems sans parler : & revenant ensuite de sa resverie ; malheureuse, qu'attens-je, s'écrioit-elle, il sera mort quand je voudray le sécourir. Il ne faut plus differer, courons, ma chere Sératine, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup, est-ce Cinna ? est-ce mon Epoux que je veux aller sécourir ? c'est un ingrat peut-être que je devrois haïr ; que je devrois oublier du moins. Quel interest prens-je en la vie de Catulle ? que sçay-je s'il m'aime encore ? quand il m'aimeroit, dois-je avoir des sentimens si tendres pour un autre que mon Epoux ?

Ce furent là les tristes réfléxions qui occuperent Lesbie toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir ; mais lors qu'il fut auprés d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'informer de la ſanté de Catulle, & demeura longtems interdite ſans pouvoir parler. Licinius connut aiſément ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, par l'embarras où elle étoit ; & aprés luy avoir dit l'état où il avoit laiſſé ſon ami, il fit ce qu'il put pour la réſoudre à luy rendre une viſite. Mais elle oppoſoit à toutes ſes raiſons une vertu ſi ſcrupuleuſe & ſi délicate, qu'il déſeſpera de la pouvoir vaincre.

Cependant il crut pour pluſieurs raiſons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'avanture de la nuit, & de ſçavoir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Leſbie. Elle fut de ſon ſentiment, & ayant donné ordre à tous ſes domeſtiques de s'armer & de ſuivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit ſi heureuſement pour

elle la nuit précédente. Elle dit ensuite à Sératine, qu'elle luy feroit plaisir, si elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprés de luy tout ce que la bienséance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna de faire auprés d'un homme qui étoit peut-être encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans le jardin resver au malheureux état de sa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit six ou sept hommes étendus sur la place sans mouvement & sans vie. Leurs habits étoient extraordinaires, & il eust crû que c'étoient des étrangers, si leurs visages qui étoient masquez ne luy eussent fait soupçonner autre chose. Il mit pied à terre, & ordonna à ceux qui le suivoient de deshabiller ces morts pour voir si on ne trouveroit rien sur eux qui les fit connoître. On alla d'abord à un dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres, faisoit croire qu'il en étoit le Maître,

& on fut fort étonné de trouver qu'il respiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de son visage & l'état pitoyable où étoit cet homme, il luy sembla qu'il le connoissoit. Il le considéroit attentivement, & il en cherchoit le nom en luy-même, lorsque le mourant ayant jetté les yeux sur luy le reconnut, & faisant un dernier effort pour parler. Ah! Licinius, luy dit-il, les Dieux ont pris soin de vanger Catulle & Lesbie de tous les maux que je leur ay fait souffrir.

Ces noms de Catulle & de Lesbie firent cesser l'ambarras de Licinius, & il n'eut plus de peine à reconnoître Gellius. Quoy! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'est vous qui vouliez enlever Lesbie, & c'est contre vous que Catulle & moy avons combattu cette nuit? Je ne sçay, reprit Gellius, qui sont ceux que les Dieux envoyerent hier au secours de Lesbie, mais il est certain que c'est moy qui l'enlevois, & que j'ay

bien merité la mort qu'on m'a donnée.

Licinius fit approcher ſes gens, & leur ordonna de ſecourir Gellius qui les laiſſa faire; & aprés qu'il eut receu d'eux tous les petits ſoulagemens que le lieu où ils ſe trouverent leur pouvoit fournir: ce n'eſt pas, dit-il à Licinius, que j'aye aucun déſir de prolonger ma coupable vie, je ſens bien que mes bleſſures ſont ſans remede, & quand elles ne ſeroient pas mortelles, je ne voudrois pas qu'on les gueriſt: mais je vous avouë que je ſeray bien aiſe d'avoir encore quelques momens pour vous raconter toutes mes injuſtices, & vous faire connoître le repentir que j'ay en mourant, d'avoir fait le malheur de deux perſonnes pour qui je devois avoir toute l'eſtime poſſible.

Gellius ſe repoſa un peu aprés avoir dit cela, & s'appuyant ſur deux eſclaves de Licinius qui le ſoûtenoient, il reprit ainſi ſon diſcours. Vous ſçavez déja qu'une malheu-

réuſe paſſion de venger Quintilie que Catulle avoit offenſée, me fit prendre des meſures trop juſtes pour le broüiller avec Leſbie. J'y réuſſis; je ne diray rien de nouveau ſur cela, & vous avez ſceu de quelle maniere Quintilie & moy abuſâmes de vôtre confidence; ſa mort précipitée devoit m'avoir fait ouvrir les yeux; mais l'amour me les ferma lorſque ſon malheur alloit me les déſſiller.

Je devins amoureux de Leſbie, & je continüay de rendre à Catulle auprés d'elle tous les mauvais offices que je pouvois. Je la ſuivis juſqu'à Rome où elle ſe laſſa de moy, & me bannit de chez elle. Je fus au deſeſpoir, & je cherchay à me venger ſur Catulle des maux qu'elle me faiſoit ſouffrir. Comme je révois aux moyens de le faire, j'appris par des eſpions ſecrets que j'avois auprés d'elle, que vous aviez racommodé Catulle avec elle, & qu'on l'attendoit tous les jours à Rome.

Ayant auſſitôt réſolu de rompre vos meſures, je fis courir dans le monde de fauſſes lettres de Bythinie, où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princeſſe Niſe, & que gueri de ſes autres paſſions, il ne ſongeoit plus qu'à luy plaire: j'eus le plaiſir de voir réuſſir mes tromperies; Leſbie ajoûta foy aux faux bruits que je faiſois courir, & elle épouſa Cinna.

Peu de temps aprés Aurelius, avec qui j'avois des liaiſons ſecrettes étant prêt à partir pour aller en Bythinie, vint me voir & me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle. Il me ſembla que toutes ces choſes devoient rendre trop glorieux ce malheureux Amant, à qui vous faiſiez ſçavoir que Leſbie ne s'étoit réſoluë à épouſer Cinna que par deſeſpoir, aprés avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pû s'imaginer pour le rappeller auprés d'elle. Je priay donc Aurelius de ne luy point ren-

dre vos Lettres, & de ne luy rien dire autre choſe ſur le ſujet de Leſbie, ſinon qu'elle avoit épouſé Cinna, & qu'elle paroiſſoit fort contente. Aurelius étoit trop dans mes intereſts pour me refuſer, il fit les choſes comme je le ſouhaitois, & j'appris bientôt que Catulle n'étoit pas moins malheureux que moy.

Cependant comme je ne laiſſois pas d'aimer toûjours Leſbie, la violence de mon amour me fit prendre la réſolution de l'enlever. J'envoyay un de mes amis auprés du jeune Pompée, dont on peut dire que depuis la mort de Caton, le parti eſt devenu l'azile & le refuge de tous les fameux criminels qui ont craint la juſtice de Céſar.

Pompée à qui je promis de luy mener des troupes, me promit une retraite, & ſa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Leſbie. Flatté par les aſſurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occaſion

d'éxécuter l'entrepriſe qui me coûte la vie. Je me croyois déja en ſeureté, lorſque vous vintes au ſecours de Leſbie, & il faut croire que les Dieux avoient réſolu ma perte, puiſque le petit nombre de gens qui vous ſuivoient, eut ſi peu de peine à mettre en fuite les ſoldats qui m'accompagnoient, que j'avois choiſis pour cette occaſion comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée. Aurelius m'accompagnoit auſſi, & j'ignore la deſtinée qu'il aura euë.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ſes eſclaves qui connoiſſoit fort Aurelius, de viſiter tous les morts avec ſoin, & cet eſclave luy rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelques pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué ſur le champ.

Les Dieux ſont juſtes, reprit languiſſamment Gellius, ils nous pu-

niſſent tous deux, & ils ne vous ont conduit icy avec Catulle, que pour luy donner la ſatisfaction de tuer luy-même les deux hommes qui ont le plus traverſé ſa paſſion. Aſſurez-le, ajoûta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez, que je meurs avec un repentir ſincere de tous mes crimes. En diſant cela il s'affoiblit tout d'un coup, & il mourut peu de tems aprés entre les bras des eſclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crut être obligé de donner pour luy faire rendre les derniers devoirs, retourna le plûtoſt qu'il put à la maiſon de Leſbie, où on commençoit déja à trouver qu'il tardoit trop.

Il étonna extrémement Leſbie, lorſqu'il luy raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Sératine ſe ſouvint qu'elle avoit crû voir Gellius auprés du Temple de Venus, où Leſbie & elle alloient ſouvent ſe promener. Il faut, dit elle, qu'il fuſt venu là pour le deſſein qu'il euſt hier éxé-

cuté, si Catulle & vous ne l'eussiez empeſché : car il me ſouvient, continua-t-elle, que croyant avoir été apperceu, il ſe cacha derriere des arbres qui le déroberent à ma veuë. Leſbie ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon bonheur qui avoit conduit Catulle ſi à propos pour la ſecourir dans un lieu, où ſelon toutes les apparences il ne ſe fuſt jamais aviſé de la venir chercher. Licinius prit ſur cela occaſion de luy parler en faveur de ſon amy, & il luy dit tant de choſes touchantes, qu'elle commença à ne ſe plus contraindre, & qu'elle luy avoüa que Catulle étoit entierement juſtifié dans ſon eſprit.

Je ſens même, luy dit-elle, que je le plains plus que je ne devrois, & je ne refuſe de le voir que parce que je l'aime avec trop de paſſion. Quelle maniere d'aimer, s'écria Licinius, vous l'aimez ? cependant il ſe meurt de douleur, parce qu'il ſe croit haï, & vous refuſez de le voir pour le détromper & luy rendre la vie. Ah ! Ma-

dame, vous ne l'aimez point, ajoûta-t-il. Pluſt aux Dieux, répondit-elle, que vous euſſiez dit la verité. Mais, helas ! j'ay une paſſion violente que ma raiſon condanne & ne ſçauroit étouffer ; je ne ſuis point aſſez lâche pour m'abandonner aux tranſports de mon amour, ni aſſez forte pour luy réſiſter. Je le combats ſans ceſſe, je ne le ſurmonte jamais, & je n'ay qu'autant de vertu qu'il m'en faut pour me rendre la plus malheureuſe de toutes les femmes.

Licinius voulut luy répondre, & luy perſuader qu'une viſite qu'elle rendroit à Catulle ne bleſſeroit point ſon auſtere vertu ; mais elle l'interrompit, & le pria de ne luy en plus parler. Non, luy dit-elle, je ne le verray point, je me ſens trop foible pour m'expoſer à une entreveuë auſſi dangereuſe que celle-là. Cependant, ajoûta-t-elle en rougiſſant, je vous permets de luy dire pour le conſoler, tout ce que vous croirez propre à cela, & je conſens que vous

luy appreniez mes foibleſſes, pourveu qu'il vous promette qu'il ne me verra jamais. Licinius ne la preſſa pas davantage, il crut en avoir aſſez gagné, & il alla promptement trouver ſon amy, qui durant ſon abſence s'étoit abandonné à des reſveries & à des penſées fort triſtes.

Sératine à la priere de Leſbie étoit venuë le trouver peu de tems aprés que Licinius fut parti; mais ſoit que dans l'état où il étoit il trouvaſt la ſolitude plus agréable, ſoit qu'il cruſt que Leſbie avoit beſoin elle-même que ſon amie ne la laiſſaſt pas ſeule, il pria cette belle fille de retourner auprés d'elle, & de luy inſpirer pour luy des ſentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc ſeul, & Licinius le trouva appuyé ſur une table qu'il avoit fait mettre auprés de ſon lit. Il reſvoit ſi profondément, que ſon amy étoit aſſis auprés de luy avant qu'il l'euſt apperceu. Ah! mon

cher Licinius, luy dit-il lors qu'il le vit, que vous me faites de plaisir de venir me retirer de mes tristes resveries ; & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moy, qui ne sçauroit vous entretenir que de choses affligeantes. Licinius tandis que Catulle luy parloit, avoit jetté les yeux sur des Tablettes, où il avoit veu quelques vers écrits. Je ne sçay, dit-il en les prenant, si au contraire je ne dois pas m'estimer heureux d'être amy d'un homme, à qui son malheur même fait dire de si belles choses. Il relut ensuite ces vers qui étoient écrits sur les Tablettes.

Ad seipsum. *Carm. 76.*

Si qua recordanti benè facta priora voluptas
Est homini, quum se cogitat esse pium :
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divûm ad fallendos numine abusum homines :
Multa parata manent in longâ ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi. [possunt,
Nam quæcumque homines benè cuiquam aut dicere
Aut facere : hæc à te dictaque, factaque sunt.

Omnia quæ ingratæ perierunt credita menti.
Quare jam te cur amplius excrucies?
Quin te animo offirmas, teque istinc usque reducis?
Et, Diis invitis, desinis esse miser?
Difficile est longum subitò deponere amorem.
Difficile est: verùm hoc, quâ lubet, efficias.
Una salus hæc est, hoc est tibi perficiendum.
Hoc facies, sive id non pote, sive pote.
O Dii, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam
Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem:
Me miserum aspicite: &, si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem, perniciemque mihi.
Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus
Expulit ex omni pectore lætitias.
Non jam illud quæro, contrà ut me diligat illa,
Aut, quod non potis est, esse pudica velit.
Ipse valere opto, & tetrum hunc deponere morbum.
O Dii, reddite mî hoc pro pietate meâ.

Imitation du Latin.

S'Il est vray ce qu'on dit, que les gens vertueux
Trouvent de leurs vertus la récompense en eux;
Et qu'un doux souvenir du bien qu'il a sçû faire,
Satisfait tôt ou tard un cœur droit & sincere;
Que de plaisirs, Catulle, & quel bonheur un jour,
Te doit faire goûter ton malheureux amour?
Combien as tu souffert de refus, d'injustices?
Combien d'emportemens, & combien de caprices?

Quels biens n'as-tu point faits, quels ſoins n'as-tu
point pris ?
Soins trop mal reconnus par un cruel mépris ;
Mais pourquoy deſormais t'accables tu toy-même ;
Déteſte qui te hait, & n'aime que qui t'aime.
D'un inutile amour briſe les triſtes nœuds,
Dans ton cœur trop fidelle allume d'autres feux ;
Et contre l'inhumaine à qui tu n'as ſceu plaire,
Implore le ſecours d'une juſte colere.
Ainſi les Dieux en vain contre toy s'uniront,
Avecque ton amour tous tes maux finiront.
Je ſcay que d'un amour receu ſans réſiſtance,
Un long-temps a trop bien établi la puiſſance.
N'importe, combatons, on peut tout ce qu'on veut,
Lorſque pour ſe guerir, on fait tout ce qu'on peut.
Ceſſons d'aimer enfin ; Au mal qui nous poſſede,
Un généreux dépit eſt l'unique remede. [pleurs,
Et vous, Dieux tout-puiſſans, ſi touchez par nos
Vous daignez quelquefois ſoulager nos malheurs,
Jettez ſur ma miſere un regard favorable,
Et de tous les Amans ſauvez le moins coupable.
Purgez mon triſte cœur d'un funeſte poiſon,
Qui poſſede mes ſens, qui trouble ma raiſon.
Inſenſible aux plaiſirs tout me bleſſe & m'ennuye,
Je paſſe dans les pleurs ma languiſſante vie ;
Je ne demande plus, que m'aimant à ſon tour,
La cruelle réponde à mon ardent amour.
Cét heureux temps n'eſt plus, trop volage Bergere,
Où ton fidelle Amant ne ſongeoit qu'à te plaire.

Non, je n'aſpire plus grands Dieux à l'enflâmer,
J'aſpire ſeulement à ceſſer de l'aimer.

Au deſſous de ces vers Licinius trouva encore ceux-cy.

In Leſbiam. *Carm. 75.*

Nunc eſt mens adducta tuâ, mea Leſbia, culpâ,
Atque ſe officio perdidit ipſa pio :
Vt jam nec benè velle queam tibi, ſi optima fias,
Nec deſiſtere amare, omnia ſi facias.

Imitation du Latin.

Dieux ! quel eſt le charme fatal,
Qui m'attache à Leſbie ?
Quand elle quitteroit mon trop heureux Rival,
Je n'oublirois jamais ſa noire perfidie,
Et quand l'Ingrate, enfin m'arracheroit la vie ;
Je ne luy voudrois point de mal.

Catulle aprés que ſon amy eut achevé de lire ces vers, voulut renouveller les plaintes qu'il avoit coûtume de faire contre Leſbie ; mais il l'en empécha, en luy rediſant la converſation qu'il venoit d'avoir avec elle ſur ſon ſujet. Cet Amant affli-

gé en fut si surpris & si satisfait, que l'excés de sa joye fit un tort considérable à sa santé. Il embrassa Licinius avec tant d'emportement, il se jetta hors de son lit avec tant de précipitation pour aller voir Lesbie, sans songer qu'elle luy avoit fait défendre de se présenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis sur sa blessure tomba, & qu'il perdit beaucoup de sang.

Il est vray que cet accident n'eut aucune suite fâcheuse, & que la satisfaction d'ame où il se trouva ensuite, avança beaucoup sa guérison. Il fut même en état de marcher plûtost qu'on ne l'espéroit; & sentant bien luy-même ses forces, il n'attendit point la permission des Medecins pour quitter sa chambre. Il en sortit un jour que Lesbie qui ne croyoit pas qu'il se portast si bien, étoit allée seule dans un petit bois qui étoit à côté du jardin de sa maison.

Comme il étoit pour lors aux fe-

nêtres de sa chambre, il la vit pas-ser, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il puſt, il alla dans ce bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée. Il n'y fut pas long-tems ſans la trouver. Elle fit un grand cry lors qu'elle l'apperceut, & voulut tourner d'un autre côté, mais il l'en empécha en ſe jettant à ſes pieds.

Me fuyez-vous, luy dit-il, Madame, & voulez-vous me refuſer le plaiſir de vous voir que la fortune m'offre malgré vous? Helas! ajoûta-t-il en ſoupirant, n'ay-je point encore aſſez ſouffert de maux, & n'en ay-je pas encore aſſez à ſouffrir? Ah! Catulle, s'écria Leſbie en le relevant, & en rougiſſant, que faites-vous, & à quoy m'expoſez-vous? Helas! luy dit-il, je ne vous verray peut-être de ma vie; car enfin je ne ſuis pas aſſez téméraire pour eſperer de vaincre vôtre cruelle vertu. C'eſt icy la derniere fois que je pourray vous parler. Ayez la bonté de m'entendre, & ſouffrez que je vous diſe,

que malgré vos rigueurs, malgré vos injuſtices, & malgré les réſolutions que je prenois de vous haïr, je vous ay toûjours aimée, & je vous aime encore avec plus de paſſion que je n'ay jamais fait.

Souffrez vous-même, dit Leſbie en l'interrompant, que je vous quitte. Vous m'allez dire des choſes que je ne dois point entendre, & que je n'auray pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter, reprit-il, vous me haïſſez donc, injuſte Leſbie, vous me haïſſez, & qu'ay-je fait pour meriter vôtre haine? Il ſe teut aprés cela; & Leſbie demeura long-tems ſans parler, en le regardant d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il en fut tranſporté, & qu'en ſe jettant encore une fois à ſes pieds: Non vous ne me haïſſez point, dit-il; mais quel plaiſir prenez-vous à me deſeſpérer par vôtre cruel ſilence? Helas! luy répondit-elle, vous ne connoiſſez que trop mes ſentimens, & vous de-

vriez bien m'épargner la honte de les expliquer.

J'avoue, repliqua Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore ; mais au nom de tout cet amour, qui ne ſervira peut-être qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moy le plaiſir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'éxigez-vous de moy ? reprit Leſbie, ne vous ſuffit-il pas d'avoir ſurmonté les obſtacles que mon devoir vous oppoſoit ; ne vous ſuffit-il pas de l'avoir vaincu ? Voulez-vous en triompher ? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous ? Puiſque vous m'aimez, vous devez aimer ma gloire ; & au lieu de ſouhaiter que je vous faſſe voir toute ma foibleſſe, vous devez m'aider à la cacher. Quelle honte pour moy d'aimer un autre que mon époux ; quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle. Et qu'a donc de ſi criminel, s'écria Catul-

le, ce malheureux amour que vous avez pour moy. Vous m'avez aimé avant que vous connuſſiez Cinna; les deſtins vous ont forcée à l'épouſer; vous me croyiez infidelle; vous vous arrachiez à moy malgré vous; je me ſuis juſtifié, mon innocence a paru: n'eſt-il pas juſte que vous vous rendiez à moy. Non, répondit-elle, je me ſuis donnée à Cinna, & je ne dois aimer que Cinna. Cependant puiſque vous le ſouhaitez, je vous avouë que je vous aime, vous occupez tout mon cœur, vous n'en avez jamais été banni, je vous ay toûjours aimé, & je ſens bien que je vous aimeray toûjours; mais je ne laiſſeray pas de vous fuir avec autant de ſoin, que ſi je vous haïſſois. Contentez-vous de l'aveu que je vous fais; redites-vous pour moy à tout moment, ſi vous le voulez, ce que je viens de vous dire: mais ne me demandez pas que je vous le redife jamais. Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne

m'aimez pas : Quoy vous aurez la force de me fuir ? Oüy, Catulle, répondit Lesbie, je vous aimeray toûjours, & ne vous verray jamais. Ne me dites rien, continüa-t-elle, pour combattre mes résolutions, il n'y a rien qui puisse les ébranler ; & il faut même vous résoudre à me dire icy le dernier adieu.

Helas ! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre; concevez-vous bien tout le desespoir où vous me jettez? j'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lors que je croyois que vous me haïssiez ; mais le plus terrible de tous les maux, c'est de sçavoir qu'on est aimé, & de n'oser voir qui nous aime.

Vous n'êtes pas seul à plaindre, dit Lesbie, je sens tous les maux que vous sentez, & j'en sens peut-être encore de plus violens ; mais il faut ceder à nos tristes destinées, il doit vous suffire que je vous promette de vous aimer toûjours. Oüy je vous aimeray, mais si vous vous obsti-

nez

nez à me voir malgré moy, je vous déclare que je feray tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne réſiſta plus à Leſbie, il luy promit tout ce qu'elle voulut, & aprés s'être dit l'un à l'autre mille choſes tendres, ils ſe ſéparerent en pleurant réſolus de ne ſe plus voir. Leſbie alla chercher Sératine pour luy apprendre ce qui venoit de luy arriver, & Catulle retourna dans ſa chambre où il trouva Licinius qui l'attendoit, & qui par le deſordre & par le trouble où il le vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il eſt difficile de faire comprendre l'état où étoit Catulle. La douleur & la joye paroiſſoient également dans ſes yeux encore tout baignez de pleurs; & on ne ſçauroit dire laquelle de ces deux paſſions étoit la plus forte dans ſon cœur. Il étoit ſi tranſporté, qu'à peine s'appercevoit-il que Licinius étoit avec luy: il n'y avoit ni ordre ni ſuite dans

tout ce qu'il disoit. Lesbie l'occupoit entierement, il ne pouvoit parler d'autre chose. Avez-vous jamais veu, disoit-il à son ami, un homme plus amoureux que moy? Avez-vous jamais veu une passion plus constante que la mienne? Car enfin on en croira tout ce qu'on voudra, mais je puis vous asseurer que je n'ay pas cessé un seul moment d'aimer Lesbie. Mon amour s'est quelquefois caché à moy-même; quelquefois je l'ay crû entierement éteint; mais lors que j'ay voulu m'éxaminer avec un peu d'éxactitude, j'ay trouvé qu'il étoit toûjours aussi violent & aussi tendre que lorsque j'ay commencé d'aimer.

Ad quemdam de Lesbia. *Carm. 102.*

CREDIS, *me potuisse mea maledicere vita,*
Ambobus mihi quæ carior est oculis?
Non potui; nec si possem, tam perdite amarem:
Sed tu cum Tappone omnia monstra facis.

IMITATION DU LATIN.

TRAHI, persecuté,
Malgré les vains éclats, où mon cœur s'est porté,
J'ay toûjours aimé ma Lesbie:
Si je l'avois haïe;
Pourrois-je en ce moment,
L'aimer si tendrement?

Tandis que Catulle n'étoit rempli que de son amour, Lesbie faisoit réflexion à l'état où elle se trouvoit, & aux suites fâcheuses que pourroient avoir ses dernieres avantures, s'il arrivoit que son mary les aprit par d'autres que par elle. Elle luy écrivit donc tout ce qui s'étoit passé, & fit aussitost partir un de ses esclaves pour porter sa Lettre. Cinna étoit sorti de Rome pour des raisons que je vais dire, & avoit pris un chemin détourné pour se rendre à cette maison de campagne où il se passoit des choses si peu ordinaires: ainsi l'esclave chargé des Lettres de Lesbie ne le trouva point.

Céſar qui avec beaucoup de vertus & de grandes qualitez avoit auſſi beaucoup de vices & d'imperfections, joüiſſant dans les dernieres années de ſa vie d'une tranquillité que ſon humeur remuante & ambitieuſe ne luy avoit point encore laiſſé goûter, & ſe trouvant Maître abſolu & paiſible de tout l'Univers, s'étoit abandonné à ſes paſſions avec d'autant plus de liberté, qu'il avoit plus de moyens de les ſatisfaire. Il avoit accepté tous les honneurs que la flatterie luy avoit offerts, & n'avoit pas même refuſé ceux que les Romains ne rendoient qu'à leurs Dieux. Le Conſulat perpétuel joint à la Dictature, les titres d'Empereur & de Pere de la Patrie, ſon ſiége élevé dans l'Orcheſtre, & ſa ſtatuë placée avec celle des Rois, n'avoit pas ſuffi à ſon ambition. Il s'étoit fait faire un trône d'or dans le Palais ; il avoit ſouffert qu'on luy conſacraſt des Temples & des Autels ; il avoit fait

mettre ſes Images au même rang que celles des Dieux ; & il avoit renverſé dans la diſtribution des Dignitez & des Magiſtratures les anciennes Loix, & les regles obſervées de tout tems.

Comme l'amour n'avoit pas moins de pouvoir ſur luy que l'ambition, il n'avoit pas moins accordé à ſes plaiſirs qu'à ſa vanité. Il avoit eu une infinité de Maîtreſſes, & il avoit réſolu d'imiter quelques Princes barbares, qui par un uſage entierement contraire aux Loix Romaines, épouſent pluſieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étant Tribun du Peuple, lorſque ce pernicieux deſſein entra dans l'eſprit du Dictateur, qui l'envoya querir quelques jours avant que de partir pour aller en Eſpagne, où il y avoit encore des reſtes du parti de Pompée qu'il vouloit détruire. Il luy expliqua ſes intentions, & luy laiſſa une Loy toute dictée qu'il luy ordonna de publier

durant ſon abſence. Il étoit porté par cette Loy, qu'il ſeroit permis à Céſar d'épouſer autant de femmes, & de telle qualité qu'il luy plairoit, afin qu'il puſt laiſſer des ſucceſſeurs de ſon ſang à la République.

Il y a apparence que cette Loy étoit faite, particulierement à cauſe de Cléopatre qu'il aimoit éperduëment, & qu'il avoit fait venir à Rome, d'où il ne l'avoit renvoyée qu'aprés l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs, & avoir confirmé la permiſſion qu'il luy avoit donnée d'appeller de ſon nom le Fils qu'elle diſoit avoir eu de luy, quoy qu'il y euſt fort peu de gens qui cruſſent qu'il en fuſt le pere : de ſorte même que lorſque Marc Antoine aſſura en plein Senat aprés la mort de Céſar, qu'il avoit reconnu ce prétendu Fils, on traita tout ce qu'il dit d'impoſture ; & on ſe mocqua d'Oppius qui fit un grand livre, pour prouver que le Fils que Cléopatre attribuoit à Céſar, n'étoit point de

luy ; comme si cette supposition eust eu quelque apparence de verité, & qu'il eust été besoin d'en détromper les esprits.

Helvius Cinna, à qui, comme je viens de dire, César mit entre les mains cette Loy si étrange, ne put se résoudre à la publier. Il la trouva si odieuse, qu'il aima mieux s'exposer à l'indignation du Dictateur, que de démentir par une complaisance basse & indigne d'un Romain, la vertu dont il avoit toûjours fait profession. Cependant le Dictateur offensé du peu de soin que Cinna avoit eu de le satisfaire, le receut à son retour d'une maniere à luy faire connoître qu'il devoit craindre son ressentiment. Il prenoit plaisir à dire devant luy & devant cette foule de Sénateurs, & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toûjours, que la République n'étoit plus qu'un nom sans effet, & qu'un phantôme sans ame ; que les gens devoient prendre garde desormais à luy par-

ler avec respect, & à recevoir ses moindres discours comme des loix souveraines; & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoissances fort bornées.

Des manieres qui approchoient si fort de la tyrannie épouvanterent Cinna; en sorte qu'il ne fut pas plûtost hors de charge, qu'il résolut de quitter Rome, & qu'il partit pour se rendre à cette maison où étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & ne fut point rencontré par l'esclave dont nous venons de parler. Il arriva donc sans sçavoir que Catulle & Licinius étoient chez luy. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lors qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, & luy raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours.

La surprise & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous. Elle appréhenda avec quelque sorte de raison, que le séjour de Catulle auprés d'elle ne donnast de la jalousie à un

mary qui sçavoit la passion qu'elle avoit euë pour cet Amant, que la bienséance ne luy permettoit pas de revoir. Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La présence d'un rival heureux luy causa des mouvemens qu'il n'avoit point encore sentis. La colere, la douleur, la jalousie, la crainte s'emparerent de son cœur, mais la crainte y fut la plus forte. La considération de Lesbie l'emporta sur toutes les autres idées qui luy passerent par l'esprit; il n'enviſagea plus rien que le danger où il l'exposoit; & il souhaita mille fois la mort.

Cependant Cinna ayant été d'abord un peu troublé, se remit, & parla à Lesbie d'une maniere si ouverte & si obligeante, qu'elle n'eut plus aucun sujet d'inquiétude. Il alla ensuite trouver Catulle qui étoit demeuré dans sa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint luy dire ce qu'il devoit faire. Ces deux rivaux qui a-

voient été autrefois tres bons amis, se regarderent avec des sentimens bien differens. Catulle ne pouvoit s'empécher d'avoir de la haine pour Cinna; & Cinna ne pouvoit refuser à Catulle une certaine pitié généreuse, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux mêmes que nous nous plaisons à rendre malheureux. Leur conversation ne fut pas longue, mais elle fut tres honnête de part & d'autre.

Catulle ne crut pas devoir faire un plus long séjour dans cette maison, où sa présence ne pouvoit qu'être embarrassante, & pour Lesbie, & pour Cinna. Il partit donc malgré les instantes prieres de ce dernier, qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalousie injurieuse à sa femme, dont la vertu luy étoit trop connuë pour étre soupçonnée. Licinius suivit son amy, & ils arriverent à Rome où Catulle étoit souhaité de tous les honnêtes gens qui

ne pouvoient s'accoûtumer à ne le point voir. Il fut visité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illustres à la Cour de César, qui témoigna même qu'il eust été bien aise que ce qui s'étoit passé en Bytinie fust oublié.

Licinius qui avoit été receu du Dictateur avec des bontez qu'il n'avoit osé espérer, fit tout ce qu'il put pour persuader à son amy de rentrer dans les bonnes graces d'un Maître si debonnaire : mais le chagrin que luy causoit le malheur de ses amours, se répandoit sur tout, il s'en prenoit à tout le monde ; & il étoit devenu si mélancolique & si bizarre, qu'il n'y avoit que ses meilleurs amis qui connoissoient la cause du changement de son humeur, qui pussent le supporter. Il s'alla persuader que si Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par sa persévérance la résolution qu'elle avoit prise de ne le plus voir. Il crut que les injustices du Dictateur étoient les

seules causes de la retraitte de cette vertueuse amante, qui ne s'éxiloit de Rome que pour fuïr la veuë de ce même Amant, qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuser que luy-même. Enfin il augmenta si fort l'aversion qu'il avoit déja conceuë contre César; il s'acharna si fort à le déchirer par des satyres sanglantes, qu'il fut condanné de tout le monde, & qu'il n'eust peut-être trouvé personne qui eust voulu prendre son parti, si le Dictateur avoit voulu se venger.

Mamurra qui étoit toûjours le favory de César, partageoit avec son Maître le chagrin & la haine de Catulle. Il ne le laissoit jamais en repos, & il faisoit paroître presque tous les jours de nouvelles invectives contre luy. Il ne pouvoit souffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la verité n'étoit pas parvenu à cette haute faveur dans laquelle il étoit, par les voyes les plus honnêtes du monde.

Voicy ſelon moy les plus violens de tous les vers que Catulle ait faits ſur ce ſujet.

In Cæſarem. *Carm. 29.*

Quis hoc poteſt videre, quis poteſt pati,
Niſi impudicus, & vorax, & aleo?
Mamurram habere, quod comata Gallia
Habebat unctum, & ultima Britannia?
Cinæde Romule hæc videbis & feres?
Es impudicus, & vorax, & aleo.
Et ille nunc ſuperbus, & ſuperfluens
Perambulabit omnium cubilia,
Ut albulus columbus, aut Adoneus?
Cinæde Romule hoc videbis, & feres?
Es impudicus, & vorax, & helluo.
Eone nomine, imperator unice,
Fuiſti in ultimâ Occidentis inſulâ:
Ut iſta voſtra .·. .·. .·. .·. .·.
Ducenties cum eſſet, aut trecenties?
Quid eſt? an hæc, ſiniſtra liberalitas,
Parum expatravit? an parum helluatus eſt?
Paterna prima lancinata ſunt bona:
Secunda præda Pontica: inde tertia
Hibera, quam ſcit & amnis aurifer Tagus.
Hunc Gallia timent, timent Britannia.
Quid hunc, malum, fovetis? aut quid hic poteſt,
Niſi uncta devorare patrimonia?

Eone nomine, imperator unice,
Socer, generque perdidistis omnia ?

IMITATION DU LATIN.

QUoy ! l'Isle des Bretons, les Gaules, tout l'Empire,
Aux dépenses que fait l'infâme Mamurra,
A peine pourront suffire ;
Toûjours de nouveaux biens Césat l'accablera,
Et Rome le souffrira ?
O vous ! dont jusqu'icy l'indigne patience,
Du Maistre & de l'Esclave a nourry l'insolence,
Romains, foibles Romains,
Vous êtes desormais les derniers des humains.
Le superbe Césat regne dans vos familles,
Il vous ôte à son gré vos femmes & vos filles ;
Romains qui le voyez, & qui le permettez,
Vous ne meritez pas le nom que vous portez.
Et toy Césat, toûjours suivi de la victoire ;
Dont l'heureuse témérité
Des farouches Bretons a soûmis la fierté,
N'allois-tu chercher que la gloire
Chez ces peuples cruels,
Jusqu'alors inconnus au reste des mortels ?
Tu cherchois plûtost leurs richesses,
Que ta prodigue main répand sur cent flatteurs,
Qui de ton vain pouvoir lâches adorateurs,
Font tous les jours pour toy de nouvelles bassesses.
Siniſtre liberalité,
Qui des dépoüilles des Provinces,

Et des trefors des Princes,
Enrichit un flatteur à ce prix acheté!
Les richeſſes du Pont, du Tage, & de l'Ibere,
Ont eu le même ſort que les biens de ton Pere;
Qu'en vains ajuſtemens, en preſens ſuperflus,
Ta main a d'abord répandus.
Romains qu'attendez-vous encore?
Qu'aprés vos biens, vous-même il vous dévore?
O trop heureux Romains;
Si quelques favorables mains
Du Gendre, & du Beau-pere,
Avant leurs fiers débats avoient ſceu vous défaire!

Plus je lis ces ſatyres contre Céſar, plus j'admire la liberté que ſe donnoient les Poëtes de ſon tems, & la patience du premier Empereur du monde. Il ſembla qu'il euſt entrepris de laſſer & de confondre Catulle à force d'honnêtetez; il luy en fit faire de ſi grandes aprés que ces derniers vers eurent paru, qu'enfin Catulle ſe rendit à tant de généroſitez, & qu'il alla avec un repentir treſſincere le prier de luy pardonner ſes égaremens. Céſar luy répondit avec tant de bonté, que ſes plus grands ennemis ne purent s'empé-

cher de loüer sa clemence. Il ne perdit depuis aucune occasion d'obliger Catulle. Ce fut à sa considération qu'il écrivit à Cinna, & qu'il le pria si obligeamment de revenir à Rome, qu'il ne put s'en deffendre. Mais Catulle n'en fut pas plus heureux, car Lesbie ne voulut point accompagner son mary en un lieu où elle sçavoit qu'elle ne pourroit s'empécher de voir son Amant.

Cet Amant malgré les honneurs que luy faisoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes, lorsque les terribles révolutions qui causerent le malheur général qui dura si long-tems, firent son bonheur particulier de la maniere que je vais dire. Autant que César avec les personnes privées étoit honnête, civil, & moderé, autant il étoit superbe & arrogant avec le public : de sorte que si d'un côté il gagnoit quelques affections particulieres, de l'autre il s'attiroit la haine & l'indignation générale. Le peuple commençoit à

ſe laſſer de ſa domination, & tous les jours il arrivoit quelque avanture qui faiſoit voir que les Romains ne ſouhaitoient autre choſe que de nouveaux remuemens. On trouva ces mots écrits au deſſous de la ſtatuë du fameux Brutus, qui avoit chaſſé les Tarquins : *Pluſt aux Dieux que tu vécuſſes encore.*

Ce qui acheva de ruiner entierement Céſar dans l'eſprit de tous les citoyens, fut le bruit qui courut alors qu'il vouloit ſe faire couronner Roy de Rome, & l'arrogance avec laquelle il receut le Sénat. Tous les Peres conſcrits alloient le trouver en corps avec les Decrets les plus avantageux & les plus glorieux pour luy, qu'ils avoient pû s'imaginer, il étoit aſſis devant le Temple de Venus, & ne ſe leva point pour ſalüer ces anciens Maîtres du Monde, qui étoient accoûtumez à voir les Rois leur faire la cour. Ce procedé parut d'autant plus étrange, que luy-même un jour qu'il paſſoit en

triomphe devant le siege des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entre eux ne se levoit point, il en avoit été si outré, que s'adressant à ce Tribun : *Oste-moy donc*, luy dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la République, Pontius Aquila, puisque tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.*

Quelques-uns ont crû que Cornelius Balbus avoit empêché César de se lever ; d'autres ont dit au contraire, que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de luy avec un visage qui marquoit le peu de satisfaction que luy donnoit une sincerité si contraire à son orgueil.

Quoy qu'il en soit, cette action & ces bruits qui se répandoient en ce tems-là, obligerent ceux qui cabaloient secrettement contre luy, à se rassembler, & à précipiter leurs résolutions. Soixante Sénateurs ou Chevaliers Romains conspirerent ensemble ; Cassius & Brutus se dé-

clarerent les chefs de l'entrepriſe, qui fut enfin éxécutée dans le Sénat de la maniere que tous les Hiſtoriens le racontent.

Les Romains qui commençoient à haïr Céſar, ſentirent aprés ſa mort réveiller l'affection qu'ils avoient euë pour luy. On rendit à ſa mémoire des honneurs extraordinaires. Le peuple aprés avoir aſſiſté aux pompes funébres qui ſe firent dans le Champ de Mars, courut avec les flambeaux du bucher aux maiſons de Brutus & de Caſſius, où il voulut mettre le feu, & d'où on eut toutes les peines du monde à le repouſſer.

Comme les plus animez s'en retournoient, ils rencontrerent Helvius Cinna qui paſſoit par hazard dans la ruë, & l'ayant pris pour Cornelius Cinna fameux Orateur, qui le jour précédent avoit parlé en public contre Céſar avec une vehemence extréme, ils ſe jetterent ſur luy, & aprés l'avoir égorgé, ils le

déchirerent en mille morceaux, & porterent sa teste au bout d'une lance par toute la Ville.

Ainsi mourut par une des plus étranges avantures du monde le mary de la belle Lesbie, qui receut la nouvelle de cette mort si extraordinaire avec toutes les marques de douleur possibles. Elle vint à Rome, où elle rendit à la mémoire de Cinna tout ce qu'on pouvoit attendre d'une personne aussi raisonnable & aussi vertueuse qu'elle étoit.

Aprés que les jours destinez au deüil furent passez, Catulle qui n'avoit osé luy parler d'abord de son amour, ne se contraignit plus, & luy donna tous les témoignages de passion dont il put s'aviser. Il y a apparence qu'elle y répondit comme il souhaitoit ; car on dit qu'un jour lors qu'il sortoit de chez elle, ayant rencontré son cher Licinius, il luy dit ces vers.

Ad Lesbiam. *Carm. 105.*

Si quicquam cupidoque, optantique obtigit unquam
Insperanti, hoc est gratum animo proprie.
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro:
Quod te restituis Lesbia mi cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis: o lucem candidiore notâ!
Quis me uno vivit felicior, aut magis est me
Optandus vita, dicere quis poterit?

Imitation du Latin.

Si jamais quelque bien ardemment souhaité,
D'un mortel qui s'en est flaté;
Contre toute apparence
A fait la felicité,
Et passé l'espérance.
C'est l'impréveu bonheur
Que l'amour me renvoye;
Venez tendres plaisirs, venez charmante joye,
Plus que jamais occuper tout mon cœur.
Je retrouve enfin ma Lesbie;
Elle se rend à ma constante foy,
Et nul mortel plus glorieux que moy,
Ne peut passer une plus douce vie.

Je croy que Lesbie se trouvant enfin maîtresse de ses volontez, épousa Catulle, du moins il semble nous

l'apprendre luy-même par ces vers, qui sont les derniers qu'il a faits pour elle.

Ad Lesbiam. *Carm. 107.*

Jucundum, me vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.
Dii magni, facite, ut verè promittere possit:
Atque id sincerè dicat, & ex animo,
Ut liceat nobis totâ producere vitâ
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

Imitation du Latin.

Quoy, de la noire envie
Je ne dois plus craindre les traits?
Quoy, mon bonheur ne finira jamais?
De saints nœuds uniront Catulle & sa Lesbie;
Et nos feux dureront autant que nôtre vie.
Puisse un heureux effet répondre à nos souhaits,
Et puissions-nous goûter une éternelle paix.

Il y a apparence que Sératine & Licinius suivirent l'exemple de Catulle & de Lesbie, & que ces quatre personnes dont le merite étoit si connu de tout le monde, ne trouverent plus d'obstacles à leur bonheur.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Th
Univers
l